

LES PÈLERINAGES

H. CHÉRAMY, P. S. S.

Les catacombes romaines

ERNEST FLAMMARION



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

Les catacombes romaines

Dans la même collection :

LOURDES, par Gaëtan Bernoville.

SAINTE RADEGONDE, par Mathilde Alanic.

LA SAINTE BAUME, par Guy Chastel.

FONT-ROMEU, par Louis Bertrand, *de l'Académie française.*

SAINTE ANNE D'AURAY, par Henri Ghéon.

SAINTE ODILE, par Léontine Zanta.

CARTHAGE, par A. Mabile de Poncheville.

Pour paraître prochainement :

MONTMARTRE, par Georges Viance.

DOMRÉMY, par Charles Baussan.

SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE, par Louis Gillet.

**Droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous les pays.
Copyright 1932,
by ERNEST FLAMMARION.**

A mon Frère, le Pèlerin.

H. C.

Les catacombes romaines

Au Pèlerin.

Partageant avec les meilleurs de vos frères cette inquiétude qui hante les plus nobles cœurs, vous ne pouvez limiter vos regards et vos pensées à ces horizons où se déroule votre vie et vous courez les risques des longs voyages, non pour amasser l'or ou la gloire, mais dans l'espérance de conquérir un bien immatériel.

Pour y atteindre, vous n'avez pas compté avec les fatigues ou les souffrances : un temps fut où, le bâton à la main, vous marchiez sans arrêt des semaines et des mois ; aujourd'hui, vous vous laissez emprisonner et cahoter des jours et des nuits dans des trains sans luxe ; mais votre âme vise un but trop élevé pour ne point mé-

priser ces épreuves du corps, dans l'attente où elle est de la grâce du ciel : ce don divin qui éclaire l'esprit, enflamme le cœur, renverse le destin d'une vie et fait de celui qu'il touche un être nouveau : d'un incrédule ou d'un hésitant, un croyant ; d'un chrétien tiède, un fidèle disciple du Christ, décidé à vivre et à mourir pour sa foi, un apôtre avide de répandre la vérité comprise, par la parole, par la plume et par l'exemple.

Pour n'être point déçu, sachez vous préparer comme un explorateur qui part en pays inconnu. Vous ne sentiriez pas le parfum des catacombes si vos paroles et vos actes contredisaient la noblesse de votre but ; si, dans le silence et dans la paix de l'âme, vous ne saviez méditer et prier en ces lieux sacrés, où furent apportés jadis les corps des martyrs. Saint Charles Borromée quittait ses graves occupations de Secrétaire d'État pour y passer des heures ; saint Philippe Néri, au temps où il cherchait sa voie, s'y enfermait des nuits entières et sainte Brigitte qui les avait fréquentés affirmait que « ceux qui les visitaient d'un cœur sincère recevaient les bienfaits du ciel et obtenaient, dans la mesure de leur foi et de leurs dispositions intimes, la rémission de leurs péchés ». Assistez donc dans ces souterrains à

la célébration des mystères divins et unissez-vous aux processions qui se déroulent à travers les galeries, comme vos Pères au temps des persécutions, et comme les pèlerins de tous les siècles.

Quelques-uns de vos frères, venus comme vous pour un bref séjour, n'ont pu se détacher du sanctuaire qui avait ravi leur cœur ; ils sont demeurés dans la Ville éternelle et se consumant d'amour comme le cierge qui brûle devant l'image sainte, leur bonheur est de se dévouer dans l'oubli d'eux-mêmes jusqu'à la mort.

Vous êtes d'une génération qui aime la science sûre et vous n'accepteriez pas volontiers les récits fleuris, mais suspects, qui enchantaient nos pères. Rien ne sera décrit qui n'ait été vu bien des fois ; rien ne sera avancé qui ne se puisse prouver par un recours aux sources les plus pures. C'est manquer de respect à la Foi que d'apporter pour l'affermir des matériaux de qualité douteuse.

Ne croyez pas, mon frère le pèlerin, que ce livre soit écrit pour vous dispenser d'observer, de réfléchir, de méditer. Il vous apporte, comme le disait saint Cyprien à Fortunat, « non une robe toute confectionnée, mais la laine et la pourpre... dont vous ferez un vêtement à votre volonté,

que vous aimerez d'autant mieux que vous l'aurez tissé vous-même. »

IN
HAVE

DEO
SALVE

H. CHÉRAMY,
Cultor Martyrum.

SOUS TERRE

A vingt pieds sous terre, une catacombe forme un réseau de galeries hautes et étroites taillées à angle droit dans une roche qui est brune comme la bure franciscaine. Ces longs et tortueux couloirs chevauchant d'étages en étages les uns au-dessus des autres s'ouvrent sur des chapelles funéraires (*cubicula*) et s'enchevêtrent, semble-t-il, d'inextricable façon.

Le pèlerin qui descend la première fois dans ce dédale obscur n'aperçoit plus les sépultures des chrétiens telles que la piété des parents et des « frères » dans la foi les avaient préparées et décorées. Les lampes qui éclairaient les galeries ou brûlaient en l'honneur des défunts, étoiles brillantes en cette nuit, ont été arrachées ; les tombes de marbre et ces ouvertures de la muraille, closes de briques, où l'on déposait les corps ont été

violées par des pillards avides de dérober quelques bijoux, ou par des barbares briseurs et destructeurs. On aperçoit dans ces sépulcres ouverts des ossements épars, ou ce qu'après tant de siècles un corps humain laisse d'impalpable poussière... Faut-il s'engager dans ce labyrinthe et dans ces ténèbres, où la moindre imprudence vous perdrait? L'effroi peut saisir les plus courageux, comme il envahissait le jeune saint Jérôme : « Lorsque j'étudiais en cette ville les belles lettres, j'avais coutume avec d'autres jeunes gens de mon âge, d'aller les dimanches visiter les tombeaux des apôtres et des martyrs et j'entrais souvent dans ces voûtes souterraines, dont les murailles des deux côtés sont remplies de corps qu'on y a enterrés. Ces lieux sont si obscurs qu'on pourrait dire de ceux qui les visitent *qu'ils descendent tout vivants dans le sépulcre* (Ps. LIV). »

Une très petite lumière y perce en quelques endroits, plutôt par des trous que par des fenêtres : ce qui ne suffit pas pour en écarter les ténèbres. On y marche lentement et ceux qui s'y trouvent environnés comme d'une nuit très obscure, pourraient se servir à propos de ces deux vers du second livre de l'Enéide :

Le silence profond, l'affreuse solitude
Mêlent leur triste horreur à mon inquiétude.

(Tr. D. CELLIER.)

Si le pèlerin n'écoutait que ces craintes, il remonterait le haut escalier qu'il vient de descendre pour retrouver l'air et la lumière qui lui manquent déjà.

Dès qu'il aura dominé ce premier saisissement et qu'il saura se diriger dans cette nuit, il sentira un attrait puissant qui le poussera à visiter galeries et chapelles. N'est-il pas, d'un coup, en contact direct avec les chrétiens des premiers siècles, qui lui parlent dans les inscriptions des tombes, dans les graffites des visiteurs ? Il voit leurs traits peints sur les murs ou sculptés dans le « clypeus » des sarcophages. Le calme majestueux de ce séjour des morts favorise ses réflexions et ses méditations plus que les vieilles basiliques, où les marbres, les dorures, les œuvres d'art de tous les siècles voilent l'antiquité. Il découvre dans un reste d'inscription, dans une fresque ou dans un fragment de sculpture l'âme des générations à qui le sensualisme païen et le vide des croyances ne pouvaient suffire et qui se convertirent par centaines et par milliers à la prédication apostolique, révélant aux hommes leur

destinée, redressant les mœurs et unissant les diverses classes de la société romaine dans un même sentiment d'affection qui surprenait le monde.

L'intérêt d'un passé attachant par ses conceptions et ses manifestations religieuses et artistiques s'éteindrait à la longue, si les catacombes ne posaient à tous un problème beaucoup plus prenant, dont personne ne peut se détacher, qu'on ne tranche pas par une négation ou une ironie, l'enjeu en étant trop gros, celui de la mort : est-elle l'anéantissement absolu de toute notre nature ou le commencement d'une vie nouvelle pour la partie spirituelle de notre être ?

Les vieux cimetières romains apportent au problème de la destinée humaine la solution chrétienne. Si elle touche le cœur du pèlerin, il ne saurait être indifférent à ceux qui n'acceptent pas la doctrine du Christ d'apprendre si l'enseignement de l'Église de notre siècle est semblable à celui que professaient les apôtres et leur Maître ? Ainsi s'explique l'attraction que ces antiques nécropoles exerce sur tous les esprits ; les moins cultivés soupçonnent le sérieux de la question et les autres, plus préparés, en pénètrent l'angoissante gravité.

Les catacombes apparaîtront au pèlerin ce qu'elles ont été : un de ces endroits sacrés, où,

comme dans l'abri sous roche de la Préhistoire, comme dans les chambres secrètes des tertres étrusques ou des pyramides d'Égypte, l'homme rend hommage à la dépouille mortelle de ses semblables et s'efforcé de la préserver de toute profanation. A cette piété incertaine, le catholicisme apporte les certitudes de son dogme : le charnier, où la terre semble reprendre jalousement les corps dont les éléments se dissocient, devient le « cimetièrre », c'est-à-dire suivant l'étymologie, un « dortoir », où reposent les corps des chrétiens dans « la paix du Christ » pour un temps, car la terre ne gardera pas toujours ces restes ; elle devra les rendre à « Celui qui a créé et façonné l'homme de ses mains... La chaleur ranimera ces os, le sang jaillira de nouveau dans ces veines, la vie reprendra possession de cette demeure qu'elle a quittée ». (Prudence.) Les catacombes furent aussi, pendant des siècles, les reliquaires qui gardèrent les corps des saints, près desquels s'assemblèrent les chrétiens aux anniversaires de la mort ou du martyre ; là se célébrèrent les divins mystères et se chantèrent les hymnes et les psaumes qui devaient attirer la bénédiction divine sur les défunts. Pour nous, les catacombes sont le témoin irrécusable de la Foi et de la Piété des chrétiens.

AU LENDEMAIN DE LA MORT

Le corps du Christ, descendu de la Croix, avait été entouré de plantes aromatiques, enveloppé dans un linceul et couvert de bandelettes. On l'avait enseveli, à la façon des Juifs, en un tombeau creusé dans le roc. Les chrétiens ne voulaient point, pour leurs corps, d'autres modes de sépulture. A Rome, ils abhorraient deux méthodes en usage dans le milieu modeste où, d'ordinaire, ils se recrutaient : l'incinération et l'abandon dans la fosse commune. Celle-ci recevait les cadavres, jetés nus les uns sur les autres, se mêlant dans une horrible promiscuité. Les chrétiens restèrent fidèles au rite juif de l'inhumation.

La loi romaine laissait le libre choix des rites d'inhumation et autorisait à reprendre les corps des suppliciés. Sur un point, elle était inflexible, elle ne permettait point de sépulture dans l'in-

térieur des murs. La vieille Loi des Douze Tables, remontant, disait-on, au temps des Rois, était formelle : « Aucun mort, dans la ville, ne doit être enseveli ou brûlé. » Les tombeaux s'établissaient donc en dehors de l'enceinte de la Cité. L'usage n'était point de grouper les sépultures dans un vaste champ, mais de les élever le long des Voies qui unissaient Rome au monde soumis par elle ou sur les chemins de traverse (*diverticula*) qui reliaient les grandes routes entre elles.

Les chrétiens, se conformant aux usages de la Cité, établirent leurs sépultures auprès de celles des païens. Les deux grands apôtres, Pierre et Paul, furent ensevelis, l'un sur la voie Cornélienne, dans la région du Vatican ; l'autre sur un *diverticulum* de la voie d'Ostie. Auprès de la tombe de saint Pierre reposait l'épicurien Agricola, dont le sarcophage fut découvert au xvii^e siècle, devant la confession ; un peu plus avant l'actrice *archimime* Hermione et derrière la tombe, les affranchis d'Auguste. Aux approches de la confession de saint Paul furent retrouvés, au xix^e siècle, des colomnaires (petites niches recevant les cendres des corps incinérés) et des mausolées païens. A Saint-Sébastien-hors-les-murs, les fouilles récentes ont montré les plus anciennes tombes chrétiennes rapprochées des sé-

pultures païennes. D'autres découvertes de ces dernières années multiplient les exemples de cette juxtaposition des tombeaux chrétiens et païens sur les voies romaines.

Cette inhumation au bord des routes publiques était fort onéreuse. L'achat du terrain et la construction d'un monument funéraire dépassaient les ressources des chrétiens pauvres. Sans doute l'« Assemblée des Saints » pouvait leur venir en aide, comme nous l'apprend Tertullien : une « caisse commune », alimentée par les « offrandes spontanées » des fidèles servait à secourir « les orphelins et les vieillards, les naufragés et les condamnés aux mines » et à pourvoir à « l'inhumation des pauvres » (*Apologie*, xxxix) ; mais, quand le nombre des chrétiens s'accrut, il dut être impossible de procurer à tous une sépulture décente.

On imita sans doute de nouveau les Juifs, qui, installés à Rome depuis le III^e siècle avant notre ère, possédaient des souterrains où les corps des fils d'Israël étaient groupés. On a découvert des sépultures hébraïques sur les voies Appienne, Labicane et Portuense. Elles ne pouvaient suffire à une population de 30 à 40.000 âmes, ce qui laisse supposer que les riches familles juives gardaient des tombes privées sur les grandes voies.

Dès le second siècle de notre ère, les chrétiens établissent dans le sous-sol romain des cimetières, ces « lieux de repos » où, au soir de sa vie, le fidèle était étendu pour dormir « en paix » son dernier sommeil, en attendant la résurrection annoncée par l'Évangile, promise de nouveau par saint Paul : « Au signal donné, à la voix de l'ange, au son des trompettes divines, le Seigneur lui-même descendra du Ciel et ceux qui sont morts dans le Christ ressusciteront. »



Les chrétiens ne trouvèrent point un emplacement tout préparé, comme on le disait autrefois. L'étude scientifique du terrain a démontré qu'ils n'avaient pu utiliser les carrières de ce sable, particulier à la campagne romaine, la pouzzolane (*tuf arénulaire*), à cause de l'inconsistance du sol ; ni les carrières de pierre (*tuf lithoïde*) ; ils creusèrent *toujours* leurs cimetières dans les bancs de *tuf granulaire*, terrain volcanique, comme les deux autres, moins dur que le lithoïde, plus résistant que l'arénulaire. Les carriers chrétiens, qui prirent le nom de fossoyeurs, établirent avec un art remarquable les longues galeries, dirigées habilement dans le sens du banc de tuf,

disséminant, de-ci de-là, des chambres funéraires de peu d'élévation et de médiocre largeur, de peur qu'elle ne nuisissent à la solidité générale. Personne ne soutient plus que les catacombes soient d'anciennes carrières abandonnées et quiconque les a visitées ne saurait mettre en doute qu'elles furent l'œuvre des chrétiens et qu'elles eurent toujours une destination funéraire. Le culte s'exerçait dans les maisons privées, même pendant les persécutions, et, à titre exceptionnel, sur la tombe des martyrs au jour anniversaire de leur mort, devenue le « jour de leur naissance au ciel » !



Les cimetières chrétiens n'eurent pas tous la même origine. Autant qu'on le peut conjecturer, les premiers furent établis par des fidèles groupés en association (*collegium*). La loi romaine autorisait la constitution des collèges funéraires de pauvres, à condition qu'ils « ne dépassent pas cent membres » : la crainte des pouvoirs publics envers les Associations nombreuses et fortes ne date pas d'hier ! Le type de cimetière formé par un groupe de petites gens (*tenuiores*) se retrouve, semble-t-il, dans la vieille crypte de

Lucine et dans quelques régions des cimetières de Prétextat et de saint Callixte.

Dans d'autres, les tombes chrétiennes sont groupées autour de la sépulture d'une famille puissante. M. de Rossi croit bien l'avoir constaté au cimetière de Domitille, auprès du monument des Flaviens, famille impériale, et à Priscille, près des tombes des *Acilii Glabriones*, famille consulaire. Les riches familles romaines achetaient un assez grand terrain, dépassant parfois deux cents pieds, pour y établir leur sépulture et elles avaient soin d'en indiquer l'importance : en façade (*IN FRONTEM PÆDES*), en profondeur (*IN AGRO*). Or, suivant la loi, le propriétaire du sol avait droit au sous-sol et pouvait autoriser ses protégés à l'utiliser. Il n'est pas douteux que les tombes se pressent de chaque côté de la sépulture des Flaviens à Domitille comme des maisons autour d'un clocher ; les galeries, semblables aux rues des anciennes cités, sont concentriques et l'espace est ménagé avec parcimonie. Même procédé à Priscille auprès de la tombe des *Acilii Glabriones* et à Saint-Callixte aux abords du monument des *Cecilii*. L'extension de ces cimetières dans les siècles suivants se fait comme dans les faubourgs des villes qui se développent rapidement. Les parties qui s'éloignent du centre, comme l'a observé de Rossi,

sont moins soignées ; les galeries et les tombes sont alors plus resserrées. La même remarque s'applique aux étages inférieurs, dont la qualité diminue à mesure que l'on descend.

Ces étages superposés et ces galeries qui se pressent et se multiplient sont une preuve manifeste de la rapidité de la propagation chrétienne dans Rome. Le texte de Tertullien resplendit d'une clarté nouvelle : « Nous sommes d'hier et déjà nous remplissons les villes, les îles, les châteaux, les municipes, les camps, les assemblées. Nous sommes au Forum et au Palatin, dans les tribunies et les décuries. Nous ne vous laissons que vos temples. » (*Apologies*, xxxvii, fin du second siècle.)

NOMS PITTORESQUES ET VOIES SACRÉES

Les premiers cimetières portèrent les noms de leurs fondateurs : on disait le cimetière de Domitille, de Priscille, de Pierre et Marcellin. Le prompt développement de la communauté chrétienne et le nombre croissant des cimetières, dont nous connaissons une quarantaine, obligèrent à ajouter une mention topographique. Nous disons de même, pour situer une rue ou une maison : elle est dans le quartier du Louvre, de la Bourse, du Bon Marché. On eut les cimetières de Pierre et Marcellin « aux deux lauriers » ; du Chef de saint Jean « aux sept colombes » ; de Nicomède « dans le jardin de Justus, auprès des murs » ; de Pontien « à l'ours coiffé », etc. Le cimetière de saint Sébastien était *ad catacumbas*. Le sens de cette expression a longtemps divisé les chercheurs et le savant Du Cange voulait y voir une erreur

de copiste et proposait de lire *ad catatumbas*, auprès des tombes. Les fouilles pratiquées en ces dernières années à Saint-Sébastien-hors-les-murs ont résolu l'énigme. Elles ont montré la grande dépression où le cimetière était situé sur la Voie Appienne, ce que l'on nomme en grec *kumbos*, en latin *comba*, et en français une *combe*. A ce mot, on ajouta la préposition grecque *kata*, auprès et par pléonasme en latin *ad* et ainsi fut formée l'expression *ad catacumbas*, parfaitement claire : *auprès de la combe*. Seul des anciens cimetières, il ne fut pas abandonné à cause de la basilique et du personnel religieux qui la desservait et, ayant été le seul visité au moyen-âge et dans les temps modernes, il advint que peu à peu le qualificatif qui appartenait à lui seul fut employé pour désigner tous cimetières creusés dans le tuf.

*
*
*

Si les tombes des chrétiens étaient souvent visitées par les parents et par les « frères », celles des martyrs attiraient plus encore les chrétiens. La fermeté des confesseurs de la Foi devant les juges et leur courage dans les supplices avaient suscité une vive admiration maintes fois exprimée : « Que je désire baiser les mains pures et inno-

centes, disait saint Cyprien, qui, conservant la foi due au Seigneur, ont généreusement rejeté un culte impie ! Quel bonheur comparable à celui d'embrasser ceux qui ont confessé Jésus-Christ ! » On donnait dans la primitive Église aux noms de Confesseur de la Foi et de Martyr un sens moins restreint que celui d'aujourd'hui. Tous ceux qui avaient souffert pour le Christ, sans même que la mort s'ensuivît, portaient ces noms glorieux. Ils avaient dans l'Église une place privilégiée et, à la fin de la persécution, ils pouvaient intervenir en faveur de ceux qui avaient faibli pendant la persécution et qui, maintenant, se repentaient. Ils obtenaient pour ceux qu'ils favorisaient une rémission de la pénitence publique, châtiment de leur défaillance. Cette vénération et cette autorité qu'ils s'étaient acquises par leur martyre se transformaient au lendemain de leur mort en une confiance absolue dans leur pouvoir auprès de Dieu. Le lien de la Foi et de la Charité les liait par delà la tombe aux membres de l'église militante et sur les murs des catacombes on ne lit pas sans attendrissement les supplications écrites à la pointe d'un stylet : « Priez pour nous ! » « Intercédez pour nous ! » « Gardez dans votre esprit le souvenir d'un tel ! » « Venez à mon secours, je suis un pécheur ! »

et cette sorte de litanie, ces appels empressés et confiants se répètent au hasard de l'inspiration, de sorte que ces modestes graffites à peine déchiffrables émeuvent plus que les inscriptions gravées sur le marbre, rédigées le plus souvent dans un style de froide convention.

Il importait donc aux chrétiens de connaître l'emplacement exact des tombes des martyrs et de savoir la date des anniversaires pour venir les célébrer en commun. Des listes circulaient parmi les fidèles. Saint Cyprien n'ordonnait-il pas à ses représentants à Carthage « de marquer le jour des chrétiens qui mourraient dans les prisons, afin que nous puissions honorer leur mémoire avec celle des martyrs et offrir des sacrifices » ? L'un de ces catalogues a été conservé dans un calendrier du IV^e siècle. Il s'intitule « Dépositions... », ce vieux mot qui se rencontre à chaque pas dans les catacombes pour indiquer l'action d'inhumer : « A été déposé Maurus... » D. P. (*depositus*). La liste est double : « Déposition des (saints) Évêques » et « Déposition des martyrs ». On note avec soin la date de la fête (qui coïncide avec celle de la mort), le nom du saint et le cimetière où gisait sa dépouille mortelle, par exemple : « le trois des calendes de février (27 janvier), Félix dans Callixte ; avant-dernier jour des

calendes de janvier (31 décembre) Silvestre dans Priscille » (Déposition des évêques). « Treize des calendes de février (20 janvier), Sébastien dans catacombe ; six des ides de juillet (10 juillet), dans Prétextat, Janvier. »

Ce fut le premier calendrier liturgique, qui, complété, devint pour les Pontifes un recueil des Vies des papes, le *Liber Pontificalis*, et pour les Martyrs et les Saints un volume où sont énumérés pour tous les jours de l'année les noms des chrétiens que l'Église inscrit au Catalogue des Saints glorifiés d'un culte public, le *Martyrologe*.

Grâce donc à ces listes, grâce aux *Itinéraires*, carnets de voyages des pèlerins venus visiter les cryptes des martyrs, grâce au *Liber Pontificalis* et aux allusions des auteurs, les indications les plus précieuses nous ont été conservées. Les routes romaines étaient devenues pour les chrétiens des « Voies Sacrées » auprès desquelles reposaient les corps de leurs frères, sanctifiés par une vie exemplaire ou par le sacrifice de leur sang.

Les noms des catacombes, souvent répétés dans ce livre, feraient figure d'abstraction, si on ne prenait soin d'en connaître la situation sur un de ces plans de Rome ancienne que l'on trouve dans les atlas les plus simples ou dans les *Guides*

de voyage. Les anciennes voies romaines partent dans toutes les directions et plus d'une est encore utilisée sous le nom des premiers siècles. Cette reconnaissance des voies et des cimetières sera nécessaire pour rendre vivante l'énumération qui suit et permettre aux visiteurs de se diriger à travers les anciennes nécropoles comme dans les quartiers de Pompéi ou d'Ostie.

VOIE APPIENNE :

Cimetière des Apôtres *ad catacumbas* (de saint Sébastien).

Cimetière de saint Callixte (Lucine, Zéphirin, Hippolyte, saint Eusèbe, saint Damase, saint Sixte, sainte Cécile).

Diverticulum de la Voie Appienne :

Cimetière de Prétextat (saint Janvier, saint Urbain, saint Félicissime, saint Agapit, saint Valère, saint Tiburce).

VOIE ARDÉATINE :

Cimetière de Domitille (sainte Pétronille, saints Nérée et Achillée).

Cimetière de Basille (saints Marc et Marcellin).

VOIE D'OSTIE :

Cimetière de Commodille (saints Félix et Adauctus).

VOIE PORTUENSE :

Cimetière de Pontien *ad ursum Pileatum*, « à l'ours coiffé ».

(Saint Anastase, saint Innocent, saints Abdon et Sennen).

VOIE AURÉLIENNE :

Cimetière d'Octaville (saint Pancrace).

Cimetière de Lucine (saint Callixte de la voie Aurélienne, sainte Agathe, *ad girulum*, saints Procès et Martinien).

Cimetière de Calépode (Jules).

VOIE FLAMINIENNE :

Cimetière... (premier nom inconnu) devenu de saint Valentin.

CLIVUS CUCCUMERIS :

Cimetière « *ad septem columbas* : aux sept colombes » (*Ad Caput saint Joannis*).

VOIE SALARIENNE (l'ancienne) :

Cimetière de Basille (saint Hermès, saints Prote et Hyacinthe, sainte Basille).

Cimetière de Pamphile.

VOIE SALARIENNE (la neuve) :

Cimetière de Priscille (saint Silvestre, saint Marcel).

Cimetière de Maxime (sainte Félicité).

Cimetière de Thrason (saint Saturnin).

Cimetière des Jourdain (saint Alexandre, Sept Vierges, saint Martial).

VOIE NOMENTANE :

Cimetière de sainte Agnès.

Le Grand Cimetière, *cimiterium majus*.

VOIE TIBURTINE :

Cimetière de Cyriaque (saint Laurent, saint Hippolyte).

VOIE LABICANE :

Cimetière *ad duos lauros*, « aux deux lauriers » (saints Pierre et Marcellin, saint Gorgon, saint Castulle, saint Tiburce).

VOIE LATINE :

Cimetière... (nom primitif inconnu), (saints Gordien et Epimaque ; saint Simplicie, Servilien, Quatre, Cinq et sainte Sophie).

Cimetière de... (saint Tertullin).

Cimetière d'Aproniani (sainte Eugénie).

On pourrait, certes, allonger cette liste : ce serait sans grand profit pour le lecteur, car les cimetières dont les noms ne sont pas transcrits, ou n'ont pas été retrouvés comme ceux de Balbine, de Jules, de saint Timothée, ou bien se confondent dans de plus grands, comme celui de saint Sotère à saint Callixte de la voie Appienne.

Il y eut aussi des cimetières souterrains dans les petites villes des environs qui dépendaient de Rome : Véies, Fidènes, Gabie, Préneste, Albano,

Marino, Ariccia, Némi, etc... En dehors de Rome, il en existait à Naples, en Sicile, en Afrique, mais nulle part ils ne présentent, pour la connaissance des institutions et de l'art chrétiens, l'importance et l'intérêt des catacombes romaines.

LE CIMETIÈRE OFFICIEL

Au III^e siècle, l'Église de Rome a pris déjà un énorme développement : elle compte « quarante-six prêtres, sept diacres, sept sous-diacres, quarante-deux acolythes, cinquante-deux exorcistes, lecteurs et portiers ». (Eusèbe, VI, 43). La communauté chrétienne, répartie dans la ville en sept régions, est composée d'un « peuple innombrable », d'un bon nombre de « riches », et peut secourir « quinze cents veuves et indigents ». Elle est connue des pouvoirs publics et, quand sévit la persécution, on s'empare des chefs de la hiérarchie sacrée, évêques, prêtres et diacres, on saisit les lieux de culte et les biens des chrétiens, on brûle les Écritures et les documents découverts dans les salles de réunion ou chez les particuliers. Elle possède un cimetière officiel, « le Cimetière ».

Le pape saint Zéphyrin (190-217) avait chargé son archidiacre Callixte (qui devint son successeur) de préparer une vaste nécropole pour la grande église de Rome. Par son œuvre, selon de Rossi, la crypte de Lucine fut reliée par de longues galeries à l'Hypogée des Cécile et à un autre groupe intermédiaire, qui prendra dans la suite le nom du pape saint Eusèbe.

Callixte prépara une chambre assez vaste pour recevoir les restes des pontifes successeurs de saint Zéphyrin. De Rossi l'a découverte en 1854 et on peut la visiter. Les corps des papes du III^e siècle y furent presque tous « déposés », après avoir subi le martyre. Le cimetière réorganisé avait pris le nom de Callixte qu'il a toujours gardé. Saint Zéphyrin l'occupa le premier, mais dans une chapelle funéraire, au-dessus de la catacombe.

On ne descendait point par un escalier, comme aujourd'hui à la chambre ou chapelle, comme on voudra l'appeler, destinée à recevoir les dépouilles mortelles des papes. Rien ne la distinguait de tant d'autres préparées pour l'usage des particuliers ; on avait comme partout creusé le tuf sombre en alvéoles régulières ; aucun stuc ni aucune fresque n'en décoraient les parois ; tout y était commun et pauvre. Un seul luxe, si ce nom peut convenir à une matière si répandue dans la ville,

une plaque de marbre fermait les alvéoles et sur chacune étaient gravés, en caractères grecs, les noms des Pontifes. Quels noms ! On les lit encore sur les marbres noircis par la fumée des lampes à huile et des cierges : *Pontianos* (Pontien, 230-235) qui, flagellé et exilé par ordre de Maximin, mourut en Sardaigne, où il avait été relégué ; *Anteros* (Anthère, 235-236) victime de la même persécution avec *Fabianos* (Fabien, 236-250). On ne put pendant quinze mois nommer un nouveau pape. *Loukios* (Lucius, 253-254), un Romain qui à peine élu fut exilé, mais qui revint dans un moment d'accalmie à Rome, où il mourut ; *Stephanos* (Étienne, 254-257), qui vivait au temps des persécuteurs Valérien et Gallien II et fut enseveli auprès de ses prédécesseurs... Que d'héroïsme, que de confiance dans le Christ, que d'inutile barbarie de la part des empereurs !

Dans ce sanctuaire, ce saint des saints de la vieille Rome catholique, les chrétiens des siècles de persécution vinrent prendre des exemples et dans les âges suivants et de nos jours encore, ce fut et c'est un lieu de prières, où toutes les afflictions du corps et de l'âme se réfugient et demandent une guérison ou un soutien.

A Saint-Callixte, dans la crypte de Lucine, fut déposé le corps du pape saint Corneille (251-253)

ramené de Centumcellæ, où il avait été exilé. L'ancienne épitaphe retrouvée par de Rossi a été replacée là où gisait le corps : *Cornelius Ep (iscopus, évêque) martyr !*

Une tombe du cimetière de Callixte était célèbre entre toutes, celle de saint Sixte II (257-258). Ce pape fut saisi dans les catacombes pendant la persécution de Valérien et, avec lui, les six diacres Félicissime, Agapet, Janvier, Magne, Vincent et Étienne. Tous furent condamnés et exécutés immédiatement par ordre de l'empereur.

Quelques jours plus tard, le septième diacre, saint Laurent, était saisi et condamné à l'horrible supplice du feu. Le souvenir de son activité bienfaisante et de son atroce passion ne s'effaça point des mémoires et sa tombe au cimetière de Cyriaque fut célèbre. Les corps des diacres Félicissime et Agapet furent portés à Prétextat. Les restes du pape et des autres diacres furent ensevelis dans le cimetière officiel. M. de Rossi réussit à lire sur les murs qui conduisent à la chapelle des papes à Saint-Callixte les ardentes invocations des chrétiens venus pour vénérer les reliques et implorer l'intercession du saint pape martyr. Trouvèrent place dans la même chapelle les papes saint Denys (259-268), saint Eutychien

(257-283) et saint Gaius (283-296) qui, lui aussi, eut à traverser des heures douloureuses, sinon le martyre.

La vénérable crypte qui contenait les ossements sacrés des papes fut, après la paix de l'Église, transformée en chapelle par saint Damase. Elle fut revêtue de marbres précieux. Le pape composa en l'honneur des martyrs un poème en vers qu'il fit graver par son fidèle calligraphe et lapicide Furius Dionysius Filocalus.

Voici le texte de l'inscription damasienne copié souvent par les pèlerins et reconstitué fragment par fragment :

Hic congesta jacet quæris si turba Piorum

Ici ont été rassemblés, si tu veux le savoir, la foule des Fidèles

Corpora Sanctorum retinent veneranda sepulcra

Les corps des saints sont gardés dans ces vénérables sépulcres

Sublimes animas rapuit sibi Regia cæli

Leurs âmes sublimes ont été enlevées au Royaume des Cieux

Hic comites Xysti portant qui ex hoste tropea

Là, les émules (ou compagnons) de Sixte ont triomphé de l'ennemi

*Hic numerus procerum servat qui altaria
Christi*

Là, un grand nombre de vaillants (martyrs)
gardent les autels du Christ

Hic positus longa vixit qui in pace sacerdos

Là, fut déposé celui qui pendant une longue
paix a vécu en prêtre (saint Melchiade)

Hic confessores sancti quos Græcia misit

Là, sont les saints confesseurs que la Grèce
envoya

Hic juvenes, puerique, senes, castique nepotes

Là, des jeunes gens, des enfants, des vieillards
et la chaste race

Quis mage virgineum placuit retinere pudorem

Qui par-dessus tout préféra garder la pudeur
virginale.

*Hic fateor Damasus volui mea condere
membra*

Ici, je le confesse, j'aurais voulu reposer mes
membres,

Sed cineres timui sanctos vexare Piorum

Mais j'ai craint de troubler les cendres des
saints.

Cette description regarde la catacombe toute
entière, plus que la chapelle des papes. N'en est-
elle pas plus précieuse ? Elle souligne l'impor-

tance grandissante de cet immense cimetière, qui a trois étages presque partout, cinq dans certaines régions, dont on a déblayé, depuis les premières fouilles de 1854, plus de vingt kilomètres de galeries, et où furent déposés, à côté des martyrs célèbres, la foule innombrable des martyrs inconnus.

★★

Peut-on savoir le nombre des morts ensevelis dans les catacombes ? Tout chiffre global semblerait aventureux, car les cimetières diffèrent l'un de l'autre, comme les quartiers d'une ville où la densité de la population est très variable. Ici, la diversité du nombre vient de l'étendue du sous-sol, de la profondeur des étages et de la hauteur des galeries, des utilisations successives de la même tombe. Un seul, celui de sainte Agnès, qui n'est pas des plus grands, a été étudié avec soin. La superficie totale est de 16.475 mètres carrés et le nombre des tombeaux 5.736. Ce serait bien peu en comparaison de tous si la longueur des galeries atteignait, d'après Michel de Rossi, 876 kilomètres de développement ; le P. Marchi disait 12.000, mais ces chiffres semblent difficiles à justifier. Laissons quelque secret à ces nécropoles !

A TRAVERS LE DOMAINE DES TÉNÈBRES

Les parois des galeries étroites (0 m. 50 et 0 m. 70 de largeur) étaient percées régulièrement d'ouvertures rectangulaires superposées, destinées à recevoir les cadavres. Les fossoyeurs ne creusaient que la place suffisante, élargissant le côté de la tête et diminuant les ouvertures pour les enfants. Ils fermaient par des briques ou des plaques de marbres, jointes entre elles et au tuf par du ciment. Parfois, sans qu'on en ait pu donner la raison, ils recouvraient les linceuls de chaux vive.

Ces longues galeries devaient se préparer au jour le jour à la façon des tombes dans nos cimetières modernes et ce travail pour être grand ne devait pas être excessif. On s'étonnait autrefois de l'immense labeur que suppose la multiplicité des catacombes et de l'étendue du plus grand

nombre parce qu'on oubliait que ce travail a duré quatre siècles et qu'on se figurait à tort qu'il se faisait en cachette. Les chrétiens, se conformant aux lois sur les sépultures, pouvaient les préparer ostensiblement. Les cimetières chrétiens ont été quelquefois surveillés par la police impériale aux heures des persécutions, mais pour une courte durée.

Chacune de ces ouvertures dans le tuf portait le simple nom de *locus* (emplacement) : « *Locus Valentini presbyteri*, place du prêtre Valentin ».

Quelques tombes avaient une forme différente. On creusait plus grandement la paroi, dans le sens de la profondeur, laissant une partie pleine sur la galerie. On pouvait loger un ou deux cadavres et les placer le plus souvent dans des sarcophages de terre cuite. On donnait en latin à la dalle qui recouvrait le sépulcre le nom de *solium* (siège). Or, au-dessus de ces tombes, le tuf était évidé en forme d'arc, d'où est venu le nom d'*arco-solium* (arcosole). Les parois et l'arc étaient couverts d'une légère épaisseur de stuc.

Une association ou une famille préparait une chapelle pour que tous ses membres fussent réunis. Ces *cubicula*, ou *chambres*, creusées dans le

tuf, étaient de dimensions fort restreintes et malgré le revêtement de stuc ne dénotaient point la richesse.

On achetait par contrat une tombe au fossoyeur : « J'ai acheté cet emplacement pour deux tombes et j'ai payé au fossoyeur Hilaire le prix de 15.000 *folles* » (monnaie de bronze de peu de valeur.) « Constantin et Suzanne ont acheté ce lieu, de leur vivant, en présence de tous les fossoyeurs (la corporation) et devant le Christ » (c'est ainsi qu'on doit interpréter le monogramme constantinien avec les deux lettres *alpha* et *oméga*, qui sont au milieu du texte). On voulait parfois que ce contrat fût sanctionné par le prêtre : « Lucius Faustin a acheté (cet emplacement) au mansionnaire (sacristain d'une église) et a confié (son exécution) à la conscience du prêtre Marcien ». « Caianus a acheté pour lui et son épouse au fossoyeur Adéodat en présence du saint prêtre Maxime. »

Ces modes divers de sépultures et les prix médiocres dépensés conviennent à des pauvres. Il n'y a entre elles que des nuances de peu d'importance. Les fresques assez rares dont les voûtes et les murs sont ornés sont moins des œuvres d'art que des images ou des sujets de piété. L'idée ou le sentiment qu'ils évoquent intéressait beaucoup

plus le chrétien que la perfection des formes.

Cette impression de pauvreté s'accroît si l'on compare les épitaphes païennes avec les chrétiennes. Que de disciples du Christ ne se sont point souciés de laisser leurs noms à la postérité ! A peine le dixième des sépultures porte-t-il de brèves indications sur le marbre, la brique ou le ciment. Les parents, pour reconnaître l'emplacement occupé par les leurs, se contentaient de moyens de fortune : prenant un fragment de marbre, un morceau de verre, un tessou de poterie, ils l'enfonçaient dans le ciment frais. On en a maints exemples dans le cimetière de Pamphile, l'un des plus pauvres entre les pauvres, où des galeries entières sont restées intactes. Leur misère apparente n'a jamais dû tenter la cupidité des pillards ! Il n'y a, pour distinguer les sépultures les unes des autres, que de menus objets insérés dans le joint de ciment, jusqu'à une Vénus de laraire !

Les tombes des saints et des martyrs ne recevaient pas toujours d'inscriptions, soit qu'on ne voulût pas attirer sur elles l'attention d'une police vigilante, soit que les parents ou les frères dusent se hâter. Cette absence de signes distinctifs mit le pape saint Damase dans le plus grand embarras, quand il rechercha entre 366 et 384 les

sépultures des martyrs, qu'il voulait décorer de marbres précieux et transformer pour l'exercice du culte. En vain cherchait-il un nom ou un chiffre qui lui permît de découvrir les tombes vénérées. « Innombrables sont les restes des saints » à Rome, écrivait au siècle suivant le poète espagnol Prudence ; mais hélas ! comment les retrouver ? muets sont les marbres qui les enferment » ! Ne vit-il pas une tombe où gisaient les corps de « soixante martyrs, dont le Christ seul savait les noms ! »

Rares sont donc les épitaphes, et les lettres sont souvent tracées d'un ciseau tremblant, peu expert dans l'art de la calligraphie et ignorant la correction de la langue.

On aimait mieux tracer sur le marbre ou le ciment les symboles des espérances immortelles du chrétien : l'*ancree*, dont le montant forme la Croix, par qui « nous est venu le salut » ; la *colombe*, qui, tenant au bec le rameau d'olivier, comme au temps du Déluge celle de Noé, promet aux hommes la paix éternelle ; la *couronne*, en mémoire du texte de saint Paul : « Vous le savez, quand la carrière est ouverte aux coureurs, tous prennent part à la course, mais un seul remporte le prix... ; vous, mes frères, courez de façon à la remporter tous... ; eux recherchent une

couronne corruptible, nous, nous avons à conquérir une couronne incorruptible » ; le *cheval qui achève sa course*, rappelant un autre texte de l'Apôtre : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice que me donnera en ce jour le Seigneur, le juste Juge, non seulement à moi, mais à tous ceux qui auront aimé son avènement » (*A Timothée*) ; les *poissons*, l'un des signes les plus fréquents, représenté dans les fresques ou les sculptures et porté comme un bijou par les chrétiens. Sans doute, les poissons figuraient depuis longtemps dans les banquets païens, mais avec la foi nouvelle cette image prenait un sens nouveau que Tertullien nous a fait connaître : « Nous sommes les petits poissons du grand poisson le Christ ». ΙΧΘΥΣ , en grec, poisson, forme anagramme :

Ι (èsous) Jésus.

χ (ristos) Christ.

θ (héou) de Dieu.

υ (ios) Fils.

σ (ôter) Sauveur.

Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur.

On employait plus simplement les deux ini-

tiales I (èsous) et X (ristos), que sous Constantin on entoura d'un cercle. C'est le monogramme constantinien.

Toujours et partout le Christ, car en Lui, suivant la parole de saint Paul, le chrétien « a l'espérance de la Gloire ».

Les rares et brèves inscriptions des catacombes ont cet intérêt de jeter un rayon de lumière sur les dispositions d'âme des chrétiens. On n'y lit point, comme dans les inscriptions païennes, une longue suite de noms, de dignités, d'emplois, d'honneurs, mais le nom reçu au baptême et quelques mots pour exprimer la confiance dans le Christ et la certitude d'une vie nouvelle dans la société de Dieu et des élus. Il ne faudrait pas entendre le souhait fréquent de la paix dans le sens de l'apaisement que la mort apporte à la fatigue ou à la douleur, mais la paix de la vie éternelle en union avec le Sauveur, la « paix dans le Christ » ; « tu vis dans le sein du Christ » ; « tu vis en Dieu, le Christ Jésus » ; « Eucarpe, tu vis en Dieu » ; « paix à toi en Dieu, salut et vie » ; « ô Père de tous les hommes, Toi qui les as créés, tu recevras Irène, Zoé et Marcel » ; « à

Toi, Gloire dans le Christ » ; « tu vis dans le règne divin du Christ. »

Les défunts prennent la parole : « Nous vivons en Dieu, Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur. »

Voici que des idées inexprimées jusque-là les obligent à unir des mots étonnés de ce rapprochement nouveau. On écrit : « ton âme maintenant est heureuse » ; elle a été « appelée de Dieu » ; elle a été « conduite par les anges ». « Tu as rendu ton esprit à Dieu » et cet esprit est qualifié de « bon », « très chaste », « simple ». On souhaite le « rafraîchissement », non plus au sens matériel de réfection par les aliments, mais pour signifier la félicité du ciel : « Que Dieu accorde à ton esprit le rafraîchissement. » On recommande le défunt à Dieu : « O Dieu Tout-Puissant, garde Sapricum. » De son vivant on fera écrire : « Souviens-toi de moi. » Le défunt s'adresse quelquefois à ceux qui viendront visiter sa tombe : « Demandez (à Dieu) que je sois sauvé ! » On invoque encore les saints en faveur de celui qui n'est plus : « O Pierre, recevez Marcellin, votre disciple. » « Saints Martyrs, souvenez-vous de Marie ! »

Le chrétien attendait donc au lendemain de la mort une survie heureuse et glorieuse, qui lui

serait accordée par la bonté du Sauveur, et pour bien marquer cette appartenance au Christ, on aimait à rappeler que l'on avait reçu le baptême, on l'exprimait en termes voilés : « J'ai reçu la grâce de Dieu » ; « j'ai participé » ou « j'ai suivi la grâce de Dieu ». On ajoutait qu'on avait été confirmé : « j'ai reçu l'onction sainte » ou « j'ai été marqué du signe de la croix ».

Ces inscriptions, si simples de forme, étaient riches de sens ; elles redisaient que la vie chrétienne ne connaît point d'interruption ; commencée sur terre par l'acceptation de la doctrine évangélique, la réception des sacrements et la pratique des vertus, au milieu des fatigues et des luttes de chaque jour, couronnée parfois par le martyre, elle se poursuivait au ciel dans la société du Christ et des saints.

LE MYSTÈRE DE L'AU-DELÀ : PAÏENS ET CHRÉTIENS

Le chrétien restait en communication avec ses frères de l'au-delà : il s'unissait à leur bonheur ; avec eux il échangeait des souhaits et des prières ; il les regardait comme ses modèles et ses protecteurs. La mort devenait une porte ouverte sur l'éternité, où les fidèles disciples du Christ vivaient dans la société de Dieu, des Martyrs et des saints. Le corps était confié pour un temps à la terre. Au jour marqué par Dieu, il sortirait du tombeau comme le Christ.

Le païen, au contraire, demeurait plein d'incertitudes sur les destinées de l'âme humaine et sur le genre de vie d'outre-tombe. « La mort, disait Cicéron, dans ses *Tusculanes*, n'est pas un anéantissement, mais une sorte de transmigration, un changement de vie : au ciel vont les hommes

et les femmes d'un mérite supérieur, tandis que les âmes vulgaires sont retenues ici-bas sans être anéanties » (ch. XII). « Les morts, ajoute-t-il, allaient pour toujours *vivre sous terre*. » Ils y menaient une pâle et triste vie assez semblable au sommeil provoqué par un narcotique : l'être n'est pas anéanti, il se replie sur lui-même et ses facultés perdent leur activité. Cette survie mal définie s'écoulait dans le sépulcre : « Nous enfermons l'âme de Polydore dans sa tombe » (Virgile). « Romulus enclôt dans un tumulus les ombres fraternelles » de Rémus (Ovide).

Le tombeau devenait la « maison éternelle » (*domus æterna*) des inscriptions, propriété du mort, reconnue et protégée par les lois. Les Mânes ou âmes des morts étaient considérées comme des divinités secondaires : « Aux Dieux Mânes, *D (iis) M (anibus)*. » Un culte leur était dû, qui devait être exercé par le chef de famille. Retirer un cadavre d'un tombeau est une injustice comparable à l'expulsion d'un légitime propriétaire de sa maison ou de son bien. Le coupable peut être déféré devant les tribunaux. On va jusqu'à le considérer comme sacrilège et à le punir de la peine de mort. Le caractère religieux de la sépulture est tel qu'on ne peut déplacer aucune tombe sans l'autorisation des Pontifes.

Cette maison éternelle ne pouvait plaire aux âmes que si elle ressemblait en quelque façon aux palais ou aux temples. On s'assurait qu'elle serait au gré de l'occupant, en préparant « de son vivant, pour soi et les siens » un mausolée où l'on prodiguait, selon ses ressources, le marbre, le bronze, l'or et les œuvres d'art. L'ameublement avait un double objet : lampes, brûle-parfums, vases précieux servaient aux cérémonies du culte ; parures, armures, objets de toilette, bijoux, peintures des scènes de la vie réelle sur les murailles, images de dieux évoquaient les meilleurs souvenirs des défunts. On disposait des salles où les parents se réunissaient pour le culte et pour les banquets funèbres.

Les âmes des défunts ne devaient jamais être frustrées de cette habitation dernière et, si l'on ne possédait plus les corps, on élevait un cénotaphe pour qu'elles y vissent demeurer.

Les ombres qui n'avaient pas de sépulture se transformaient en génies malfaisants, les *Lémures*. Elles erraient à l'aventure, irritées, promptes à se venger sur les vivants. Suétone raconte que « les gardiens des jardins Lamiani (où le cadavre de Caligula était demeuré à demi brûlé et sans sépulture) furent inquiétés par des fantômes et que la maison où périt l'empereur fut

troublée par un bruit effroyable jusqu'à ce qu'un incendie l'eût consumée ». Le « *Revenant* » de Plaute est l'histoire d'un homme assassiné depuis 60 ans et qui demande une sépulture. Pour se défendre contre les Lémures, le Romain devait se lever la nuit et, sans regarder derrière lui, faisant claquer ses doigts, prenait dans sa bouche des fèves qu'il rejetait ensuite, disant neuf fois : « Je jette ces fèves et par elles je me rachète avec les miens ». Il se lavait ensuite les mains et, frappant sur une plaque de cuivre, criait, neuf fois sans interruption : « Mânes des ancêtres, sortez ! »

Les âmes des grands personnages, seules admises dans les Champs Elysées, jouissaient-elles de conditions meilleures ? Virgile, malgré la douceur de son génie et la grâce de ses vers, ne peut rendre leur vie attrayante. Elles sont agitées des passions humaines et troublées par les constants regrets de leur vie antérieure. Combien préféreraient-elles leur existence terrestre !

Le chrétien s'intéressait moins à la splendeur de sa tombe qu'à son entrée dans le « royaume des Cieux ». Il était prévenu par Jésus en personne qu'il n'y pénétrerait point sans « la robe d'innocence ». Il « appelait » donc, dès qu'il

sentait venir l'heure dernière, « les prêtres de l'Eglise », qui lui « imposaient les mains, l'oignaient de l'huile sainte » et priaient pour lui : « Seigneur, disaient-ils, vous délivrerez votre serviteur, comme vous avez délivré Hénoch et Elie de la mort commune ; Noé du déluge ; Job de ses épreuves ; Isaac de l'immolation ; Moïse du Pharaon ; Daniel de la fosse aux lions ; Suzanne de l'injuste condamnation ; les trois jeunes Hébreux de la fournaise ardente ; David des mains de Goliath. »

Après la mort, on se conformait aux usages que l'humanité civilisée suivait depuis des siècles : le corps était lavé, les yeux du défunt fermés et, avant de l'enrouler dans un grand linceul blanc, on l'embaumait. Dans leur empressement à rendre ces devoirs à leurs frères, les chrétiens oubliaient, en temps d'épidémie, le danger qu'ils couraient et pendant une peste, tandis que « les païens chassaient les malades et s'éloignaient de leurs proches, les fidèles, dans l'excès de leur charité, entraient sans précaution auprès des mourants, leur rendaient tous les services et, les soignant dans le Christ, étaient heureux d'être emportés avec eux... Loin d'abandonner les morts, ils tendaient leurs mains pour recevoir les corps saints, les pressant contre leur

poitrine, les transportant eux-mêmes (dans les tombeaux). » (Denys d'Alexandrie, dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe).

A Rome, les corps des païens étaient conduits à leur dernière demeure à la lueur des torches, car, à l'origine, les funérailles se faisaient durant les ténèbres, de crainte que, de jour, la présence du mort ne contaminât les prêtres ou ne viciât les actes judiciaires. On déployait dans les convois tout le faste cher aux romains. Un esclave prévenait les invités du jour des obsèques. Le corps, préalablement exposé sur une riche litière ou sur un lit d'apparat, était vêtu de la toge blanche ou, s'il y avait lieu, des insignes de sa haute dignité, la tête couronnée. Parents et amis se disputaient l'honneur de le porter. En tête de l'immense cortège formé par la famille et les clients venaient des joueurs de flûtes et de trompettes et, à leur suite, les pleureuses chantant des cantilènes funèbres ou composant des récits dans lesquels revenait l'éloge du défunt. Elles s'interrompaient de temps à autre pour pousser des cris, longs et lugubres hululements, dont elles augmentaient l'effet de terreur en s'arrachant les cheveux et en se lacérant la poitrine. Un minutieux cérémonial prescrivait aux magistrats de revêtir la prétexte noire, à la veuve de s'habiller

de noir, aux filles de se découvrir le visage, aux fils de se voiler la tête pour vénérer les Dieux Mânes de leurs ancêtres et de changer pour un anneau de fer l'anneau d'or qu'ils portaient habituellement au doigt.

Si l'on suivait dans la famille le rite de l'incinération, usage le plus fréquent sous la République et pendant les premiers siècles de l'Empire, on élevait un haut bûcher en forme d'autel. Les bois, choisis suivant le rituel, pouvaient être peints ou couverts d'étoffes précieuses. Au sommet, le cadavre, les yeux ouverts vers le ciel. Une dernière fois on appelait le défunt comme au moment de sa mort et après un temps de silence on mettait le feu en détournant le regard. Les personnes présentes jetaient des objets précieux en l'honneur de celui qui n'était plus. Sur le bûcher de César qui s'élevait très haut dans le Forum, les patriciennes lançaient dans les flammes des vêtements et des bijoux précieux, les soldats leurs armures, voire les diplômes et les couronnes qu'ils avaient reçus du grand capitaine. La grande pleureuse surveillait attentivement le bûcher et l'éteignait par des libations de vin et d'eau et quand tout était terminé, elle s'avancait vers la famille, disant : « Tout est fini : *illicet !* » On attendait deux jours pour recueillir

les cendres dans une urne d'albâtre ou de marbre artistement ouvragé ; les moins fortunés se contentaient d'un simple vase de terre cuite. Une proche parente du défunt portait religieusement les cendres dans un colombaire ou dans la sépulture familiale. Neuf jours plus tard, la famille se réunissait près du tombeau et, pour apaiser les dieux et honorer les Mânes du défunt, on offrait un sacrifice de vin et d'eau et le sang d'un porcelet. Un banquet terminait les cérémonies rituelles, après quoi on quittait le deuil. Les familles illustres ou très riches faisaient donner des jeux publics que l'on considérait comme un acte religieux.

Les funérailles des chrétiens se faisaient sans faste. « Nous gardons dans la mort la même simplicité que dans la vie ; nous ne mettons point sur nos têtes des couronnes qui se dessèchent, nous emportons avec nous des fleurs éternelles que nous avons reçues de Dieu. » (Minucius Félix, dans l'*Octavius*, vers 180). Les fidèles suivaient le cortège en chantant des psaumes et en suppliant Dieu de pardonner au défunt ses péchés pour lui donner place avec les saints. Ces antiques supplications ont préparé la prière en usage aux funérailles chrétiennes : « Que les anges vous conduisent au Paradis ; qu'à votre arrivée les

Martyrs vous reçoivent et vous introduisent dans la Cité Sainte. »

Les chrétiens choisirent le septième et le trentième jour pour honorer leurs morts. « Ils réchauffaient, dit le poète Prudence, les froids rochers et les marbres de quelques rameaux verts et de violettes et répandaient des huiles parfumées » dans de petits vases scellés dans le ciment à côté des lampes à huile qui brûlaient en l'honneur du défunt. Eux aussi prenaient un repas funèbre auprès des tombes. C'est l'agape funéraire qu'il faut distinguer avec soin de la représentation du banquet céleste, où la tenue des convives autour d'une table en demi-cercle (*sigma*) reste grave et dans lequel le Poisson (le Christ) indique la nourriture des saints. L'agape funéraire chrétienne est la transformation d'un ancien usage. Le chrétien cherche à s'unir « au rafraîchissement spirituel » des frères qui sont au Ciel, car Jésus a promis : « A vous qui êtes demeurés avec moi dans mes épreuves, je prépare un royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume. » (Luc, xxii, 30). Cette agape funéraire prit des formes diverses d'une église à l'autre. A Carthage, sainte Monique, la mère de saint Augustin, mangeait et buvait légèrement

devant les tombes des martyrs et distribuait le reste aux pauvres. Ailleurs, l'agape se faisait dans une salle et ressemblait à un banquet. Les fresques des catacombes romaines représentent les chrétiens groupés autour d'une table chargée de mets et de vins. Les attitudes des convives sont familières ; du ton le plus courant et le plus naturel, les appels faits aux servantes : « Irène, apporte-moi une boisson chaude » ou « Agapès, prépare-moi un breuvage mélangé ». Si l'agape qui précédait la Cène donnait lieu à des abus au temps de saint Paul, celle-ci en dut, plus tard, connaître de bien plus nombreux. Les évêques cherchèrent à la faire disparaître. Saint Ambroise y réussit à Milan, saint Augustin en Afrique. A Rome, l'Eglise demanda aux chrétiens de remplacer cet usage par une distribution de vivres aux pauvres. Saint Jérôme rapporte que Pammachius, gendre de sainte Paule, distribua, dans la basilique de Saint-Pierre-du-Vatican, d'abondantes provisions aux pauvres qui avaient assisté aux funérailles de sa femme Pauline.

LES FRESQUES DES CATACOMBES

L'esprit chrétien a inspiré la décoration que de rares fidèles purent faire peindre auprès de leurs sépultures. On ne peut, pour elles, prononcer le nom d'œuvres d'art, tant ces peintures sont, dans l'ensemble, de médiocre valeur. Mais telles quelles, elles se relèvent par l'idée qu'elles expriment ou par le sentiment qu'elles traduisent. Ce n'est plus la monotonie ou le vide de pensée des stucs et des fresques qui décoient les tombes païennes. Les artisans sans prétention qui en furent les auteurs, ont, les premiers, illustré d'images neuves les croyances chrétiennes ; ils ont fixé les personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament en des traits, des gestes, des attitudes qui ont traversé les siècles et qui s'imposent à nos souvenirs. Ce sont les premières ébauches de cette *Bible des Pauvres* où les ignorants apprennent par

les yeux la doctrine, la morale, la piété et l'histoire du salut des hommes.

Ce ne fut pas sans tâtonnement que les peintres des catacombes parvinrent à mettre les murs en état de recevoir des fresques et qu'ils abordèrent les sujets chrétiens. Sur ce tuf friable, on ne pouvait multiplier les couches de mortier et de stuc ou poudre de marbre que demandaient Vitruve et Plinè afin d'obtenir les parfaits revêtements de la maison de Livie au Palatin. Il fallait, ici, se contenter d'un mince enduit de pouzzolane et de chaux et d'un autre plus léger encore de poudre de marbre, sur lequel on devait dessiner prestement et mettre des couleurs avant qu'il ne fût sec. Chaque coup de pinceau était ineffaçable, ou bien, il était nécessaire d'enlever le stuc avec le pouce et de reprendre à côté, comme le fit une fois un ouvrier mécontent de son premier trait. La gamme des tons ne pouvait être d'une grande variété, la chaux décomposant les couleurs végétales. Seules les couleurs minérales extraites de la terre étaient utilisables. Les figures se détachent sur un fond uniforme en ocre clair, plus rarement en vert clair ; les contours sont indiqués en brun peu foncé ou en jaune rouge, les ombres en brun et rouge.

Un de ces modestes décorateurs s'est amusé à

peindre, à Saint-Callixte, les instruments dont il se servait : un compas, un stylet et deux pinces. Les noms de deux peintres des catacombes sont conservés sur des épitaphes du iv^e siècle : « A Aurélius Félix, peintre sous les consuls Claude Antoine et Siagrius (382) ». « Emplacement de Priscus, peintre. » On sait que dans la société païenne cette profession peu considérée était exercée par des esclaves ou des affranchis. Constantin et Valentin accordèrent de grands avantages aux artistes pour relever leur condition.

L'embarras des peintres fut plus grand encore pour le choix des sujets à représenter. Ils devaient oublier ce qu'ils avaient appris et laisser là les cartons des dieux, des déesses, des fables du paganisme ! Ils purent, au début, imiter de l'art précédent la partie décorative.

Nous retrouvons, dans les cinquante premières années du second siècle, les motifs de simple ornementation auxquels ils étaient accoutumés : imitation de panneaux de marbre, répartition d'une surface en cercles, carrés, rectangles et autres figures géométriques, au milieu desquelles surgissent fleurs, guirlandes, paysages minuscules ; animaux : oiseaux, paons, canards, colombes, poissons, monstres marins ; enfants, petits génies ailés, grandes figures ornementales. En un mot

une flore, une faune, des figures humaines de convention, stylisés depuis longtemps à l'usage des décorateurs.

Lentement on assiste à une transformation, au passage d'un style vide d'idées à un autre où tout aura une signification. Ils n'abandonneront point leur pratique et, par exemple, les grands personnages seront toujours représentés avec la tunique et la toge et les hommes de métier dans l'habit de leur profession, et les gestes de l'orateur ou de l'artisan seront les mêmes que dans l'art profane. N'importe, le sujet, la scène a une toute autre portée. Ils ont dû obéir aux suggestions de celui qui faisait appel à leur art ou au clergé. Ils choisirent d'abord des motifs de décoration susceptibles d'une interprétation religieuse. La *vigne*, déjà employée dans l'art profane, rappelait aux chrétiens, la parole du Maître : « Je suis la vigne, vous êtes les branches... Comme la branche ne peut porter de fruit si elle ne demeure unie à la vigne, ainsi vous ne le pouvez si vous ne demeurez en moi. »

Une autre image chère aux chrétiens et qui ne pouvait rien révéler à ceux qui ne partageaient pas leur foi est celle du Bon Pasteur. Elle est le motif central des voûtes dans les chapelles. Le Christ avait dit : « Je suis le Bon Pasteur. Le

Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. » Un sculpteur du second siècle avait inventé un modèle de Christ en jeune berger, svelte, heureux de porter la brebis qu'il a placée sur ses épaules et qu'il retient par les pattes sans rudesse, se détournant pour lui jeter un regard de tendresse. Cette belle œuvre, retrouvée à la catacombe de Domitille, dut avoir un immense succès et servir de prototype à nombre de fresques des catacombes : presque tous les Bons Pasteurs lui ressemblent. La petite statue du second siècle est maintenant au musée du Latran.

Ce Bon Pasteur portant sa brebis suggérait au cœur du pécheur repentant une autre page de l'Évangile où Jésus se comparait à celui qui « ayant cent brebis, s'il en perd une, laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée, et quand il l'a retrouvée, la met avec joie sur ses épaules. »

A la fin du second siècle, un élément nouveau entre dans la décoration par le symbolisme. On entend par ce mot un système qui veut, au moyen d'images, suggérer des idées. L'écrivain, le peintre, le sculpteur le peuvent employer également. L'art profane ne l'avait pas ignoré et l'âme quittant le corps prenait la forme d'un papillon, d'une cigale, d'une mouche, plus

souvent d'un oiseau, surtout d'une colombe. Les Romains la représentaient de préférence par la sirène, cet oiseau à tête de femme. Au centre d'un sarcophage la double porte est ouverte pour livrer passage à l'âme. Sous la voûte de l'arc de Titus au Forum romain, l'aigle chargé des âmes royales s'envolait, emportant sur ses ailes le génie de l'empereur. Le paon et le phénix symbolisaient la triste et mélancolique survie d'outre-tombe. Représenter Jésus sous les traits du Bon Pasteur est déjà du symbolisme.

Au temps de saint Justin et du *Pasteur* d'Hermas, ce système est fort répandu. Un exemple le fera mieux saisir. Voici, d'après saint Justin, le symbolisme de la Croix : « Réfléchissez, écrit-il, et voyez si rien dans le monde peut exister et former un tout sans le signe de la Croix ? Peut-on fendre la mer si ce trophée, sous la forme de voile, ne s'élève intact sur le navire ? Peut-on labourer sans la Croix ?... L'homme même ne diffère des autres animaux que parce qu'il se tient droit et qu'il peut étendre les mains, que le nez proéminent, organe de la respiration, trace une croix au milieu du visage ». (*Apologie*, traduction Hemmer). Ce symbolisme peut paraître outré de nos jours. Il devait, sous Marc Aurèle, plaire et être compris et accepté de tous, pour qu'un apologiste

le rappelle dans un ouvrage destiné au grand public. Le symbolisme chrétien se rencontre dans des textes et forme une sorte de langage chiffré « pour les confrères qui comprennent », dit l'un d'eux. Ce n'est pas que le christianisme ait eu une doctrine secrète réservée à des initiés. Il s'en est toujours défendu et s'est appliqué à la « vérité sur les toits », suivant la recommandation de son Fondateur, mais la prudence exigeait une grande réserve pendant des siècles, où les persécutions renaissaient à l'improviste, violentes et sournoises. L'építaphe d'Abercius, évêque d'Hiérapolis en Phrygie, maintenant conservée au musée du Latran, est toute de ce style : « Citoyen d'une ville distinguée, je me nomme Abercius. Je suis disciple (évêque) d'un saint Pasteur (le Christ) qui fait paître ses troupeaux (les chrétiens) sur les montagnes et dans les plaines, qui a de grands yeux, dont le regard atteint partout. C'est Lui qui m'a enseigné les Ecritures sincères (la Bible). C'est Lui qui m'a envoyé à Rome contempler la Majesté Souveraine (le Pape) et voir une Reine aux vêtements et aux chaussures d'or (l'Eglise). Je vis là un peuple (les fidèles) qui porte un sceau brillant (le chrétien signé de la Croix au baptême et à la confirmation) ; j'ai vu aussi la plaine de Syrie et toutes ses villes et

Nisibe au delà de l'Euphrate ; partout j'ai trouvé des frères (chrétiens). Partout la foi m'a servi en nourriture un poisson (l'Hostie) de source, très grand, très pur, pêché par une Vierge Sainte (la Vierge Marie). Elle le donnait sans cesse à manger aux amis (les chrétiens) ; elle possède un vin délicieux (le Sang divin) qu'elle donne avec le pain (la communion sous les deux espèces). J'ai fait écrire ces choses, moi, Abercius, à l'âge de soixante-douze ans. Que le *confrère qui comprend* prie pour Abercius. »

Ce n'est pas le seul exemple. Une autre épitaphe trouvée en Phrygie Salutaire, d'un certain « Alexandre, fils d'Antoine » est remplie d'expressions symboliques et celle de Pectorius, découverte à Autun et déchiffrée par l'abbé Pitra, est de même style.

Accoutumés à ce langage, les chrétiens saisissaient le sens des images peintes sur les murs des catacombes. S'ils voyaient, à Prétextat, les travaux des saisons, ils ne pouvaient oublier l'interprétation du pape saint Clément : « Le Maître, bien-aimés frères, nous représente continuellement la future résurrection, dont il nous a donné les prémices dans le Seigneur Jésus-Christ. Considérons les résurrections qui s'opèrent dans le temps. Le jour et la nuit nous montrent une ré-

surrection : le jour fuit et la nuit succède. Prenons les fruits. Comment et de quelle façon les semailles se font-elles? Le semeur sort pour jeter en terre les différentes semences ; celles-ci toutes sèches et nues tombent dans le sol pour s'y résoudre ; mais de leur dissolution même, la magnifique providence du Maître les fait lever à nouveau et l'unique graine se multiplie et porte fruit ».

Orphée, en tunique et en bonnet phrygien, jouant de la lyre, entouré de brebis, n'est plus seulement le Maître de l'art musical, l'Interprète des choses divines, mais le Christ persuadant les foules par sa parole : « Jamais homme n'a parlé comme cet Homme. »

Psyché et l'Amour sont l'emblème de l'âme immortelle emportée au Ciel.

Le symbolisme du II^e siècle ne fut pas d'un emploi constant. A la même date quelques peintures sont déjà de ce style réaliste qui prévaudra au III^e siècle.

La figure du Christ domine dans les peintures, comme son nom dans les inscriptions. C'est vers Lui que se tournaient les espérances du chrétien qui venait de déposer la dépouille mortelle d'un de ses frères : « Le Christ ressuscité est le prince de ceux qui sont endormis et comme par

un homme est venue la mort, par un homme vient la résurrection » (Saint Paul). L'Évangile, par ces récits simples et naturels, inspire les peintres qui aiment à représenter Jésus. Enfant, Il est dans les bras de la Vierge Marie et par elle Il est présenté aux rois Mages, porteurs de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Des années de son apostolat, les artisans retiennent surtout les miracles, preuves de sa puissance divine et de son inépuisable bonté envers les hommes. D'un geste, d'une parole, Jésus guérit le lépreux, l'aveugle-né, l'hémorroïsse, le paralytique, à qui Il accorde, avec la santé, la purification de l'âme : « Tes péchés te sont remis ». A la voix de Jésus, Lazare sort du tombeau.

Plus rarement le Christ est Juge. Il rend ses sentences, entouré de ses apôtres, qui, comme Lui, sont assis : « Vous qui m'avez suivi, vous siégeriez aussi sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël. »

La représentation du Christ en buste, dans un médaillon central, apparaîtra tardivement.

Dans le cortège céleste qui, aux voûtes, sur les parois, semble attendre le défunt pour le conduire à son immortelle destinée, se rencontrent les vénérables personnages de l'Ancien Testament, dont les noms ont été invoqués sur le chrétien mou-

rant : Noé, Abraham, Moïse, Daniel, Job, les trois Hébreux dans la fournaise, Suzanne. Si l'on ouvre l'épître aux Corinthiens du pape saint Clément, par une coïncidence qui ne saurait être fortuite, les mêmes grands hommes sont proposés comme modèles aux fidèles : « Noé prêcha la pénitence, et ceux qui l'écoutèrent furent sauvés. Jonas annonça leur ruine aux Ninivites... Abraham, appelé l'ami de Dieu... un fils lui fut donné dans sa vieillesse et par obéissance il l'offrit à Dieu en sacrifice. Moïse a été appelé un serviteur fidèle... Job dit : Tu ressusciteras ma chair qui a subi tous ces maux... Daniel fut jeté dans la fosse aux lions... Ananias, Azarias et Misaël ont été enfermés dans une fournaise ardente. » Au troisième siècle, Novatien ne cite pas d'autres exemples dans son traité de la Trinité (vers 220) : « Dieu a placé nos premiers parents dans le paradis ; a planté l'arbre de la science du Bien et du Mal... a sauvé Noé du déluge... a donné son amitié à Abraham... a protégé Isaac, aidé Jacob... a donné Moïse comme chef qui a écrit la Loi... (Dieu) n'a pas permis que brûlent les trois adolescents. »

Jonas est une des figures les plus répétées pour annoncer la résurrection des morts, à cause de la parole de Notre-Seigneur : « Cette race mé-

chante demande un signe et il ne lui sera pas donné d'autre signe que celui de Jonas : de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, ainsi le Fils de l'Homme sera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits. »

L'exposé historique et doctrinal de la religion chrétienne par les apôtres et leurs successeurs fournissait aux peintres des catacombes les sujets à traiter, et l'intérêt que nous prenons à ces fresques est de retrouver l'enseignement des premiers siècles de l'Eglise. La doctrine catholique n'a pas varié : la Foi dans le Christ, Dieu Incarné et Rédempteur des hommes, les certitudes sur les destinées de l'âme sont telles au xx^e siècle qu'aux premiers.

Auprès du Christ et au milieu des personnages de l'Ancien Testament apparaît un être humain, quelquefois un homme, plus souvent une femme, debout, les mains étendues dans l'attitude de la prière, c'est l'Orante, soit, sous une forme terrestre, l'*Ame bienheureuse* entrée dans le royaume des Cieux et commençant l'acte d'adoration qu'elle poursuivra toute l'Éternité.

Vers le iv^e siècle, les saints du Nouveau Testament prennent rang sur les parois des murailles. Saint Pierre et saint Paul reviennent souvent, et avec les mêmes traits : le pêcheur de Galilée a la

figure ronde, le nez court, les pommettes saillantes, l'arcade sourcilière accentuée, les cheveux denses et crépus ; le Docteur des Nations, le front largement découvert, la barbe longue et soignée, le nez légèrement arqué. Si pour aucun autre apôtre on ne se préoccupait de reproduire un même type, la tradition iconographique dont nous parlons devait avoir pour base une connaissance exacte des physionomies. La reproduction constante de portraits considérés comme authentiques, devait dépendre de ces « images peintes des apôtres » possédées par les fidèles dont parle Eusèbe dans son Histoire. Une médaille de bronze datant du second siècle, provenant des catacombes et conservée au Musée du Vatican, a de tels caractères d'individualité, qu'elle semble la reproduction d'un portrait fait d'après nature.

A côté des « princes des Apôtres » de l'Eglise romaine, et les escortant, les papes : saint Corneille et saint Sixte ; les martyrs : saint Cyprien, saint Abdon et saint Sennen.

Peu à peu les peintres s'enhardissent et, au lieu d'une Orante aux formes imprécises, ils individualisent les traits et ainsi renaît le goût du portrait si cher aux romains. Le nez, la bouche, le visage ne sont point dessinés de fantaisie, ils ont, à n'en

point douter, la physionomie propre du défunt caché derrière le marbre ou la brique ; les vêtements ou la chevelure accusent une époque ou une situation sociale. Par ce rappel à la réalité, le pèlerin entre en rapport avec ses frères des premiers siècles. A Domitille, il s'intéresse, comme le peintre, au long voile agrémenté de perles de la chrétienne Vénérande, conduite au ciel par sainte Pétronille. Il examine avec curiosité la marchande de légumes avec son éventaire, à Saint-Callixte, le marché public, à Domitille, les porteurs de vin, à Priscille, les scribes et les officiers du ravitaillement public (l'annone), les serviteurs et les servantes portant des plateaux ou des amphores, les boulangers, les coureurs de char, les guerriers, la pose gracieuse et le geste élégant des canéphores. Les fossoyeurs, qui dirigeaient les travaux des catacombes, préparaient et décoraient les tombes, n'ont eu garde de s'oublier : la tunique relevée, ils attaquent la roche pour y creuser une galerie, s'éclairant d'une lampe de cuivre ou de terre cuite, étalant près d'eux les instruments dont ils se servent : pic, hachette, foret. Les noms de quelques-uns ont passé à l'histoire : Debestus, le montagnard, qui avait travaillé dans toutes les catacombes et surtout Diogène, connu des nombreux lecteurs de *Fabiola*. Il avait pré-

paré pour sa famille une chapelle qui se visite encore à Domitille. Les fossoyeurs respectés dans l'Eglise reçurent à côté des portiers des basiliques une place dans la hiérarchie sacrée. Avec quelle décence ils traitaient les dépouilles mortelles de leurs frères dans la foi, ne ressemblant en rien à ces esclaves porte-cadavres (*vespillones*) qui dans leur sinistre besogne n'avaient pas plus d'égards pour l'être humain que pour la bête tombée sur le chemin !

Le pèlerin s'arrêtera certainement à un tout autre cycle de fresques qui ont trait aux sacrements de Baptême, d'Eucharistie, de Pénitence, à la chute de nos premiers parents, au mystère de la Rédemption et, s'il se rend à Prétextat, devant la fresque de la Samaritaine, le dialogue évangélique se murmurerà à son oreille : « Donne-moi à boire. — Comment, tu es Juif et tu me demandes à boire, à moi qui suis Samaritaine ? Les juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains ! — Si tu connaissais le don de Dieu, tu me demanderais à boire et tu recevrais de l'eau vive. — Seigneur, tu n'as rien pour puiser, d'où prendrais-tu cette eau vive ? — Qui boit de cette eau a encore soif, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif. » Le Christ, bon à l'infini, éclaire de sa divine lumière

les âmes de bonne foi, fussent-elles pécheresses comme la Samaritaine.

Des inscriptions et des fresques des catacombes se dégagait un sentiment de confiance sans limite envers le Christ, et dans les âmes surgissait une telle espérance pour le lendemain de la vie, que la mort perdait de son horreur et que les peines et les douleurs étaient acceptées avec courage : ne préparaient-elles pas la récompense d'un bonheur sans fin ?

« Tes morts vivront, leur corps ressuscitera. Réveillez-vous, chantez, vous qui gisez dans la poussière ! » (Isaïe).

LES PLUS ANCIENNES SCULPTURES CHRÉTIENNES

Émules des peintres, les marbriers des catacombes sculptaient dans le marbre des scènes de la Bible ou de l'Évangile. Ce n'étaient pas de grands artistes, mais des ouvriers consciencieux, qui mettaient leur métier au service de l'idée chrétienne. Eux aussi devaient adapter leurs vieilles habitudes d'atelier à des sujets inconnus jusque-là. Si plus d'une fois ils se sont servis de modèles antiques, ils ont réussi à exprimer une idée nouvelle, ils les ont christianisés !

Ils sculptèrent des sarcophages, ces hauts cercueils de marbre placés à l'ordinaire dans les chapelles, moins souvent dans les arcosoles ou les galeries. Un petit nombre ont été conservés en entier, la plupart furent brisés par les pillards de tombes. Les archéologues en ont recueilli les

fragments avec une minutieuse attention et rassemblant ces morceaux ont recomposé les sujets. Leur travail ne mériterait que des éloges s'ils n'avaient point refait ici une tête, là un corps entier, plus loin même reconstitué une scène ! Errements anciens qu'on ne se permettrait plus aujourd'hui !

La plus belle collection de sarcophages chrétiens de Rome est conservée au musée du Latran. Quelques-uns enrichissent les musées des Thermes et du Capitole. On a commencé à garder sur place à Saint-Sébastien-hors-les-murs et à Saint-Callixte les sarcophages ou les fragments découverts dans ces cimetières.

La sculpture chrétienne ne semble pas avoir suivi la même évolution artistique que la peinture dans la manière de traiter les sujets, à moins que les essais aient tous disparu ou que nous n'ayons pas su encore les découvrir. Ces problèmes de chronologie et de procédés des artisans sont loin d'être résolus. Les quelques sarcophages où prévalent les motifs de pure décoration ne sont pas toujours les plus anciens !

Les marbriers ont réussi assez vite à composer les sujets chrétiens et leurs successeurs les ont copiés sans apporter aucune note personnelle. L'art chrétien et l'art profane ont subi, de pair, une

décadence progressive qui fait qu'une œuvre est d'autant plus parfaite qu'elle se rapproche davantage du 1^{er} siècle.

L'image du Christ domine toutes les autres, elle occupe souvent le milieu et se répète plus d'une fois sur le même sarcophage. On exprime par là qu'Il est le centre de la vie chrétienne et le suprême espoir des vivants et des morts : « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra et quiconque vit et croit en moi ne mourra point pour toujours. » Malgré cette répétition de la figure du Christ, à aucun moment on n'a eu le souci de reproduire un type uniforme. Chaque artisan s'efforce, suivant son talent, d'inventer une image idéale de l'Homme-Dieu. Les plus anciens en font un jeune patricien imberbe, élancé et distingué, le Conquérant pacifique des âmes. Plus tard c'est le Maître à la longue barbe et à la longue chevelure, plus proche de l'oriental : parfois la matière est rebelle et du ciseau maladroit sort une image triste et maussade ! Dans les multiples scènes qui se succèdent sur la face du sarcophage, Jésus, sous nos yeux, accomplit les miracles que les peintres ont représentés. Le sculpteur ajoute de nouveaux sujets.

Jésus, entouré de ses apôtres, proclame la Loi Nouvelle « sur la montagne » et livre le secret

du bonheur aux foules avides de l'entendre, en commençant par les huit béatitudes, qui éclairent les hommes sur l'essentiel de son enseignement. Sur les sarcophages l'Orateur divin est représenté debout et de la montagne coulent quatre fleuves, symboles des quatre Evangiles (saint Paulin de Nole) ; Il tient à la main le rouleau déployé de la Loi et le donne aux apôtres ; ceux-ci le transmettent aux fidèles que l'artiste a quelquefois groupés comme des brebis entourant le Pasteur. Les sculpteurs, plus hardis que les peintres, ont osé représenter quelques scènes de la Passion du Sauveur : le portement de croix, le couronnement d'épines, la condamnation de Jésus par Pilate, qui se lave les mains ; mais ils se sont arrêtés devant l'image du divin Crucifié dans la crainte de scandaliser les adversaires de leurs croyances. La Croix seule au centre, surmontée d'une couronne de laurier, symbolise le triomphe du Christ ressuscité. On n'en saurait douter, car les soldats gardiens du tombeau sont au-dessous des bras de la Croix.

Dans ce séjour des morts on multipliait les scènes destinées à réveiller le souvenir qu'un jour ces ossements desséchés reprendraient vie.

Le Christ, tenant la croix glorieuse, décorée de gemmes, enseigne qu'il devait *souffrir et pâtir*

« avant d'entrer dans la gloire » et que « si quelqu'un l'aime et veut venir après lui, il doit se renoncer, prendre sa croix et le suivre. »

Le Christ, jeune, imberbe, assis sur un trône d'honneur, le pied sur la tête d'Uranus (le ciel personnifié), donne, après la Résurrection, la Mission à ses Apôtres : « Allez enseigner toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé, et voici que je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. »

Un apôtre se détache entre les autres : saint Pierre, dont le type est fidèlement gardé par les sculpteurs. Il est toujours à la place d'honneur, car il est le Chef. Un jour il a pu manquer de courage, le coq auprès de lui souligne ce douloureux épisode avec une insistance qui serait indiscrete, si elle n'avait pour but d'encourager le pécheur au repentir. Saint Pierre n'en a pas moins reçu la mission de « confirmer ses frères » dans la Foi. A lui seul sont remises les clefs, symbole tangible de la puissance spirituelle, qui lui est conférée par les apôtres et les chrétiens : « Pais mes agneaux (les fidèles) ; pais mes brebis (les pasteurs) », lui a répété Jésus avant de monter au Ciel.

Grâce à ces petits artisans, la grande œuvre du

Christ, l'Eglise fondée dans la personne des apôtres, était sans cesse présente aux yeux des chrétiens et sa mission divine enseignée sur le marbre comme à travers les pages d'un saint Irénée dans son traité des *Hérésies* (180).

Le Bon Pasteur tenant sa brebis sur les épaules, c'est un sujet plus souvent répété que sur les voûtes des catacombes. Ce signe de bonté, d'indulgence et de pardon était opportunément rappelé au II^e et au III^e siècles, époques où, près des confesseurs de la Foi, il y avait eu les défail-lants (*lapsi*, les « tombés »). Les uns, courageux d'abord, n'avaient pu résister à la torture ; les autres n'avaient pas voulu renoncer à leurs biens ou redoutaient l'infamante prison. Ils étaient venus « livides et tremblants, comme s'ils se fussent présentés non pas pour sacrifier, mais pour être sacrifiés eux-mêmes » (Denys d'Alexandrie). De plus habiles n'avaient point fait ce geste et s'étaient procuré un certificat de complaisance, attestant qu'ils avaient obéi au rescrit des empereurs. Ils croyaient ainsi sauver leur situation et mettre leur conscience à couvert. A peine la persécution cessait-elle que bon nombre regrettaient leur défaillance d'un moment et demandaient à rentrer au bercail. Fallait-il les admettre ? Les papes et les évêques, en souvenir de la bonté du

Maître, pardonnèrent, exigeant toutefois, avant de leur ouvrir les portes de l'Eglise, des marques de repentir et des actes de pénitence ; mais des partis outranciers se formèrent dans les rangs des chrétiens demeurés fermes dans la Foi. Ils reprochèrent aux Chefs de l'Eglise leur condescendance et un Tertullien, un Hippolyte, un Novatien, d'autres encore se séparèrent, suscitant des schismes à Rome et en Afrique. Combien il était opportun d'opposer à ce rigorisme l'admirable exemple du Bon Pasteur, qui n'attend pas le retour de la brebis égarée, mais court à sa recherche et se fatigue à sa poursuite. Une fois, au cimetière de Prétextat, les brebis se pressent les unes les autres, toutes craintives derrière le Pasteur. Celui-ci n'est pas « le mercenaire, qui fuit devant le danger, mais le Bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis » ; en effet, il se porte en avant, tenant à la main un bâton, comme une arme. On serait étonné de tant d'émoi, en reconnaissant dans les bêtes qui s'avancent menaçantes l'âne sauvage et le porc qui, à l'ordinaire vivent dans les prairies auprès des troupeaux sans les effrayer, si un ouvrage alexandrin, le *Physologus*, ne nous prévenait que l'onagre ou âne sauvage est le Diable et le porc, l'Impureté. Le Pasteur est le Christ, qui défend les chrétiens des

assauts du démon et des tentations de la chair.

Plus tard, quand ces querelles furent apaisées et que la sage indulgence de l'Église, véritable interprète du Christ, fut acceptée de tous, ce symbole prit un autre sens. Une vieille prière des siècles de paix (vi^e) nous l'apprend : « O Dieu, accordez à celui que le *Bon Pasteur* a porté sur ses *épaules* de jouir dans la société du Roi éternel et des saints d'un bonheur sans fin. » Le Bon Pasteur ne ramenait plus seulement le chrétien dans l'Église, il l'emportait dans la Jérusalem céleste.

Le Christ n'était pas seul occupé de ce labeur, d'autres pasteurs lui étaient associés dans les divers travaux du bercail. Ceux-ci surveillaient les brebis fidèles, aidés de leurs chiens, et s'occupaient à tous les travaux du berger. Quelques-uns, à son exemple, portaient la brebis sur leurs épaules. C'étaient les Chefs qu'Il avait constitués pour gouverner son Église depuis qu'Il avait quitté la terre. Le plus souvent la brebis réconciliée ou portée dans le royaume de Dieu est sur les épaules de saint Pierre que l'on reconnaît à ses traits fortement accentués ; mais ce privilège n'est pas exclusif : ses successeurs et les vrais Pasteurs du troupeau qui lui restent unis ont droit, comme lui, de « remettre les péchés » au vrai repentir et d'ouvrir les portes du Ciel.

La mission par excellence des Apôtres et des Pontifes est d'enseigner. Les sculpteurs chrétiens montrèrent comment cet ordre du Christ avait été suivi dans l'Eglise.

L'art profane représentait le maître (*magister*, nous disons : le professeur), donnant sa leçon à ses disciples : il était solidement assis, tenant en ses mains le rouleau sur lequel il avait composé, à leur intention, une page d'éloquence, d'histoire ou de philosophie. Rien ne semblait pouvoir le distraire du texte dont il donnait la primeur à son auditoire. Le maître pouvait se faire suppléer ; le suppléant restait le plus souvent debout, tenant le texte de la main gauche, esquissant un geste de la droite et manifestant par ce changement d'attitude qu'il n'avait point composé la leçon.

Les sculpteurs chrétiens empruntèrent ces usages d'atelier sans les suivre avec trop de rigueur. Le catéchiste est assis dans sa chaire sur un siège improvisé ; deux arbres témoignent qu'il parle en plein air, comme Jésus dans ses courses apostoliques. Bien qu'il soit le porte-parole de l'Eglise, il est, à cause des pouvoirs qui lui ont été conférés, considéré comme un maître ou docteur. L'auditoire est simplifié, réduit à un ou deux auditeurs. Les lecteurs parlent debout dans l'assemblée, faisant le geste oratoire. Les pieuses femmes qui se-

connaissent les apôtres s'adressent de la même façon à un auditoire féminin.

Un épisode gracieux des *Actes des Apôtres* a permis aux marbriers de reprendre le sujet d'une autre manière. « Un ange du Seigneur s'adressant à Philippe lui dit : « Lève-toi et va du côté du midi, sur la route qui descend de Jérusalem à Gaza, celle qui est déserte. » Il se leva et partit. Et voici qu'un eunuque, ministre de Candace, reine d'Ethiopie, et surintendant de tous ses trésors, était venu à Jérusalem pour adorer. Il s'en retournait et, assis sur un char, il lisait le prophète Isaïe. L'esprit dit à Philippe : « Avance et tiens-toi près de ce char. » Philippe accourut et entendant l'Ethiopien lire le prophète Isaïe, il lui dit : « Comprends-tu bien ce que tu lis ? » Celui-ci répondit : « Comment le pourrais-je, si quelqu'un ne me guide ? » Et il pria Philippe de monter et de s'asseoir avec lui. Or le passage de l'Écriture qu'il lisait était celui-ci : « Comme une brebis il a été mené à la boucherie et comme un agneau muet devant celui qui le tond, il n'a pas ouvert la bouche. C'est dans son humiliation que son jugement s'est consommé. Quant à sa génération, qui la racontera ? Car sa vie a été retranchée de la terre ». L'eunuque dit à Philippe : « Je t'en prie, de qui le prophète parle-t-il ainsi ? est-ce de lui-même ou de quelque

autre ? » Alors Philippe, ouvrant la bouche et commençant par ce passage, lui annonça Jésus. Chemin faisant, ils rencontrèrent de l'eau et l'eunuque dit : « Voici de l'eau, qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé ? » Philippe répondit : « Si tu crois en Jésus-Christ de tout ton cœur. » — « Je crois, répartit l'eunuque, que Jésus-Christ est le fils de Dieu. » Il fit donc arrêter son char, et Philippe, étant descendu avec lui dans l'eau, le baptisa. Quand ils furent sortis de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe et l'eunuque ne le vit plus et il continua tout joyeux son chemin. Quant à Philippe, il se trouva dans Azot, d'où il alla jusqu'à Césarée, en évangélisant toutes les villes où il passait. »

A Prétexat, au musée du Latran et aux Thermes, l'auteur a choisi l'instant où Philippe, assis près du ministre de la Reine Candace, explique le passage d'Isaïe. L'Ethiopien l'écoute avec une attention suivie et son visage reflète sa surprise et sa satisfaction. Le cocher, assis sur le devant du char, n'interrompt pas la course et presse le cheval de son fouet. On est déjà à la dixième borne milliaire et défilent sur la route les monuments funèbres. Un cadran solaire marque l'heure de la conversation de l'Ethiopien. Le *cursor* (coureur) précède le véhicule et au lieu de repousser bruta-

lement le passant, verse une aumône dans la main d'une vieille mendicante. Là-bas, très loin, la Reine Candace guette impatiemment le retour de son ministre.

Par la parabole de l'ivraie jetée dans le champ du Père de famille, le Christ avait prédit que de mauvais semeurs se répandraient dans la chrétienté et feraient lever des hérésies. L'âge apostolique était à peine clos que déjà elles germaient, et les évêques durent mettre les chrétiens en garde contre les faux docteurs et proposer les moyens de résister à l'erreur. Saint Hippolyte recommandait aux chrétiens de suivre l'exemple d'Ulysse, qui boucha ses oreilles avec de la cire et se fit attacher au mât du navire pour résister à l'appel perfide des sirènes. Les croyants devront l'imiter et « à cause de leur faiblesse, il boucheront leurs oreilles pour passer indemnes à travers les hérésies sans prêter attention aux paroles agréables qui les pourraient séduire. Qu'ils restent debout, fermement attachés au bois de la Croix et s'unissant fortement au Christ, à qui ils sont intimement liés, qu'ils mettent en lui leur confiance » (*Philosophumena*).

Les sculpteurs n'ont pas hésité à montrer Ulysse, reconnaissable à son bonnet phrygien, dans un navire. Il a les bras attachés derrière le

dos au mât central. Deux rameurs continuent impassiblement leur labeur monotone sans entendre l'appel des sirènes au corps de femmes et aux pieds d'oiseaux. Celles-ci découragées abandonnent les instruments de musique, impuissants depuis qu'Ulysse (le chrétien) écoute les sages recommandations des docteurs de vérité et se laisse attacher à la Croix.

Le parallèle entre l'enseignement des prédicateurs et les sujets traités sur les sarcophages est plus sensible dans les emprunts faits à l'Ancien Testament. On ne choisit dans ce vaste répertoire que les récits des premières pages, qui ont un étroit rapport avec les dogmes de la Création, de l'Incarnation et de la Rédemption, dont l'importance était relevée à chaque page des épîtres de saint Paul : création de l'homme et de la femme ; tentation et chute d'Adam et d'Eve ; condamnation de nos premiers parents ; sacrifice d'Abraham. Les personnages de l'Ancien Testament invoqués auprès des mourants repassaient sous nos yeux : Moïse, Noé, Daniel, Job, Jonas. Les marbriers ont donné à ces enseignements une forme plastique qui s'est imposée aux siècles suivants.

Les sarcophages se préparaient à l'avance dans les ateliers, où l'acheteur venait choisir. Les por-

traits des défunts étaient ébauchés. On les finissait en quelques coups de ciseaux et le masque indécis couvert de stuc était peint.

On ne saurait assez admirer l'esprit d'invention des modestes artisans qui, du II^e au V^e siècle, ont peint les murs des catacombes ou sculpté les sarcophages. De leurs mains sortit l'art chrétien et l'enseignement du christianisme par l'image.

LES USAGES FUNÉRAIRES

Le Christ a été touché de compassion à la vue de la veuve de Naïm portant son fils unique en terre et il a pleuré sur la mort de Lazare. Il ne défend à ses disciples ni la douleur, ni les larmes en présence de la mort, châtement du péché, ni l'emploi des moyens que l'humaine pitié a trouvés pour calmer sa peine ou attester la fidélité du souvenir affectueux et reconnaissant envers ceux qui ne sont plus. Aucun des sentiments humains n'est inconnu du chrétien. L'Eglise n'a jamais défendu de les exprimer dans les formes longtemps en usage, pourvu que disparussent l'idolâtrie et la superstition. L'homme ne dispose que d'un nombre limité de gestes pour manifester les sentiments de son cœur et il est obligé de répéter pour le vrai Dieu les attitudes qu'il employait pour la fausse divinité, de même qu'il n'y a pas deux fa-

çons d'exprimer son affection pour l'ami fidèle ou pour le traître. Entre le culte des morts chez les païens et la vénération des restes chrétiens sanctifiés par le Saint-Esprit, il y a un abîme dans la pensée et plus d'une ressemblance dans la pratique.

Les chrétiens ont continué les usages de leurs ancêtres en leur attachant un sens différent. L'un des plus touchants, était d'allumer des lampes devant les tombes en l'honneur de celui qui n'était plus, prolongeant en face des dépouilles mortelles la présence du parent ou de l'ami. Les attributs païens des plus anciennes lampes furent remplacés par des motifs chrétiens : la croix, le poisson, le monogramme constantinien, le Bon Pasteur, etc. Ces flammes mouvantes dans l'obscurité des catacombes, scintillant dans la nuit symbolisaient la survie de l'au-delà. On éprouvera cette impression que, par delà ces corps anéantis, l'âme garde sa vitalité, en se rendant à la catacombe de Domitille, où les lampes ont été rallumées ! Ce ne sont plus les flammes vacillantes et fumeuses d'une mèche trempée dans l'huile, qui projettent une lueur indécise dans un faible rayon, mais une minuscule lampe électrique à feu jaunâtre atténué dont la discrétion ne trouble point le mystère de cette demeure sacrée. Dans le

silence, quelques pas lointains, le bruit étouffé des voix revenant en écho vous disposeraient à entrevoir au détour d'une galerie un chrétien vêtu de l'antique manteau du pauvre ou de la *casula*, un noble converti portant avec distinction la tunique et la toge, un fossoyeur avec sa lampe et sa pioche, un peintre se hâtant de tracer ses lignes et de disposer ses couleurs.

L'usage des parfums n'était-il pas transposé dans le sens spirituel par cette phrase de l'Apocalypse : « l'encens qui monte est la prière des saints » ? La bonne odeur des vertus chrétiennes se dégagait de la vie de ceux qui avaient combattu pour la vérité en même temps que s'envolaient des balsamiques de marbre, de verre ou d'argile, les subtiles essences de la myrrhe des Sabéens et des aromates de l'Arabie.

La participation au rafraîchissement du banquet céleste se cherchait dans l'agape terrestre. N'était-il pas à craindre que la mesure ne fût dépassée, malgré le caractère funéraire de ces banquets ? Les évêques, s'en étant aperçus, firent cesser ces repas sur les tombes. Une ingénieuse industrie, purement romaine, avait cherché à maintenir les convives dans une atmosphère de pensées chrétiennes. On buvait dans une coupe, dont le fond était formé de deux lamelles, entre

lesquelles était insérée une feuille d'or ouvragé. Celui qui vidait sa coupe, apercevait, au fond, les personnages qui, après les tribulations de la vie, jouissaient du bonheur céleste : Daniel dans la fosse aux lions, Joseph dans la citerne, Isaïe scié entre deux planches pour avoir annoncé les malheurs qui devaient fondre sur Israël et son roi, Abraham, Isaac, Moïse, Jonas, le Bon Pasteur, le Christ.

Deux sujets rares : le Serpent d'airain, dont la vue guérissait les Israélites mordus par les scorpions ; la vision d'Ezéchiel : « Iahvé me plaça au milieu d'une plaine qui était couverte d'ossements desséchés... et voici qu'il se fit un grand bruit et que les os se rapprochèrent les uns des autres... ils s'étaient revêtus de muscles et de chair et une peau les recouvrait... et l'esprit entra en eux et ils prirent vie et se tinrent sur leurs pieds. » Les saints de la Nouvelle Loi : Pierre et Paul, Agnès, Laurent, Sixte, Damase, Callixte, Cyprien. Autour des noms, des invocations ou des devises : « Tu vis, Hilaire, d'un perpétuel rafraîchissement dans la paix de Dieu. » « Concorde, tu vis dans la paix de Dieu. » Le chrétien se remémorait la destinée glorieuse qui l'attendait dans la société des élus. Cette vision d'espérance n'était point superflue dans les siècles de persécutions fréquentes

et cruelles qui sévirent entre 250 et 350, pendant lesquelles se fabriquèrent, en grand nombre, les coupes à fond d'or. En fait, nous ne possédons plus que les fonds, conservés comme marque de reconnaissance sur l'ourlet de ciment qui retenait la brique ou le marbre. On ne les a découverts qu'à Rome et dans les cimetières chrétiens, malgré le caractère profane de quelques-uns.

Beaucoup d'autres objets proviennent des catacombes : *bullae*, médailles petites et grandes, poissons de métal, d'émail, d'argile.

Le jeune romain portait au cou un bijou-amulette, la *bulla*, contenu dans un écrin, et il l'offrait au sortir de sa jeunesse à Hercule ou aux lares domestiques ; le jeune chrétien conservait dans sa *bulla* l'image des martyrs et des saints.

Les grandes personnes portèrent des médailles ou de petits reliquaires : des médailles de saint Pierre, de sainte Agnès, de saint Laurent furent trouvées dans les catacombes.

De grands médaillons à l'effigie des saints remplacèrent, dans l'atrium des maisons romaines, les *oscilla* et les *clypea* à l'image des divinités païennes, suspendus à des arbres ou dans les cours des palais romains.

Ces divers objets et les monnaies avec signes

chrétiens déposés dans les sépultures sont presque tout ce qui nous est parvenu. On les conserve au musée chrétien du Vatican.

Ces divers usages de l'antiquité, dont le sens était transposé, nous montrent comment l'esprit chrétien pénétrait et modelait peu à peu la société romaine.

Le disciple du Christ voulait avoir sous les yeux les effigies de son Sauveur et des saints afin de modeler son âme sur la leur et de rester uni de cœur au maître, qui « avait les paroles de la Vie Eternelle. »

L'ABANDON DES CATACOMBES

A partir du v^e siècle, les cimetières souterrains sont en partie abandonnés. Des familles et des associations continueront pendant un peu plus d'un siècle à utiliser quelques galeries ou quelques chapelles pour inhumer leurs membres et ce sera l'exception, elles cesseront à leur tour d'y déposer leurs défunts. Les empereurs sont à Constantinople ou à Ravenne, leurs représentants, impuissants ou indifférents, laissent porter atteinte à la vieille Loi des Douze Tables, et des cimetières en plein air sont établis à l'intérieur des murs de la ville, autour des églises. Le sarcophage où fut enfermé le corps de saint Léon le Grand (461) reste dans l'atrium de la basilique vaticane. Cet exemple sera imité et les sarcophages des papes deviendront si nombreux qu'on devra les entasser les uns sur les autres. Les réunions liturgiques pour

les défunts perdent de leur régularité. Les fidèles, en dehors des cryptes de martyrs, cessent de fréquenter les vieux cimetières.

Un renversement des usages et de la législation aussi brusque serait inexplicable sans les invasions des barbares, qui bouleversent le monde romain et saccagent Rome plusieurs fois en un siècle.

Par surprise ou trahison, Alaric et les Goths se précipitent dans la ville, la nuit du 24 août 410, pillent et incendient six jours de suite. Les archéologues ont retrouvé les traces de leurs destructions dans les riches quartiers de l'Esquilin, de l'Aventin et du Cœlius. La civilisation latine est ébranlée et le cri d'effroi échappé à saint Jérôme est l'écho de la douleur ressentie par les peuples méditerranéens : « La lumière du monde est éteinte et avec la capitale romaine l'Empire entier, me semble-t-il, a sombré... Qui aurait cru que les rivages de l'Orient, de l'Égypte, de l'Afrique se peuplèrent de Romains fugitifs, devenus semblables à des esclaves, et que Bethléem recevrait chaque jour des hôtes tombés tout à coup de la grandeur et de la richesse à la mendicité et au vagabondage ? »

A ce premier sac de Rome d'autres succèdent à une cadence toujours plus rapide. Gen-

séric et ses Vandales, en 455, pillent méthodiquement quinze jours de suite. D'Ostie partent pour Carthage des navires chargés de butin : statues et ex-voto du temple de Jupiter Capitolin, tuiles de bronze doré de ce temple, trésor du temple de Jérusalem rapporté par Titus, vases d'or des églises.

Vingt ans du règne pacifique de Théodoric au vi^e siècle sont suivis, en douze ans, de trois assauts tentés par les Goths. Les Romains, avec Bélisaire, résistent à Vitigès en 537, mais sont vaincus en 546 et 549 par Totila. Un fait à peine croyable est rapporté par Procope : « Totila emmena avec lui les sénateurs romains en Lucanie et envoya dans les localités de Campanie le reste des citoyens, les femmes et les enfants; *nul être humain ne dut rester dans Rome* qu'il laissa de la sorte entièrement déserte. » (*De bello Gothico*). On estime que la population de la ville passa de deux millions à trente ou quarante mille hommes.

La campagne romaine restait plus meurtrière que la ville après chaque invasion. Les armées, dont quelques-unes de plus de cent mille combattants, campaient autour de Rome, s'emparaient des récoltes, détruisaient sans but, molestaient ou tuaient l'habitant sans défense. Elles traversaient la ville hâtivement, craignant quelque surprise ;

elles demeuraient des mois dans la campagne. Alaric ravageait les plaines du Latium en 405 et pendant un hiver établissait son camp à quelques kilomètres de Rome. On peut voir encore dans la campagne romaine comment il rompit les aqueducs, aveugla un certain nombre d'arcades, éleva des murs pour se protéger derrière cette fortification improvisée contre un coup de main possible des armées impériales, lesquelles ne vinrent pas !

Les catacombes furent visitées par ces indésirables. Chrétiens ariens, ils respectèrent les corps saints sans se faire scrupule de ravager les tombes ou de voler les chapelles et les cryptes. Les papes, après le passage des envahisseurs, devaient se hâter de réparer les destructions des pillards (*Liber Pontificalis*). Vigile (537-555) restaura la région pontificale à Saint-Callixte et fit recopier l'inscription damasienne qui avait disparu dans la chapelle de Saint-Eusèbe. L'original de Damase a été retrouvé au xix^e siècle par de Rossi avec la copie de Vigile. On mesura la régression dans l'art et dans les lettres due aux invasions en comparant d'une part la qualité du marbre de l'inscription damasienne au piteux matériel de remploi servant à la copie et de l'autre, l'impeccable texte de Filocalus, magnifiquement calli-

graphié, aux lignes tremblées, irrégulières, pressées et pleines de fautes, tracées par le scribe de Vigile. A Saint-Pierre et Saint-Marcellin, même exemple de restauration et... de décadence.

Jean III (560-563) « aima et restaura les cimetières des saints martyrs ». Le peuple chrétien n'allait plus « visiter les nécropoles que pour honorer les martyrs, dont elles contenaient les corps ; les autres défunts ne comptaient plus pour rien, les cimetières d'autrefois devinrent les cimetières des « saints martyrs », c'est-à-dire de simples sanctuaires. Leur desserte, toutefois, fut désormais plus difficile, les prêtres des paroisses n'y étant plus attirés par le service des funérailles des défunts ordinaires. Jean III, pour prévenir un abandon complet, chargea l'administration centrale de l'Eglise romaine des menus frais qu'entraînait chaque dimanche la célébration de la messe : il fit envoyer dans tous les cimetières l'*oblata*, c'est-à-dire le pain, l'*amula* ou burette de vin et les cierges nécessaires. Quant au personnel, il est à croire qu'on le demanda, comme par le passé, au clergé des paroisses (*Liber Pontificalis*).

On ne venait donc plus qu'aux cryptes des martyrs à l'anniversaire de la mort. Saint Grégoire le Grand (590-604) expliquait en ces fêtes l'Évangile du jour et parmi ses œuvres nous

lisons les homélies qu'il prononça à Sainte-Agnès, Saint-Laurent, Saint-Sébastien, Saint-Pancrace, Saints-Pierre et Marcellin, Saints-Nérée et Achillée, Saint-Pierre-du-Vatican.

Jusque-là, on ne changeait pas les usages romains et on ne se permettait point de transporter les corps saints dans les basiliques urbaines et encore moins de distraire quelques parcelles des ossements vénérés.

Saint Grégoire ne peut se décider à satisfaire Théodelinde, reine des Lombards, qui lui faisait demander des reliques des saints romains par son chapelain Jean. Pouvait-il se déjuger, ayant écrit peu avant à Constantine, fille de l'empereur Maurice de Constantinople : « L'usage romain n'est pas de donner des reliques des saints... Si quelqu'un osait enlever quelque parcelle de leurs corps, ce serait un sacrilège. » Ce refus dut beaucoup lui coûter. Le pape estimait Théodelinde, reine catholique dans un milieu arien et ne doutait pas qu'elle élèverait ses enfants dans sa foi et dégagerait son peuple de l'hérésie. Il lui avait offert son livre des *Dialogues* et envoyé des cadeaux pour son fils ; mais ce Romain de vieille souche ne se croyait pas autorisé à enlever les ossements des saints des cimetières où ils reposaient. Il essaya de satisfaire les désirs de la reine

sans violer la règle qu'il s'était imposée. Au chapelain Jean, il remit de l'huile qui brûlait devant les tombes saintes. Il versa cette huile sanctifiée dans des ampoules de métal décorées de sujets chrétiens : le Christ baptisé, le Christ entouré des apôtres, le Christ au Ciel environné des anges, la Croix adorée, la Vierge Marie portant sur ses genoux son divin Enfant, l'Assomption de la Vierge. Une liste des huiles versées dans chaque ampoule accompagnait l'envoi. Les vieux parchemins rapportés par le chapelain et les ampoules d'un art demi-barbare sont conservés dans le trésor de Monza, près de Milan.

A défaut des ossements, on regardait comme reliques les linges de lin (*linTEAMINA*) déposés sur les sarcophages des martyrs. « Ils ont, disait saint Grégoire le Grand, la même vertu que les corps. J'ai appris de nos anciens qu'au temps du pape Léon, des Grecs doutant de l'efficacité de telles reliques, le Pontife prit un de ces linges et le coupa avec ses ciseaux. Il en sortit du sang. » On appelait ces reliques *bandea* et *corporalia* afin qu'il n'y eût pas de confusion possible. Grégoire de Tours n'ignore pas qu'à Saint-Pierre de Rome on dépose des linges sur la tombe du grand Apôtre. (*De Gloria Martyrum*, vers 590).

Aux siècles suivants les ossements sacrés ne

pourront plus être maintenus dans les grands reliquaires souterrains et le peuple chrétien cessera de visiter les catacombes.

La population romaine très diminuée était fréquemment décimée par la famine et la peste. La campagne, qui n'était plus cultivée dans son ensemble, devenait malsaine. Les dangereux moustiques anophèles, venus d'Afrique au II^e siècle avant l'ère chrétienne avec les soldats carthaginois, pullulaient dans les terres marécageuses et augmentaient la *malaria*, cause de ces fièvres « tierces et quartes » dont les auteurs classiques notent les ravages. Des hordes de soldats vivant de rapines rendaient la campagne inhabitable. Les papes durent abandonner l'ancienne discipline et transporter les corps des martyrs dans la ville.

Théodore (642-649) qui ordonna la première translation était grec d'origine et ne répugnait point à adopter les usages de son pays. Les corps de deux soldats victimes de la persécution de Dioclétien furent ramenés « de l'arénaire de la voie Nomentane, où ils avaient été inhumés, dans l'église de Saint-Etienne-le-Rond. » La mosaïque commandée par le pape en souvenir de cet événement est visible dans une des chapelles. Les « corps de Simplicius, Faustin, Béatrix et quelques autres furent transférés d'un cimetière subur-

bain de la voie de Porto près du bois des Arvaies en l'église de Sainte-Bibiane » sous le pape sicilien Léon II (682-683).

Les changements d'une discipline à une autre se font lentement dans l'Eglise : on ne veut point heurter le sentiments des hommes fidèles aux antiques traditions. On n'avait enlevé aucun corps des catacombes romaines proprement dites. Les invasions des « hommes à longue barbe », Longobars, Lombards décidèrent les papes à se hâter.

On gardait toutefois le service religieux dans les cryptes ou les basiliques cémétérielles. Les papes Serge (687-701) et Grégoire III (731-741) le réorganisèrent. Le Souverain Pontife se réservait le droit de désigner le prêtre chargé de célébrer les anniversaires des martyrs.

Si le pape romain Paul 1^{er} (757-767) se décide à transporter les corps saints dans une église qu'il vient de faire construire, il expose longuement les motifs de son action dans une lettre du 2 juin 761 : « Les fidèles ont cessé par indolence et négligence de rendre aux cimetières le culte qui leur est dû ; on a laissé les animaux y pénétrer : on les a transformés en étables et en bergeries et on a permis qu'ils fussent souillés par toute sorte de corruption. Etant donc témoin de cette indifférence pour des lieux si saints et la déplorant profondément,

j'ai cru bon, avec l'aide de Dieu, d'en retirer les corps des martyrs, des confesseurs et des vierges du Christ, et, au chant des hymnes et des cantiques spirituels, je les ai transportés dans cette cité de Rome, et je les ai déposés dans l'église que j'ai récemment construite en l'honneur de saint Etienne et de saint Sylvestre, sur l'emplacement de la maison dans laquelle je suis né et que mon père m'a laissée en héritage. » C'est l'église et le monastère de Saint-Silvestre *in capite*. Aucun document contemporain ne nous est parvenu permettant d'établir une liste des saints dont les ossements furent portés dans Rome et des cimetières qui furent dépouillés de reliques.

Le pape Hadrien (772-795), un Romain, préféra relever les basiliques cémétériales et restaurer les cryptes des voies Salariennes (ancienne et nouvelle), Nomentane, Appienne, Tiburtine, Labicane, Latine, Aurélienne et Portuense. Son successeur Léon III (795-816) suivit son exemple : il reprit les basiliques de Saint-Valentin sur la voie Flaminienne, de Saint-Agapit, voie Tiburtine, de Saint-Etienne, voie Latine et restaura les cryptes de Saint-Sixte et de Saint-Corneille à Saint-Calixte, de Saint-Félix et de Saint-Adauctus sur la voie d'Ostie.

Ce retour à l'ancienne discipline ne pouvait

être de longue durée. Les causes qui avaient obligé de l'abandonner ne cessaient pas, la campagne romaine ne devenait ni salubre, ni sûre ; les chrétiens ne secondaient pas les desseins des papes et ne retournaient qu'en petit nombre dans les cryptes et dans les basiliques cémétériales. Pascal I^{er} (817-824) se décida à rapporter en grand nombre les corps des saints martyrs dans Rome. Il choisit pour les y déposer une ancienne basilique de l'Esquilin, Sainte-Praxède, qu'il avait fait restaurer et décorer de mosaïques. Une liste gravée sur le marbre par son ordre existe dans la crypte de cette église. C'est un procès-verbal détaillé des actes du pape et de ses assesseurs, où se révèlent, en matière de reliques, la conscience avisée et la minutieuse précision de la Curie Romaine : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Au temps du très saint et bienheureux et apostolique Seigneur Pascal pape, ont été conduits les corps des saints en cette sainte et vénérable basilique de Sainte-Praxède : la bienheureuse Vierge du Christ, Praxède, retirée par le susdit Pontife du cimetière et de la crypte afférente, enlevée et placée avec le plus grand soin *de ses propres mains* sous l'autel, dans le mois de juillet, le jour vingtième, l'indiction dixième. Les noms des Pontifes, sont: Urbain, Etienne, Antère, Miltiade,

Fabien, Jules, Pontien, Sirice, Lucius, Sixte, Félix, Anastase et Célestin. Item, noms des évêques : Stratonice, Leucius et Optat. Parmi les prêtres et les lévites : Nicomède, archiprêtre, Justin et Cyrin, Cyriaque. Diacres : Némèse et Iachée, Item, les noms des martyrs : Zotici, Irénée, Jachinte, Amantius, Marius, Audifax, Abacuc et quatre-vingts dont le Tout-Puissant sait les noms. Castule, Félix, le soldat Gordien, Epimaque, Servilien, Sulpice, Diogénès, Bastius et soixante-deux autres. Marcellin, Marc, Festus et deux autres. Tertullien, Fauste, Bonos, Mauri, Calumnose, Jean, Exupère, Caste, Cyrille et sept frères. Honorat, Théodose, Basile, Crescent, Large, Smaragde, Crescention, Jason, Maure, Hippolyte, Pontien, Chrysante et soixante-dix autres. Ensemble mille cent-vingt-quatre et quatre, dont les noms sont dans le livre de vie. Maure, Arthème, Polion et soixante-deux autres martyrs. Voici le nom des Vierges et des Veuves : Praxède, Pudencienne, Julienne, Symphorose, Félicule, Marina, Candide, Pauline, Darie, Basilée, Pauline, Memmie, Marthe, Emerentienne, Zoé et Tiburtiade. Et dans le pourtour de l'entrée, à main droite en entrant dans la basilique où repose la très bénigne mère, Sa Seigneurie épiscopale Théodora, ledit évêque a enlevé les corps vénérables

de Zénon et de deux autres prêtres. Item, dans l'oratoire du bienheureux Jean-Baptiste, à main gauche de la sus-nommée basilique, qui est appelée Secrétariat (nous disons *Sacristie*) sont enfermés les corps de Maur et de quarante autres martyrs, de même dans l'oratoire de la Bienheureuse Vierge du Christ, Agnès et dans le monastère qui est situé au-dessus, le même et distingué Pasteur a déposé les corps des pieux martyrs, à savoir : Alexandre pape et Aventius et Théodule prêtres. Tous ces élus de Dieu, je les prie souvent afin que je puisse, par leurs prières, après le trépas, monter au sommet du Ciel. Amen.

Tous font ensemble deux mille trois cents saints. »

Un nouvel ennemi allait ravager les alentours de Rome. Les Sarrasins de l'Afrique du Nord infestaient la mer Méditerranée et saccageaient les côtes de la mer Tyrrhénienne. Ils remontèrent le Tibre sur leurs barques et s'emparèrent, sans coup férir des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul en 847. Ils pillèrent ces deux grands sanctuaires, enrichis de dons précieux par la piété des fidèles. Les objets de valeur possédés dans ces sanctuaires montaient, d'après l'archéologue Lanciani, à trois mille kilos d'or et à trente mille d'argent. Ce relevé du *Liber Pontificalis* contient

quelque exagération ; il faudrait supposer que rien ne manquait depuis l'origine ! Le butin fut considérable et les sanctuaires en dehors de la ville furent odieusement pillés.

Les Sarrasins ne purent forcer les murs de la ville. Quand ils eurent repris, par mer, le chemin du retour, une tempête les assaillit en face des côtes de Sicile et les flots engloutirent, avec les trésors, les spoliateurs des basiliques apostoliques.

Au pape Serge II (844-847), « perclus et goutteux », témoin impuissant de cette invasion, succéda Léon IV (847-855). Il releva les églises, entourra le Vatican et la Basilique d'un mur fortifié et forma la cité léonine.

Serge II et Léon IV retirèrent les ossements sacrés « gisants dans les cimetières détruits » et les portèrent dans les basiliques urbaines. Le Panthéon et Sainte-Bibiane furent à la même époque enrichis des dépouilles des martyrs et des saints.

Les catacombes vont tomber dans l'oubli. Quelques rares visiteurs y pénètrent : Nicolas I (858-867) « entrait souvent dans les sanctuaires et les cimetières » ; l'abbé de Saint-Valentin montrait, au xi^e siècle « le cimetière où brûlaient les lampes et donnait une relique » ; quelques pèlerins des xi^e et xii^e siècles y vinrent prier.

Avec le temps, les entrées des catacombes s'obstruèrent ; les travaux d'agrandissement et de décoration entrepris à la paix de l'Eglise avaient été en partie détruits par les invasions et quand, en hâte, on avait enlevé les reliques, des ébranlements s'étaient produits ; les érosions causées par les pluies achevèrent de fermer l'accès aux cryptes et aux galeries. La terre engloutit lentement les antiques nécropoles ; les chroniqueurs ne font plus jamais mention des anciens cimetières. Un seul est visité, celui de Saint-Sébastien, gardé par les moines : on s'imagine que les papes, les martyrs et les saints ont tous été inhumés *ad catacumbas* !

A LA RECHERCHE DES ANTIQUES CIMETIÈRES CHRÉTIENS

Le xvi^e siècle vit renaître le goût de l'éru-
dition.

L'ouvrage d'un moine Augustin, Panvinius, paru en 1568, sur le *Mode d'ensevelissement chez les anciens Chrétiens* et sur leurs *cimetières*, allait remener l'attention des hommes d'étude sur l'origine, le nombre, l'importance des catacombes.

La découverte inopinée (31 mai 1578) de quelques chambres et de quelques galeries par des carriers cherchant de la pouzzolane, passionna un instant l'opinion publique. Tout Rome se porta sur la voie Salariaenne, dans la vigne de Barthélemy Sanchez, pour voir « ces grottes antiques » et « cette cité souterraine ». « La ville fut stupéfaite, dit Baronius, d'apprendre que dans

ses faubourgs étaient cachées les cités (?) des anciens chrétiens, colonies des temps de persécution et maintenant pleines de leurs sépultures ; de voir qu'une petite partie des cimetières répondait à ce qu'on lisait dans les anciens manuscrits et de comprendre plus pleinement (ces anciens textes). On fut dans l'admiration la plus vive de contempler ce que saint Jérôme et Prudence avaient décrit dans leurs ouvrages, après l'avoir vu de leurs propres yeux. » Ces cryptes ne restèrent pas longtemps accessibles, les carriers continuant leur travail les dévastèrent. Le public oublia, mais les historiens commencèrent à recueillir dans les œuvres du passé ce qui avait trait aux cimetières chrétiens et à leur décoration.

L'archéologie allait naître sans prendre encore ce nom. Les problèmes soulevés par l'érudition ne se résoudreient pas sans l'exploration des anciens souterrains et sans l'examen attentif des peintures et des sculptures chrétiennes. L'exploration se fit d'abord à l'aventure. Un dominicain espagnol, Chacon (Ciacconius), érudit de valeur, recueillait tout ce qu'il rencontrait sur l'antiquité chrétienne dans le dessein de créer un musée et de donner à ses ouvrages une saveur du passé. Il pria un artiste de copier les peintures et sculptures des anciens cimetières qu'il pourrait atteindre. Le

copiste revint avec des dessins d'une infidélité étonnante. Ainsi Noé dans l'arche, recevant de la colombe le rameau d'olivier, est devenu un prédicateur en chaire avec la devise : « Le Pape Marcel prêchant et recevant l'inspiration du Saint-Esprit. »

Deux peintres flamands, Philippe de Winghe et Jean l'Heureux (Macarius) s'intéressèrent aux origines de l'art chrétien. Ils pénétrèrent au hasard dans les cimetières de la voie Appienne et de la voie Salaria et rapportèrent des dessins exacts, qu'ils ne parvinrent pas à livrer au public.

Les manuscrits et les dessins de Philippe de Winghe, communiqués à un jeune homme de dix-sept ans, Antonio Bosio, suscitèrent une vocation d'érudit passionné et d'archéologue infatigable pour explorer la Rome souterraine. Il comprit vite que les recherches faites au hasard ne pouvaient aboutir à une connaissance précise des anciens cimetières et de l'art chrétien. Son esprit clair et ouvert lui montra la double voie qu'il devait suivre : extraire des écrits anciens ce qui regardait les catacombes, explorer tous les anciens cimetières chrétiens. Il descendit pour la première fois, le 10 décembre 1593, à un mille de Saint-Sébastien, en compagnie de l'érudit Pompo-

nio Ugonio et de quelques gentilshommes : « A peine entrés dans les grottes, nous découvrîmes aussitôt avec beaucoup de joie les monuments cachés dans le tuf... Nous marchâmes assez longtemps avant de découvrir une petite ouverture dans le pavement, ouverture par laquelle on ne pouvait pénétrer qu'en rampant, appuyant la poitrine par terre, comme s'il fallait faire la révérence à ce saint lieu. A peine franchi ce passage, nous trouvions à notre droite un grand nombre de grottes assez élevées, remplies de toutes parts de sépultures. Nous nous aperçûmes que ces grottes allaient à l'infini, nous en trouvâmes de forme circulaire, maîtresses des autres, d'où partaient dans toutes les directions comme d'un centre, semblables aux flèches d'une boussole, des chemins qui s'étendaient au loin, se subdivisaient, tournaient et croisaient. Nous commençâmes à craindre qu'emportés par le trop vif désir de voir, nous allions si loin que nous nous perdions dans ces inextricables labyrinthes souterrains et que, faute de lumière, nous y périssions... Nous résolûmes de revenir en arrière et bien que nous eussions marqué notre chemin en beaucoup d'endroits, ce ne fut pas sans grandes difficultés que nous retrouvâmes l'ouverture par laquelle nous étions entrés. »

Il descendit dans le sous-sol romain au cours de trente-six ans en compagnie d'amis qui l'aidaient « au moyen des cordages » et le secondaient pour relever des plans et copier des peintures. Les noms de ces fidèles compagnons méritent d'être retenus. On les lit encore dans un certain nombre de chapelles et de cryptes que de Rossi a découvertes, quand on visite les catacombes : le médecin G. Vossus, le pharmacien Henricus Corvinus, qui signait à l'antique *aromatarius* (vendeur d'aromates) ; Jean-André de Rossi (*de Rubis*), l'un des plus fidèles compagnons de Bosio, qui, grâce à lui, réussit à « descendre dans un cimetière de la voie latine, situé dans une vigne dont le propriétaire était son ami. »

Bosio pénétra dans la plupart des cimetières que nous connaissons, écrivant souvent son nom et celui de ses compagnons. On ne retrouve point cette preuve de leur passage sans un mélange de surprise et d'admiration pour ces premiers archéologues qui par amour pur de la science se risquaient avec tant de difficultés et de dangers dans ces souterrains.

La partie d'érudition de l'œuvre de Bosio fut menée avec une ténacité et une conscience extraordinaires. Sur l'objet de son étude, il a tout lu : les Pères, les décisions des conciles, les livres li-

turgiques, les vies des martyrs et des saints, dépouillé les archives et les bibliothèques de Rome, riches de manuscrits anciens. Il faudrait ouvrir les in-folio de la Vallicellane où se conservent les manuscrits qu'il a laissés pour se rendre compte de son labeur et assister à la préparation de ses travaux. Une seule étude sur *la Vie des Saints dans les monuments sacrés et profanes* est rédigée de sa main sur 2.062 pages in-folio et 50 pages d'index, et ce n'était qu'une partie de son travail. Ses études préparatoires remplissent plusieurs in-folio où quelques pages seulement ne sont pas de sa main.

Bosio avait trop présumé de ses forces, il mourut avant d'avoir achevé « *la Roma Sotterranea* » et sans avoir identifié, à l'exception du cimetière de Zéphyrin (nous disons de Callixte) les catacombes parcourues par lui pendant trente ans.

Son effort n'était pas inutile : il avait, d'une main ferme, tracé la voie à suivre pour l'étude scientifique des catacombes. Ses successeurs, en reprenant avec des moyens nouveaux l'exploration méthodique, en utilisant ses manuscrits, sauront rendre à chacune son nom primitif et rédiger des histoires plus parfaites.

Bosio léguait ses manuscrits aux Chevaliers de Malte, dont il était l'agent. Ceux-ci et le cardinal

François Barberini, qui fit les frais de l'édition, les confièrent à un historien de valeur, le Père Severano, de l'Oratoire, qui en publia une partie en 1632, gardant le titre choisi par Bosio, *Roma Sotterranea*.

Les érudits et les archéologues qui reprirent l'œuvre de Bosio, ne surent pas toujours se servir de ses travaux et il y eut pendant un siècle des ouvrages de valeur médiocre, des recherches maladroites, un recul dans la connaissance savante des anciens cimetières. On ne parvenait pas à découvrir le fil conducteur qui permettrait d'identifier chaque catacombe.

Jean-Baptiste de Rossi, entre 1849 et 1851, fut tenté par l'entreprise réputée impossible. Il avait lu les manuscrits de Bosio et il était convaincu qu'il fallait continuer sa double méthode d'érudition et d'exploration en ajoutant je ne sais quoi qui résoudrait l'énigme. A la réflexion, il se persuada que, les courses aventureuses dans les catacombes ne laissant aucune espérance de succès, il fallait entreprendre des recherches plus méthodiques par des fouilles suivies dans une seule région et s'attacher aux traces des anciens visiteurs. Il pensa aux *Itinéraires*. Ces carnets de voyage des pèlerins du VII^e au IX^e siècle mentionnaient avec soin les catacombes et les cryptes

des martyrs qu'ils avaient visitées sur chacune des voies romaines ; en les suivant on arriverait aux tombes historiques. Le moyen paraît simple à décrire, il était plus compliqué à réaliser dans la pratique. Les notes des Itinéraires étaient sommaires : « Voie (Appienne), à Sainte-Cécile, un grand nombre de martyrs : premier Sixte, pape et martyr ; Dionysius, martyr, Julianus, pape et martyr, Flavianus, martyr ; sainte Cécile, vierge et martyre. Quatre-vingts martyrs au-dessus. Gefrinus, pape et confesseur, repose en haut. Eusèbe, pape et martyr, repose dans un autre antre. Corneille, pape et martyr, plus loin dans un autre antre. » (*Itinéraire de Salzbourg*).

Les Itinéraires n'expliquaient pas comment on pouvait parvenir à ces antres ou cryptes ! Les noms n'étaient pas correctement écrits : Gefrinus pour Zephyrinus, Flavianus pour Fabien.

Bosio et ses successeurs évitaient les zones éboulées ; de Rossi se persuada qu'en ces points se découvriraient les tombes historiques. Les effondrements provenaient, selon lui, de travaux faits de main d'homme, des escaliers, des lucernaires, de l'agrandissement des cryptes des martyrs.

Endommagés par les pillards, ces ouvrages, n'étant plus entretenus, étaient tombés en ruines ; l'infiltration des eaux dans ces terrains spongieux

avait aggravé les affaissements et obstrué les entrées et le passage dans les galeries.

Autorisé à diriger les recherches dans les catacombes, de Rossi se rendit seul, en 1849, à Saint-Pierre et Saint-Marcellin, voie Labicane, où les ouvriers allaient reprendre les fouilles. Anxieux de vérifier la valeur de sa méthode, il s'approcha d'une région éboulée : « Me glissant sous les voûtes, m'aidant de mes mains et de mes genoux, je franchis les terres accumulées et à quelque distance j'arrivai à un lucernaire (soulpirail destiné à éclairer et aérer les catacombes) ; je le trouvai rempli d'immondices et de cadavres d'animaux jetés de la surface du sol ; un bœuf crevé, tombé depuis peu, était en décomposition. La région que j'abordais était, à n'en pas douter un sanctuaire ; on apercevait les traces des lumières qui l'éclairaient dans l'antiquité. Mes impressions furent telles que, dominant toute répugnance, fermant la bouche et me pinçant le nez, j'entrai dans les chapelles, j'y vis les images historiques appartenant à ce cimetière et je lus les noms de Pierre, Marcellin, Tiburce, Gorgon... Encouragé et instruit, j'entrepris, visant le même but, les travaux à Prétextat... » Il continua ses expériences heureuses à Domitille.

La valeur de la méthode, unie à l'habileté de

l'application se manifesterait avec éclat à Saint-Callixte où, de 1852 à 1854, il découvrait les tombes historiques de saint Corneille, de saint Eusèbe, des papes martyrs avec l'inscription damasienne, de sainte Cécile.

Le nom de Rossi devint célèbre dans l'univers. Pie IX se rendit en personne à Saint-Callixte pour assister aux travaux des ouvriers et entendre les savantes conclusions que le jeune Maître tirait des inscriptions retirées des décombres. Séduit par le haut savoir et la noblesse de caractère de Rossi, Pie IX accorda sa protection et, malgré la pénurie du trésor pontifical, préleva les subsides nécessaires pour ces recherches.

De Rossi devait, quarante ans de suite, poursuivre le double labeur de recherches dans le sous-sol romain et d'enquête dans les bibliothèques d'Europe. Il répandait son savoir par des conférences et des publications nombreuses. Cet homme de génie possédait les dons de l'écrivain. Les matières arides de la science prenaient vie et couleur dans les articles du *Bulletin d'archéologie chrétienne* qu'il avait fondé en 1863. Cette revue qu'il ne cessa de publier jusqu'à sa mort, en 1894, devint un journal des fouilles dans les catacombes, une histoire de l'art chrétien, un recueil de dissertations savantes où il jetait les bases scien-

tifiques de l'archéologie chrétienne qui, grâce à lui, prenait rang dans les sciences auxiliaires de l'Histoire.

Il rendit à Bosio le plus délicat hommage, en reprenant le titre de l'ouvrage préparé par ce laborieux, mort à la peine. Sa « *Roma sotterranea* » parut en trois volumes, le premier en 1864, le second en 1867, le dernier en 1877. Il fit paraître deux volumes in-folio sur les inscriptions chrétiennes de Rome ; choix d'images peintes de la Vierge dans les cimetières souterrains, etc.

Cet homme de cœur avait attiré à lui des disciples savants et dévoués. Le premier fut son frère, Michel de Rossi, qui abandonna ses études de droit pour apprendre la Géologie, où il se fit une réputation, dans le but d'aider son frère à connaître la nature du sous-sol romain. L'archéologue soutenait qu'il n'aurait jamais mené à bien ses études et n'aurait pas su lever les plans des catacombes sans le dévouement de son frère. Armellini, Stevenson, Marucchi furent les brillants continuateurs de l'œuvre du Maître. Enfin, de Rossi avait formé à ses méthodes une équipe d'ouvriers chrétiens qui, pour leur travail souterrain, reprenaient le nom des anciens *fossores* ; ils ont continué, sous la direction de la Commission d'Archéologie Sacrée à fouiller dans

les catacombes en appliquant les méthodes que de Rossi leur avait enseignées et par ce moyen furent obtenus les brillants résultats des recherches entreprises depuis 1914 à Saint-Sébastien-hors-les-murs.

Le pèlerin aimera à saluer avec reconnaissance et admiration le buste de ce grand homme aux traits fermes, au front large et au regard profond, qu'il rencontrera à Saint-Callixte, à Domitille et sur la façade de l'Institut d'Archéologie.

LE CULTÉ DANS LES CATACOMBES AU XIX^e ET AU XX^e SIÈCLES

La science rendait au monde les catacombes. Elle avait relevé les murs écroulés, dégagé les galeries et les chapelles de cet amas de débris dont le temps et les dévastations avaient obstrué les passages, retrouvé les noms antiques des cimetières et des cryptes des martyrs, expliqué par des commentaires érudits le sens des textes, découvert les premiers commencements de l'art chrétien. Attentive à ne rien perdre du passé, elle accrochait au mur les fragments d'inscriptions ou de sarcophages et conservait les plus menus objets exhumés de ces souterrains bouleversés. Une page inédite de l'histoire religieuse la plus prenante, car elle touche aux sentiments les plus profonds de l'âme humaine, était écrite par ses soins. Fièrè de son œuvre, elle la continuerait et la développerait,

incapable de se reposer s'il reste un pan de mur à découvrir, une inscription à déchiffrer, un texte à expliquer.

La lumière de la science est froide, elle ne satisfait que l'intelligence, elle ne pouvait rendre la vie à ces sanctuaires désaffectés. La piété romaine y suppléa par une de ces inspirations qui partent du cœur. Encouragée par l'Église, elle fonda une association pour faire renaître le culte et la prière dans ces lieux où avaient été déposés les corps des saints et des martyrs.

De Rossi et ses disciples étaient profondément chrétiens. Ils s'unirent et formèrent un « Collège », du nom donné aux premières associations chrétiennes. Ils le qualifièrent d'un vocable emprunté à la langue de saint Damase : *Cultores Martyrum*, c'est-à-dire, le chrétien voué au culte des martyrs. Par eux la vie liturgique renaîtrait avec ses rites, ses mystères divins, ses discours sur les saints, sur les martyrs, dans les vieux cimetières où avaient été rendus les premiers honneurs aux victimes des persécutions.

A chaque anniversaire déterminé par leur règlement, les associés se rendent à la tombe du martyr : le 20 janvier *ad catacumbas* pour célébrer saint Sébastien, le 22 novembre à Saint-Calixte, pour sainte Cécile, le 12 mai à Domitille,

pour les saints Nérée et Achillée, le 31 décembre à Priscille, pour saint Silvestre, etc... Le matin, célébration de la messe, conférence sur la vie du saint, sur son martyre, sur les vestiges archéologiques de son culte, explication savante du passé aux fidèles ; après midi, procession et chant des litanies à la lueur des cierges dans les longues galeries des catacombes.

Les associés recommencent, non loin des tombes saintes, de frugales et chrétiennes agapes, que l'Église ne condamne pas !

Ils ont emprunté à la littérature ecclésiastique les noms des dignitaires et des membres : le président est *Magister* ; les officiers *Curatores*, les membres *Sodales*, le secrétaire délégué *ab epistulis*, le trésorier *Arcarius*, l'ordonnateur des agapes *Architriclinus*. Les associés se recrutent par cooptation, le vieux mode en usage à l'académie : les sociétaires nomment les nouveaux qui doivent être présentés par des parrains.

La Foi et la Science dans ces réunions se reconnaissent Filles d'un même Père, qui est aux Cieux. Ces archéologues incapables d'avancer un mot qui ne pût être prouvé par les témoignages les plus solides, se reconnaissent le droit d'évoquer sur place les pages les plus émouvantes de l'histoire des saints et des martyrs.

Né peu après 1870, ce Collège a gardé sa forme ancienne et sa nature propre. Il encourage les efforts d'Associations nouvelles qui, sous le nom d'Amis des Catacombes Romaines, s'adressent à un public plus étendu et ont pour but de faire connaître au monde les vieux cimetières chrétiens, de mettre leurs membres au courant des dernières découvertes, de suggérer les moyens de conserver à l'Eglise ce « patrimoine de famille » qui viendrait à s'amoinrir, si on ne savait pas le protéger, comme on le fait pour les Eglises ou pour les Monuments artistiques du passé.

Dans la Rome souterraine, grâce aux Cultores Martyrum et aux Amis des Catacombes le présent rejoint le passé. Chaque mois, la vie liturgique recommence, au xx^e siècle, comme au ii^e et au iii^e. Mieux que les coureurs antiques, les chrétiens d'autrefois transmettent à ceux d'aujourd'hui la flamme ardente des fortes convictions religieuses.

LES SÉPULTURES DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL

Le monde entier vient vers elles, attiré par la puissance mystérieuse qui émane de ces deux plus grands disciples du Christ. L'un a reçu de Jésus la mission de chef de l'Eglise qu'il fondait, et l'autre, terrassé sur le chemin de Damas, de persécuteur s'est fait apôtre. Ils vécurent uniquement pour leur Maître, afin de gagner les hommes à la Foi chrétienne et tous deux, pour leurs convictions, ont répandu leur sang. C'est à Rome, sous Néron, qu'ils subirent le martyre et furent ensevelis.

Caius, le plus ancien pèlerin dont nous ayons le témoignage, appelait leurs tombes des « trophées », plus glorieux par comparaison que les arcs de triomphe du Forum ! Des trophées païens combien restent encore ? Un nombre insi-

gnifiant connu des historiens. Les sépultures apostoliques attirent, après vingt siècles comme au premier jour, et sont visitées chaque année par des foules dont le nombre grandit sans cesse et la piété des fidèles ne se lasse point de les embellir. Au-dessus des restes du pêcheur Galiléen, la coupole de Michel-Ange s'élève comme un diadème royal ; sur la dépouille mortelle du grand converti règne une immense basilique de marbre.

Les deux apôtres ne périrent pas de la même manière. Pierre, juif, fut condamné, comme un esclave, à la crucifixion ; Paul, citoyen romain, mourut par l'épée. Tous deux, pauvres des biens de la terre, ne furent point ensevelis sur une grande voie, mais sur un *diverticulum* (chemin de traverse), Saint Pierre sur cette petite route Cornélia qui, se détachant de la voie Aurélienne, gravissait les hauteurs du Vatican et rejoignait, à peu de distance les chemins d'intérêt local, Saint Paul sur un *diverticulum* qui allait de la voie d'Ostie au Tibre.

Ces deux voies de traverse étaient, au moment de l'ensevelissement des deux grands apôtres, bordées par de nombreuses sépultures païennes. Au près de saint Pierre, les tombes de l'épicurien Agricola, de l'actrice Hermione et des affranchis

d'Auguste ; auprès de saint Paul, des colombaries contenant les urnes de païens incinérés.

Aucun texte connu ne donne une description des sépultures primitives des deux apôtres.

Au Vatican, environ vingt ans après le martyre de Pierre, le pape Anaclet (76-98) éleva au-dessus de la tombe une *memoria*. On désigne par ce mot une chapelle funéraire à deux étages superposés : la chambre inférieure contenait les sarcophages, la chambre supérieure servait aux réunions des parents du défunt. Les sépultures des Valérie et des Pancrace conservées sur la voie Latine ont cette forme.

Auprès du Bienheureux Pierre, pour lui faire une escorte d'honneur, reposent les papes : saint Lin, son premier successeur, saint Clet (76-88), saint Evariste (97-105), saint Sixte I^{er} (115-125), saint Télesphore (126-136), saint Hygin (136-140), saint Pie I^{er} (140-155), saint Eleuthère (175-189) et saint Victor (189-199). (Liste du *Liber Pontificalis*.)

La tombe de saint Pierre fut visitée par de nombreux pèlerins de l'Orient et de l'Occident et, sauf le transfert momentané du corps pendant quelques années à Saint-Sébastien-hors-les-murs, aucun texte ne nous apprend qu'elle ait été modifiée jusqu'à la paix de l'Eglise.

Au iv^e siècle, le pape saint Silvestre, aidé par

l'Empereur Constantin, édifia, au-dessus des dépouilles du Prince des Apôtres, une grande basilique à cinq nefs séparées par cent colonnes. Suivant l'usage romain, on ne déplaça point les vénérables ossements et la chambre inférieure de la Mémoire d'Anaclet, à quelques mètres au-dessous du pavement de la basilique constantinienne, servit de *confession*. On entend à Rome par ce mot une sorte de crypte ouverte dans l'église, dans laquelle on descend pour vénérer les reliques du martyr. De la Mémoire d'Anaclet jusqu'à nos jours, jamais cet emplacement sacré n'a été modifié.

On y accédait, disent les textes les plus anciens, par un escalier. L'autel majeur de la basilique surmontait la tombe de saint Pierre et sous l'autel avait été ménagée « une chambre royale », comme la qualifiait la trop brève inscription du grand arc, « toute dorée et fulgurante comme l'éclair » (par l'éclat des mosaïques) ; disons, avec moins de couleur, que la niche actuelle, située au-dessous du maître-autel dans la confession occupe le même emplacement que la « chambre royale ». Elle est revêtue de mosaïques, celle du fond du ix^e siècle (?), et celles des côtés du xvi^e. Une croix de grande richesse, don de l'empereur Constantin, y brillait, au iv^e siècle, par le feu des

pierreries, au-dessus du sarcophage contenant les restes du premier Pape, « dans les parties souterraines (à quelques mètres de profondeur), domicile intime de l'apôtre. »

L'escalier dut disparaître assez tôt. Grégoire de Tours (vi^e siècle) ou son archidiacre Agilulphe se contentait, pour sanctifier les objets par le contact le plus voisin de la tombe, de les descendre par deux petites ouvertures rondes (appelées *cataractes*) qui donnaient sur la chambre inférieure.

La sépulture vénérable ne fut point bouleversée au xvi^e siècle quand on construisit la basilique actuelle et le pèlerin qui assiste, dans les cryptes vaticanes, à la messe dite au-dessous du maître autel est sur l'emplacement de la Memoria d'Anaclet.

La confession de l'apôtre saint Paul, dans la basilique qui porte son nom, de même ordonnance dans les grandes lignes, a dû subir, à cause de la nature du terrain, quelques modifications de détail. La tombe est *au-dessous de l'autel majeur de la basilique*. Une chambre (ce nom est donné par comparaison avec la confession de saint Pierre) plus large, plus longue, sans décoration, éclairée de lampes, existe entre l'autel et la sépulture. Il ne fut pas possible dans ce terrain d'alluvions,

envahi par les eaux, de ménager une crypte pour le culte au-dessous du maître-autel ; la confession où l'on dit la messe est devant la chambre et la tombe de l'Apôtre. Sous l'autel se lit une inscription de l'époque constantinienne. Elle a cette majestueuse brièveté romaine qui porte en elle la sincérité :

A PAUL, APÔTRE MARTYR. PAULO APOSTOLO MART.

La pierre où a été gravée l'inscription avait été percée de deux ouvertures ou *cataractes*, destinées à permettre le contact des objets avec la tombe.

Les pèlerins aiment à se rendre de la basilique de saint Paul *ad Aquas Salvias*, aux eaux Salviennes, à un mille de la basilique, sur la voie qui reliait Rome à Laurentum, vieille cité entre Ostie et Ardée, entourée de lauriers (*lauri*), où aurait résidé le vieux roi Latinus. Dans un vallon boisé s'élève, depuis le iv^e siècle, un couvent qui garde les traditions du martyre de saint Paul. Les moines grecs des origines ont laissé place aux cisterciens de saint Bernard. Pierre Bernard de Pise, qui devint le pape Eugène III (1145-1153), vécut dans ce monastère et y reçut le traité *de la Considération*, que lui avait dédié saint Bernard.

L'église et le monastère avec leurs gros murs percés de petites baies à plein cintre, ont conservé le caractère de l'art romain. Une harmonie secrète unit les souvenirs d'une âme pacifiée dans le Christ à cette nature paisible, à cet asile de silence, d'austérité et de prière.

Les légendes formées autour de Pierre et de Paul, ne se compareront jamais, pour un chrétien, aux pages écrites à Rome par les Apôtres et dans lesquelles passent leurs âmes pétries d'amour divin et de charité envers tous les hommes : « Je veux que vous sachiez, frères, que ce qui m'est arrivé (son appel à César) a contribué au progrès de l'Évangile, et que le Christ est maintenant connu jusque dans le *prétoire*. Du fait de ma captivité, plusieurs de nos frères se trouvent affermis dans la Foi au Seigneur... Il n'y a plus (parmi les fidèles) ni Juif, ni Gentil, ni circoncis, ni incirconcis, ni Barbare, ni Scythe, ni esclave, ni libre... Ayez les mêmes pensées, un même amour, une même âme, un même cœur... Ne marchez plus comme les païens qui s'élèvent dans l'orgueil de leurs pensées, s'éloignent de la vie de Dieu à cause de l'ignorance où ils sont et de l'aveuglement de leur cœur... Ne marchez plus comme des païens... si vous avez pénétré l'enseignement du Christ, vous vous dépouillerez de vos sentiments anté-

rieurs, du vieil homme corrompu et adonné aux passions... Ayez des entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de modestie, de patience, supportez-vous les uns les autres, pardonnez-vous » (Saint Paul).

Saint Pierre : « Soyez soumis, mes bien-aimés, non seulement envers les maîtres bons, mais aussi envers ceux qui sont difficiles ; c'est une grâce des chrétiens, car le Christ a souffert pour nous et pour être notre modèle. Lui n'avait pas commis de péchés et ne disait pas de paroles fausses. Il a été injurié et il ne répondait pas par des injures ; il a été maltraité et il ne proférait pas de menace... Bien-aimés, ayez une bonne conduite au milieu des païens. C'est assez d'avoir dans le passé suivi leurs exemples... Et si vous devez souffrir pour la justice, vous êtes bienheureux, ne les craignez pas, ne soyez pas troublés, louez Jésus-Christ dans vos cœurs et *tenez-vous prêts à répondre pour votre défense à quiconque vous demanderait compte de votre religion.* »

Cette finale date la lettre : la persécution néronienne est commencée et les Romains seront fidèles jusqu'au bout aux enseignements des deux apôtres, ils souffriront pour le Christ, ils sanctifieront par leur sang le sol du Vatican.

Au 1^{er} siècle, d'immenses jardins couvraient la

plaine et les monts du Vatican ; Néron, qui possédait un vaste domaine, y avait fait construire un cirque, dont l'obélisque de la place actuelle occupait le centre. Plus tard Fontana prit soin, après avoir transporté l'énorme monolithe de marquer son emplacement auprès de la sacristie moderne par une dalle de basalte toujours visible. Deux auteurs ont raconté cette persécution : l'un chrétien, le pape saint Clément dans son épître aux Romains (96), l'autre païen, l'historien Tacite dans ses Annales. Le premier, proche des événements, écrit à ceux qui en furent les témoins ou à leurs enfants, il procède par allusion : parlons « des généreux exemples de *notre génération* ; de ces « athlètes », de ces « colonnes les plus hautes » de notre Eglise ; de ceux qui furent persécutés et « combattirent jusqu'à la mort... Pierre souffrit, non pas une fois, mais fréquemment... Paul, ce modèle de patience, sept fois enchaîné, banni, lapidé, subit son martyre *devant ceux qui gouvernent* » et avec eux, « une grande foule d'élus endurèrent de nombreux outrages et de multiples tortures ». Les chrétiennes elles-mêmes, toutes débiles de corps qu'elles fussent, obtinrent la récompense de la Foi », mais après « quels terribles outrages ! » Elles parurent dans le cirque en « Danaïdes », c'est-à-dire en meurtrières

de leurs époux, condamnées par les dieux à remplir un tonneau sans fond et à mourir d'épuisement à cet infernal supplice ; et en « Dircés » car, à l'exemple de la malheureuse Reine de Thèbes, elles furent attachées à la queue d'un taureau sauvage et leurs membres se broyèrent sur le dur sol de l'arène pendant la course folle de l'animal indompté.

Parmi les hommes arrêtés en masse comme coupables de l'incendie de Rome, on découvrit « une foule énorme de chrétiens... qui furent livrés au jeu du cirque et périrent dans les supplices. » Néron donnait des fêtes dans ses jardins et « prenait part lui-même aux plaisirs et en habit de cocher se mêlait au peuple ou se promenait assis sur un char. » Les chrétiens étaient « attachés à des croix » ou « couverts de peaux de bêtes et jetés en proie à des chiens exercés à la chasse des fauves, qui les déchiquetaient » ; il y en eut qui, « torches vivantes, brûlèrent la nuit pour éclairer les jeux dans les jardins ». (Tacite.)

O Pèlerins, ne foulez pas avec indifférence la place qu'entourent les deux colonnades du Bernin. Songez que vos frères dans la Foi supportèrent ici ces cruels supplices. Venez aux heures du soir, où cessent le bruit et le mouvement, où

dans la nuit commençante s'effacent basiliques, palais, maisons lointaines.

Dans la paix du soir, votre âme méditative et priante entendra la voix des martyrs : « Nous avons pardonné à nos persécuteurs, ils ne savaient ce qu'ils faisaient, ils nous vouaient à l'oubli et à l'ignominie, ils nous conduisaient à la gloire des autels et à l'éternelle béatitude. Dieu nous a délivrés et récompensés. La mort des saints est précieuse, suivez nos traces et gardez notre foi. Ne regrettez pas de n'avoir plus à verser comme nous votre sang pour Dieu ; employez les années qui vous restent à préparer le « Règne de Dieu » et à dépenser votre intelligence, votre cœur, vos énergies au service des hommes et au triomphe pacifique et bienfaisant du Christ.

LE CIMETIÈRE *AD CATACUMBAS* (*SAINT-SÉBASTIEN-HORS-LES-MURS*)

La voie Appienne, où il est situé, se dirigeait vers le Midi : Capoue, Naples, Brindisi. Elle devint, au temps de l'Empire, la grande artère où les Latins se croisaient avec les Grecs, les Orientaux, les Africains, dans un mouvement d'affaires sans cesse accru, dans un incessant échange de pensées, de mœurs, de religions. Elle offrait un spectacle perpétuel à la curiosité des Romains qui aimaient à s'y promener à l'heure où soufflait la brise saline de la mer Tyrrhénienne. De chaque côté de la « Reine des Voies » s'élevaient des tombes fastueuses, couvertes d'inscriptions énumérant les titres, les honneurs, les faits glorieux de chaque famille. On apprend mieux l'histoire, disaient Cicéron et Ovide, sur les monuments que dans les manuscrits.

Saint Pierre et saint Paul sont arrivés à Rome par la voie Appienne. Le récit des Actes des Apôtres, sur l'apostolat et les voyages de saint Paul raconte les incidents de la traversée mouvementée qu'il fit prisonnier, de Césarée à Malte et à Pouzzoles où il débarqua. Le convoi dont il faisait partie se rendit à pied à la Ville Eternelle en suivant la voie Appienne. Les chrétiens de Rome se portèrent à sa rencontre et le rejoignirent, les uns au Forum d'Appius (40° mille), les autres aux Trois Tavernes (30° mille), deux relais connus de la grande voie. Saint Paul, sensible à cette attention « rendit grâces à Dieu en voyant les chrétiens et fut rempli de confiance. » (*Actes.*)

Le pèlerin qui s'engage maintenant sur la voie Appienne n'aperçoit plus la campagne romaine aux molles ondulations coupées par les aqueducs, les monts aux teintes bleues d'Albe la Longue ou le massif grisâtre de la Sabine : deux murs fermement impitoyablement l'horizon. Un pavé cahoteux, couvert de poussière ou de boue, le conduit pendant trois milles (4 kilom. 435) à Saint-Sébastien-hors-les-murs.

La basilique à trois nefs du pape Jules (337-355) supporta toutes les invasions ; les murs, à demi détruits, relevés, en partie démolis, refaits de nouveau, portent les traces de ces multiples rema-

niements. Le dernier restaurateur, Scipion Caraffa Borghèse, neveu de Paul V, la réduisit à une nef, refit la façade sur laquelle il inscrivit son nom et la date des travaux : 1612.

On se presserait moins sans doute de visiter cette basilique baroque qui, pourtant, ne manque point d'intérêt, si l'on ne savait que des fouilles récentes ont éveillé l'attention du monde entier, en apportant des lumières nouvelles sur la venue et la mort dans la Ville Eternelle des Apôtres saint Pierre et saint Paul. Nul n'ignore que la tradition séculaire dans l'Eglise Catholique de l'apostolat et du martyre à Rome des deux Apôtres avait été passionnément discutée depuis trois siècles par les protestants et par quelques critiques fameux, réfutés par J.-B. de Rossi et par Duchesne, le savant éditeur du *Liber Pontificalis*. Les découvertes d'inscriptions et de prières au nom de Pierre et de Paul émurent à ce point l'opinion publique que les historiens les plus qualifiés et des milliers de visiteurs sont venus d'Europe et d'Amérique lire ces simples graffites.

Les recherches méthodiques entreprises depuis plus de dix ans devaient apporter en même temps des données précises à l'Histoire. Sous le pavement de la basilique, les tombes anciennes avaient été préservées de destruction complète et peu à

peu apparaissaient, comme dans les assises d'une coupe géologique, les sépultures d'âges successifs et de formes diverses : d'abord les tombes à air libre, bordant les voies ou les chemins de traverse ; ce mode d'ensevelissement a précédé les catacombes et a été encore employé en même temps que les cimetières souterrains ; ensuite les catacombes proprement dites, creusées dans le tuf granulaire.

Enfin, après l'édit de Constantin (313) les tombes sont disposées sous le pavement des basiliques cémétériales ou dans de grands édifices rayonnant autour de l'édifice central.

Les tombes chrétiennes à l'air libre se juxtaposent au 1^{er} et au 11^e siècles aux sépultures païennes. Les urnes cinéraires sont conservées dans de nombreux colombaires décorés de stuc peint. Inscriptions, sarcophages païens et chrétiens, bouleversés par l'établissement des fondations, sont sortis en désordre du fond de la combe. Trois chapelles funéraires, également à air libre, construites en *opus lateritium* (briques à plat) du 11^e siècle, ont peu souffert : les tympans, les encadrements de porte, les escaliers à peine endommagés ; les stucs et les peintures d'une étonnante fraîcheur.

S'il n'est pas douteux que dans ces chapelles funéraires les urnes cinéraires, certaines inscriptions, quelques peintures soient des signes incontestables

bles de paganisme, d'autres indices inclineraient à croire que l'esprit chrétien est intervenu : l'unique inscription conservée manque de la dédicace aux D (ieux) M (ânes) :

M(arc) Clodius Hermès

A Vécu Soixante-Quinze Ans

Il a fait (ce tombeau) pour lui et les siens vivants
 Pour Ses Affranchis Hommes et Femmes
 Et Pour Leur Postérité.

Les stucs de l'un d'eux représentent trois symboles qu'un chrétien seul pouvait réunir : la Vigne, l'Epi, le Poisson.

Ictys (poisson, le Christ), écrit sur la chaux vive, a quelque chose de plus appuyé dans le sens chrétien.

N'aurions-nous pas un de ces exemples, fréquents encore dans les pays païens, où les membres d'une même famille, croyants ou non croyants, ne veulent point avoir d'autre tombe que celle de leurs ancêtres ?

Le cimetière chrétien, creusé dans le tuf granulaire, s'étendait au loin et pénétrait sous terre à la profondeur de trois étages. Les moines qui le gardaient depuis le v^e siècle ne purent le défendre contre les déprédations des envahisseurs. Il

semble que les religieux périrent souvent dans la tourmente car, après les invasions, les papes sont obligés de reconstituer le personnel des gardiens. Les bénédictins, les cisterciens, les franciscains se succèdent depuis quinze siècles à ce poste plein d'honneur et de périls. Le couvent et la basilique, enclos au moyen-âge de murs et de tours de défense, résistaient à un coup de main, mais ne pouvaient tenir longtemps devant une armée. On croirait les galeries du premier étage creusées récemment par le fossoyeur : les coups de pioche sont apparents, les fermetures de marbre, de brique disparues ; les chapelles en partie détruites ; le revêtement de stuc ne laissant que des traces ; les inscriptions du cimetière rares ; les ossements retirés des tombes jetés au hasard.

Les inscriptions, que les archéologues ont recomposées, morceau par morceau, dans le musée, sont pour la plupart d'époque tardive, appartenant à la troisième manière d'ensevelir.

Dans un cimetière qui devrait être si riche, il reste peu à glaner : le coureur de char (*catadromarius*) qui se vante d'avoir été deux cent vingt-six fois vainqueur n'est pas chrétien ; son inscription provient, avec nombre de fragments de marbre, des tombes à l'air libre. L'Église interdisait cette profession à ses fidèles, en raison des

actes idolâtriques pratiqués dans les fêtes publiques. (*Constitutions Apostoliques.*)

Quelques chrétiens reposent sans avoir été troublés dans leur dernier sommeil ; la pauvreté de leur sépulture les a préservés de tout outrage ; sur le joint de ciment qui maintient les briques ont été mis à jour quelques vases d'argile qui recevaient les parfums versés par le visiteur, suprême hommage de reconnaissance et d'affection.

Une région dans la direction du clocher de la basilique a peu souffert : la dépouille mortelle était enfermée par une assise de briques à plat, revêtues d'un enduit ; le nom en grec et en latin d'une famille Ancotia est plus fréquent que les autres ; le christianisme de ses membres est affirmé par l'*ictys*, gravé ou en relief. Une médiocre peinture de sujet inconnu jusqu'ici symbolise sans doute le ciel : au plan inférieur, les chrétiens dans le combat de la vie, exposés à la tentation rappelée par le serpent ; au-dessus d'eux, indiquant la voûte céleste, les chrétiens récompensés de leurs efforts.

En 1877 avait été découverte sur un arcosole une fresque divisée en trois parties : au centre, le buste du Christ imberbe, au-dessous, l'Enfant Jésus dans la Crèche et, auprès de Lui, le bœuf et l'âne, plus loin l'Orante et Moïse frappant le ro-

cher d'où jaillit l'eau en abondance. Le zèle intempestif d'un sacristain qui prétendit, en la nettoyant, lui redonner de l'éclat, la fit disparaître complètement.

Après la paix de l'Eglise beaucoup de tombes chrétiennes furent disposées sous le pavement de ces grandes basiliques cémétériales, ou commencèrent les services religieux pour les défunts. Les fidèles devaient désirer pour leurs âmes que les prières des chrétiens fussent fréquentes sur leurs tombes et que fût souvent célébré le sacrifice divin. L'union sainte des défunts avec la communauté chrétienne était rendue plus sensible, quand les oraisons s'élevaient de ce sol rempli de morts. Autour de la basilique se sont groupées de vastes chapelles, dont le nombre et les dimensions nous surprennent : on en compte jusqu'à dix-huit, sans avoir pu explorer le côté droit de la basilique. Si l'on observe que les dates consulaires relevées sur les nombreuses inscriptions conservées dans le musée sont postérieures à la construction de la basilique, et que ces marbres ont été retrouvés sous les pavements, il n'est pas douteux qu'il y eut un grand nombre de sépultures dans la basilique et dans les chapelles qui l'entouraient.

En résumé, les chrétiens, soumis aux lois ro-

maines, établirent d'abord leurs sépultures à l'air libre en dehors de la ville, le long des voies, et quelques familles conservèrent cet usage.

A partir du 11^e siècle, ils préférèrent, pour la plupart, les cimetières souterrains, où les pauvres pouvaient éviter la fosse commune et l'incinération, et où il semblait à l'ensemble des chrétiens qu'ils étaient ainsi unis fraternellement outre tombe, comme ils l'étaient de leur vivant dans l'assemblée chrétienne.

Enfin, dans un élan constant de foi, ils s'incorporèrent, après la paix de l'Eglise, aux murs des basiliques cémétérielles ou des chapelles rayonnant autour, symbolisant leur incorporation spirituelle dans la Jérusalem céleste et préparant l'usage des églises romaines, où reposèrent tant de Pontifes, de prélats, de prêtres, de familles chrétiennes. « Humbles, apaisés, nous sommes certains que la libéralité de Dieu exaucera nos espérances de félicité future et nous fera vivre en sa majestueuse présence » (Minucius Félix, 180).

Les cimetières romains étaient célèbres dans l'Eglise par le nombre ou la renommée des martyrs qui avaient été ensevelis dans les galeries ou les cryptes ; ils attiraient, du monde entier, les pèlerins avides de prier sur place des protecteurs toujours compâtissants et prêts à leur obtenir des

grâces de santé ou des bienfaits spirituels. *Ad catacumbas* on possédait une tombe fameuse entre toutes, celle de saint Sébastien, le vainqueur de la peste. On ne manquait point non plus de vénérer les restes des martyrs Eutychius et Maxime. On voulait aussi connaître l'endroit où les corps des apôtres Pierre et Paul étaient demeurés vers le III^e siècle à une heure de persécution plus dangereuse.

Saint Sébastien, centurion romain, est une victime de la persécution de Dioclétien (304-309). On renouvela, pour atteindre les soldats, de vieilles prescriptions tombées en désuétude, qui obligeaient les miliciens à sacrifier aux dieux. Les soldats chrétiens furent les premiers frappés. Saint Sébastien aima mieux mourir que de renier sa foi.

Ses restes furent déposés dans un « arcosole » du cimetière chrétien, que l'on transforma en crypte à la construction de la basilique sous le pape Jules I^{er}. Deux prêtres du titre de Byzante (des saints Jean et Paul) à la suite d'un vœu décorèrent la tombe de balustrades de marbre (en partie retrouvées), « Innocent I^{er} étant pape ». La renommée du martyr grandit quand, en 680, il délivra Rome de la peste. Les populations du moyen-âge, souvent atteintes par ce fléau, vin-

rent en foule l'implorer, le déclarant par reconnaissance : « Celui qui repousse la peste, *Propulsator pestilitatis*. » Le nom de saint Sébastien effaça les autres : la basilique portait avant ce bienfait le nom de basilique des Apôtres ; elle devint la basilique de Saint-Sébastien ; la porte d'Appius perdit le nom du vieux romain pour prendre celui du martyr.

Le corps de saint Sébastien, demeuré dans la basilique jusqu'au iv^e siècle, fut, à cause de l'insécurité de la campagne romaine, enlevé de la crypte par Eugène II (824-827) et divisé : une partie donnée à l'abbé Hilduin, de Saint-Denys près Paris, qui l'emporta dans l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, une partie au Vatican ; le chef, placé dans un reliquaire d'argent par Grégoire IV (827-844), fut enfermé sous l'autel de l'église des Quatre-Couronnés. Le reliquaire est une pièce d'orfèvrerie de valeur, que les ouvriers du ix^e siècle n'auraient su travailler ; en l'examinant, quand il fut découvert lors de la dernière restauration (1906), on s'aperçut que le pape avait utilisé l'œuvre d'un artiste byzantin du v^e siècle. On l'a remplacé par une copie de même forme ; l'original est exposé dans le musée chrétien du Vatican.

Les reliques déposées à la basilique vaticane revinrent au sanctuaire primitif par ordre du pape

Honorius III (1216-1227), restaurateur du couvent et de la basilique. Elles furent transportées une dernière fois dans la chapelle supérieure, où elles sont restées. Le cardinal Francesco Barberini, remplaçant en 1672 l'autel du pape Honorius, rédigea un minutieux inventaire des saints ossements, qu'il fit enfermer dans deux coffrets de métal et déposer sous la table d'autel.

Un disciple du Bernin, Antonio Giorgetti, d'après le dessin du Maître, sculpta la statue de marbre blanc où le martyr saint Sébastien, d'une sereine beauté, se repose du labeur de la vie et des supplices de la mort.

Le cimetière chrétien possédait les reliques du martyr Eutychius qui périt dans de cruels tourments sous Dioclétien. Dans l'inscription qui se lit en entrant dans la basilique, le pape saint Damase raconte qu'Eutychius, après son interrogatoire, avait été torturé et son corps jeté dans un affreux cachot dont le sol semé de tessons irritait la chair blessée, afin que le saint ne pût avoir un instant de repos. On priva le martyr de nourriture pendant des jours entiers ; les tortures recommencèrent jusqu'à ce qu'il mourût. Son corps fut jeté dans une fosse d'où les fidèles purent, la nuit, l'enlever, le porter *ad catacumbas* et cacher ses restes. Saint Damase eut quelque peine à le décou-

vrir afin de lui donner une sépulture plus digne, consacrant « ses mérites par un chant ». Ses reliques ont été transférées dans la basilique urbaine de Saint-Laurent *in Damaso*.

Un saint Maxime, dont le nom seul est sauvé de l'oubli, fut vénéré à Saint-Sébastien-hors-les-murs, avec beaucoup d'autres dont le souvenir a disparu.

Quand on eut perdu la mémoire des autres cimetières chrétiens, la légende commença à grandir toutes choses, affirmant ingénument que les souvenirs chrétiens les plus précieux, ceux de sainte Cécile, de Lucine, de quarante-six Pontifes et de dix-sept mille martyrs ne devaient pas être cherchés ailleurs que *ad catacumbas*.

Trois pèlerins, qui devinrent des saints, fréquentèrent les cryptes de Saint-Sébastien : l'apôtre de la Rome du xvi^e siècle, ce curieux Philippe Néri, tantôt sévère, tantôt jovial, qui venait pendant des nuits y aviver son amour de Dieu et son zèle ardent envers les Romains de toutes classes, pour les entraîner à la visite des sept églises, les séduire par des oratorios qu'il a rendus célèbres, les instruire par des discours et les gagner à Dieu ; l'austère saint Charles Borromée y demandait la force de caractère afin de mener à bien, selon les prescriptions du Concile de Trente, la Réforme

de l'Église Catholique commençant par lui-même et par sa maison ; la mystique sainte Brigitte, ancienne Reine de Suède, libre par son veuvage d'entreprendre les pèlerinages en Terre Sainte et à Rome, avide de pénitence et de recueillement, errait, avec sa fille sainte Catherine, dans ces solitudes où elles vivaient par la pensée et le cœur avec les saints et les martyrs. Dans une chapelle souterraine, en souvenir des oraisons nocturnes de saint Philippe Néri, les Oratoriens ont érigé un buste à leur fondateur. Dans la basilique, un autel, surmonté d'un portrait, est dédié à Saint-Charles Borromée et une peinture représente les deux saintes suédoises priant dans les cryptes.

« Ici *ont habité*... Pierre et Paul... qui ont suivi le Christ dans les cieux et que Rome mérite de revendiquer pour ses concitoyens » (Inscription damasienne). L'habitation dont il s'agit ne saurait être qu'un sépulcre. Le pape a employé plus d'une fois cette expression dans le sens de demeure funèbre, demeure éternelle ; il ne s'intéresse jamais au domicile des saints, mais à l'emplacement où leur corps ont été déposés au moment de leur mort.

Les textes liturgiques, comme le martyrologe attribué à saint Jérôme, indiquent ce transfert : « A Rome, voie Aurélienne, naissance (au ciel)

des Saints Apôtres Pierre et Paul : Pierre au Vatican, Paul à la voie d'Ostie, tous deux aux catacombes, martyrs sous Néron, Bassus et Tuscus consuls ». Ces quelques lignes distinguent nettement la suite des événements : le martyre sous Néron et au même temps l'ensevelissement de Pierre au Vatican, de Paul, à la voie d'Ostie ; puis la réunion de leur corps *ad catacumbas* sous Tuscus et Bassus en 258.

Le *Liber Pontificalis* n'ignore point cette translation *ad catacumbas*. La légende de Saint-Sébastien unit *ad catacumbas* le souvenir des apôtres à celui du grand martyr.

La tradition d'un séjour provisoire des corps apostoliques à Saint-Sébastien est ferme dans son ensemble, bien que flottante dans les détails, par exemple sur le point précis de l'ensevelissement et celui de la durée du séjour.

Les inscriptions découvertes lors des fouilles récentes ont apporté des clartés sur la tradition d'une inhumation provisoire des corps de Pierre et de Paul dans la région des catacombes. Une salle d'agapes a été retrouvée, contenant sur ses murs plus de cent-cinquante graffites qui, tous, sont des invocations aux deux apôtres : « Pierre et Paul, souvenez-vous d'Antonius Bassus » ; « Pierre et Paul, intercédez pour Léonce » ;

« Pierre et Paul, pour Héras, priez » ; « Pierre et Paul, venez au secours de Primo, un pécheur ! ». Le mot d'agape, en latin *refrigerium* est répété quatre fois : « Moi, Tomius Coelius, j'ai fait mon agape en l'honneur de Paul et de Pierre. » « Le XIII des calendes d'avril, j'ai fait mon agape (*refrigeravi*) Parthenius en Dieu et nous tous en Dieu. » La langue latine de ces textes dénote le III^e siècle ; au premier et au second les chrétiens parlaient le grec ; c'est à partir du III^e siècle que l'usage du latin devint courant dans l'Eglise occidentale ; l'époque de transition d'une langue à l'autre est d'autant plus manifeste dans la salle des agapes que des phrases latines sont transcrites en caractères grecs.

Deux témoignages conformes à ceux des textes liturgiques sortent de ces murs : la date de la translation nettement indiquée au III^e siècle ; la présence des corps *ad catacumbas*, l'agape funéraire se faisant là où demeurent les saints ossements des martyrs.

Quel contraste entre la pauvreté de cette salle d'ostérie dans la campagne romaine, la médiocrité des inscriptions et la grandeur d'une tradition où la prière et l'histoire se compénètrent indissolublement !

Entre les murs de fondation de la basilique

subsistent de petites maisons qui, d'après l'appareillage des briques et la nature des enduits, remontent au 1^{er} siècle de notre ère. Elles sont décorées de fresques et une des chambres mériterait le nom de *tablinum*, salle de réception.

Cette chambre aurait-elle servi de lieu de culte avant la paix de l'Église ? Sa position au-dessous de l'abside permet de se le demander. Les réunions liturgiques se tinrent pendant les trois premiers siècles dans les maisons privées, le culte ne s'exerçant qu'à titre exceptionnel, au jour anniversaire des martyrs, dans les chapelles funéraires des catacombes. Rien ne devait révéler la destination sainte de ces salles aux personnes qui fréquentaient la maison sans appartenir à la communauté chrétienne. Les fresques d'un ancien lieu de culte, sous la basilique des saints Jean et Paul, ne représentent que des sujets profanes ; les maisons, sous les églises de sainte Cécile, de saint Chrysgone, des saints Martin et Silvestre, de sainte Pudencienne, considérées comme d'anciennes chapelles domestiques, ressemblent beaucoup à celles-ci ; ce sont des maisons romaines semblables aux autres, mais devenues vénérables parce que pendant un certain temps elles servirent aux assemblées des « saints » !

On pourrait aller plus loin sans témérité. Le

centre de la communauté chrétienne, où résidaient l'évêque, les prêtres, les prédicateurs, devait nécessairement s'établir à l'origine en dehors de la Ville. La vieille enceinte juridique et sacrée de Rome (*pomerium*) formait une barrière infranchissable à l'exercice d'un culte étranger. Églises, cimetières, baptistères des premiers siècles du christianisme s'établirent loin des murs. La résidence épiscopale (pour ne pas dire papale) s'établit près des lieux de culte, dans des *domus ecclesiae*, maisons ecclésiastiques où s'accumuleront plus tard les officiers les plus divers. « Je me suis demandé souvent, écrivait Duchesne, où était, avant le iv^e siècle, la maison de l'Église, c'est-à-dire la résidence épiscopale avec l'église principale et les locaux d'administration. Dès l'avènement de Constantin, tout cet ensemble fut installé au Latran et s'y est maintenu mille ans durant. Mais avant ? Eh bien ! et c'est ici une première conjecture, je crois que le siège de l'association chrétienne se trouvait non point à l'intérieur de la ville, mais assez loin hors les murs, sur la voie Appienne, là où nous visitons les vieilles cryptes de Callixte et de Prétextat. »

Les maisons du i^{er} siècle *ad catacumbas* sont très rapprochées de ces vieilles cryptes ; elles se trouvent à un nœud de voies dans un de ces centres

populeux et cosmopolites où se recrutaient les premiers chrétiens. Il ne serait donc pas impossible que Pierre et Paul y soient venus de leur vivant. Une de ces maisons pouvait être en même temps le lieu de réunion liturgique et la résidence de l'évêque, des prêtres, des membres de la hiérarchie sacrée, une de ces maisons d'Église, *domus Ecclesiae* dont parlent les plus anciens textes, où les chrétiens débattaient en commun leurs intérêts religieux et sociaux. Sans conclure trop hâtivement, le pèlerin instruit des débuts modestes du catholicisme romain, imaginera que si les chefs de l'Église n'ont pas résidé dans ces murs, ceux-ci doivent étrangement ressembler aux lieux de culte des premiers temps.



Le musée de Saint-Sébastien, formé d'objets recueillis dans ce cimetière, apporte des clartés nouvelles à la connaissance de cette région. On l'a installé avec art dans les limites de la basilique du iv^e siècle. Le large espace laissé entre l'abside et le pourtour du chœur, dont les murs furent relevés, donne une salle circulaire haute, lumineuse, très apte à contenir les inscriptions, les sarcophages, les vitrines pour les plus petits objets.

Les murs sont couverts d'inscriptions païennes

et chrétiennes, provenant des sépultures à air libre, de la catacombe proprement dite, surtout des tombes établies dans la basilique et les chapelles. Les dates consulaires qu'elles contiennent en grand nombre partent de la fondation de la basilique : les plus anciennes de Panegyrius 356, de Rufina 359. Elles perdent l'antique brièveté romaine : l'acteur Vital se plaint, dans un petit poème métrique, de la mort qui ne respecte pas les talents d'un artiste qui « savait émouvoir » et « divertir » ses contemporains !

Sur les sarcophages païens sont sculptées les scènes accoutumées de chasse, de guerre, de banquet funéraire ; aucune n'a de caractère particulier, ni de valeur artistique exceptionnelle.

Les sarcophages chrétiens offrent plus d'intérêt : les images de saint Pierre et saint Paul y sont plus fréquentes que partout ailleurs : les deux apôtres entourent une Orante ; ils reçoivent la Loi Chrétienne, qu'ils transmettent aux fidèles rangés à leurs pieds. Ces fidèles sont des brebis s'arrêtant de brouter, l'oreille tendue : l'allégorie pastorale est restée chère aux peintres et aux sculpteurs. Pierre jette son filet à la mer, le retire plein à rompre : « Désormais, tu seras pêcheur d'hommes » ; arrestation des deux apôtres ; saint Paul sur le point d'être exécuté, le bourreau tire

l'épée du fourreau : cette insistance à représenter Pierre et Paul souligne combien, à Saint-Sébastien, le souvenir des apôtres était vivant. Un vieux sarcophage, qui reçut au XVIII^e siècle le corps d'Horace Albani, frère du pape Clément XI, résume dans ses sculptures la doctrine de la Rédemption : le Père Éternel condamne Adam et Eve; le Verbe fait chair est présenté par la Vierge Marie aux Mages adoreurs ; le Christ enseigne ses apôtres ; il est le Thaumaturge qui, par sa puissance divine, guérit l'aveugle-né, ressuscite Lazare ; il est le Prophète annonçant à saint Pierre son reniement ; par les sacrements qu'il a institués, l'homme est fait chrétien et purifié par la Pénitence.

Sur la face mal dégrossie d'un sarcophage est enlevée, en traits nets, l'image d'un homme debout, les mains tendues pour l'adoration ; à ses pieds une gerbe d'épis drus qu'il vient de lier ; au-dessus de sa tête le monogramme du Christ ; c'est le chrétien qui, à l'heure où Dieu l'appelle, laisse son travail pour l'éternelle prière du Ciel.

De nombreux fragments de sarcophages, groupés dans l'ordre des sujets, démontrent une fois de plus l'importance de ce cimetière et la façon dont les barbares détruisaient ce qu'ils pouvaient atteindre.

Les vitrines contiennent les menus objets les plus disparates : bijoux laissés sur le cadavre, monnaies déposées pour préciser l'année de la mort ; aiguilles ou stylets d'or et d'ivoire ; balsamiques de verre placés près du cadavre, contenant de fortes essences ; vases d'argile ou de matières plus précieuses destinés à recevoir les parfums que l'on répandait auprès des tombes ; petites lampes de toutes formes et de marques païennes et chrétiennes.

Ces petites choses sont comme la voix des tombes, elles rendent témoignage des sentiments chrétiens envers « la dépouille des morts... organe et instrument du Saint-Esprit pour toute bonne œuvre. Si le vêtement d'un père, son anneau ou tel autre objet est d'autant plus précieux à ses enfants que leur pitié filiale est plus tendre, quels égards ne devons-nous point à nos corps, qui nous sont plus intimement unis que le vêtement?... Les devoirs de piété envers les restes des nôtres sont agréables à Dieu, parce qu'ils établissent notre foi en la résurrection. » (Saint Augustin, *Cité de Dieu*.)

LE CIMETIÈRE DE PRISCILLE

Sur la *Via Salaria* (voie du sel, porté d'Ostie au peuple de la Sabine) fut creusée une catacombe des plus anciennes et de grande étendue. Elle porte le nom de sa fondatrice, Priscille, et se rattache par ses origines au mausolée des Acilii Glabrones. Cette famille consulaire est connue de l'Histoire : deux siècles avant l'ère chrétienne, un Acilius battait les Grecs ; un autre, vers la fin de la République, élevait un temple à la Piété au *forum olitorium* (place Montanara) ; en 91 de notre ère, en même temps que le futur empereur Trajan était consul Acilius Glabrio, que Domitien fit périr sous la vague accusation de « fauteur de nouveautés religieuses », c'est-à-dire de christianisme ; un Manilius Acilius Glabrio épousait, en 152, une Vera Priscilla, dont le fils et la fille furent enterrés ici.

Parmi les affranchis de cette famille, il y eut des chrétiens : tel Acilius Rufinus, à qui l'on souhaite, sur son épitaphe, de « vivre en Dieu » !

Une puissante famille consulaire devait à ses descendants, pour le long séjour des morts, une demeure digne de son importance, d'une architecture aux lignes dures, d'une décoration somptueuse de marbres rares, de lampadaires et de brûle-parfums de bronze, d'or et d'argent.

Les pillards, qui ne furent pas tous des barbares, l'ont dévastée, ne laissant debout qu'une chambre avec des traces de stuc, des fragments de marbre et d'inscription, retrouvés en 1884, grâce à la savante méthode de Jean-Baptiste de Rossi.

Chrétienne par quelques-uns de ses membres et par ses affranchis, cette famille autorisa, d'après le grand archéologue, ses coreligionnaires à creuser des galeries et des chambres dans le terrain qu'elle possédait.

Le cimetière s'étendit rapidement et un de ses traits les plus particuliers est d'avoir conservé d'importants lieux de culte, qui l'ont fait appeler avec bonheur la « catacombe liturgique ».

Un large escalier permet de descendre à une piscine, alimentée par une source d'eau vive, qui servit de baptistère au II^e siècle. Les briques dont elle est formée portent des marques de fabrique

de l'an 140. L'eau de ce baptistère se renouvelait d'elle-même ; le néophyte descendait sur un cube de pierre (encore en place) assez large pour qu'il y pût poser les pieds pendant que ses parrains le soutenaient et que le Ministre du sacrement, étendant la main sur sa tête, le baptisait au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Au sortir des eaux du baptême, le chrétien recevait immédiatement la confirmation dans une salle qui portait le nom de *Consignatorium* (où l'on reçoit le signe de la Croix) ; ici, le vestibule qui précédait l'escalier servait à cet usage ; sur les murs sont encore gravées les croix que les chrétiens aimaient à tracer en souvenir de leur Confirmation.

Ils pouvaient de là se rendre dans une chapelle de même époque, assez bien conservée, avec ses stucs, ses fresques et ses banquettes. On l'appelle la *Chapelle Grecque*, à cause d'inscriptions en cette langue, écrites sur les murs. La décoration en est soignée. Au-dessus de l'autel est la fresque célèbre de la *Fraction du Pain* (II^e siècle). Rangés autour d'une table, les chrétiens s'apprêtent à manger le pain et à boire le vin consacrés. On dirait qu'ils récitent les prières conservées dans la « Doctrine des Apôtres » (*Didachè*) :

Nous te rendons grâces, ô notre Père,
 Pour la sainte vigne de David ton serviteur
 Que tu nous as fait connaître par Jésus ton serviteur.
 Gloire à toi dans les siècles !

(pour le calice)

Nous te rendons grâces, ô notre Père
 Pour la vie et la science
 Que tu nous a fait connaître par Jésus ton serviteur.
 Gloire à toi dans les siècles !

(pour le pain rompu)

Comme ce pain rompu, autrefois disséminé sur les
 montagnes a été recueilli pour devenir un seul tout,
 Qu'ainsi ton Église soit rassemblée des extrémités
 de la terre dans ton royaume.
 Car à toi est la gloire et la puissance, par Jésus-
 Christ dans les siècles !

Après être rassasiés, rendez grâces ainsi :

Nous te rendons grâces, ô Père Saint,
 Pour ton saint nom
 Que tu as fait habiter dans nos cœurs,
 Pour la connaissance, la foi et l'immortalité
 Que tu nous a révélées par Jésus ton serviteur.
 Gloire à toi dans les siècles !
 C'est toi, Maître Tout-Puissant
 Qui as créé l'univers à l'honneur de ton nom,
 Qui as donné aux hommes la nourriture et la boi-
 son en jouissance pour qu'ils te rendent grâces ;
 Mais à nous, tu as donné une nourriture et un breu-
 vage spirituels
 Et la Vie Éternelle par ton serviteur.
 Avant tout, nous te rendons grâces, parce que tu es
 Puissant.

Gloire à toi, dans les siècles !
 Souviens-toi, Seigneur, de délivrer ton Église de
 tout mal
 Et de la rendre parfaite dans ton amour,
 Rassemble-la des quatre vents, cette Église sanc-
 tifiée,
 Dans ton royaume que tu lui as préparé,
 Car à toi est la puissance et la gloire dans les siècles !
 Vienne la grâce et que ce monde passe !
 Hosanna au Dieu de David !
 Si quelqu'un est saint qu'il vienne !
 Si quelqu'un ne l'est pas, qu'il fasse pénitence !
 Maran Atha.
 Amen.

Sur les parois de la chapelle, Noé reçoit de la colombe le rameau d'olivier, Abraham va immoler Isaac, Lazare sort du tombeau, Moïse frappe le rocher, Suzanne est justifiée, les trois Hébreux marchent au milieu des flammes, le paralytique emporte son grabat.

Dans deux autres fresques du 11^e siècle, la Vierge Marie reçoit le message de l'ange Gabriel, la Vierge Marie porte son Enfant divin, tandis qu'à côté d'elle un personnage est debout : les uns le prennent pour Isaïe prédisant le miraculeux enfan-tement, les autres pour un berger, premier adora-
 teur du Christ descendu sur la terre.

La cérémonie de la vêtue des Vierges se pas-
 sait sans doute dans ce même cimetière; une fres-

que représente un célébrant assis sur un trône passant un vêtement particulier à une Vierge chrétienne qu'il vient de consacrer à Dieu.

Le silence des cryptes, la vue de ces anciens lieux de culte, ces fresques aux couleurs vives nous ont transportés au II^e siècle : règnent Antonin le Pieux, administrateur habile, mais persécuteur des chrétiens, Marc-Aurèle, empereur indécis, qui ne sut pas raffermir l'unité de l'Empire, philosophe aux pensées nuageuses, prétendu sage d'humeur douce, qui ordonne au préfet de Rome et aux gouverneurs des provinces de faire périr les chrétiens : à Rome, sainte Félicité et ses fils ; le philosophe Justin, qui lui avait adressé ses apologies, les chrétiens pris avec lui, Evelopiste, Hié-rax, Pocon, Libérius, Chariton, la chrétienne Charita ; sainte Cécile, la vierge célèbre dans l'univers chrétien ; à Lyon le vénérable évêque Pothin, le prêtre Zacharie, le diacre Sanctus, le néophyte Maurus, l'esclave Blandine.

Les papes : saint Pie I^{er} qui eut à lutter contre les juifs, Anicet, d'origine syrienne, Sôter de Campanie, le Grec Eleuthère, l'Africain Victor.

Les apologistes n'exposent plus la doctrine chrétienne à la façon des Evangiles, ils passent à l'offensive, ils attaquent le paganisme et vengent la Religion nouvelle des calomnies qui ne cessent

de se répandre dans la société et dans les ouvrages des polémistes. Venu de Syrie à Rome, Justin, philosophe platonicien converti, entend démontrer que le christianisme est « la seule philosophie solide et efficace. » (Dialogue). Tatien son disciple embrasse à Rome la foi chrétienne et avant de réunir les quatre Évangiles en un récit suivi, le *Diatessaron*, il compose, dans l'ardeur de sa croyance, un *Discours aux Grecs* d'une vivacité de ton qui déconcerte ses adversaires. Un auteur anonyme préfère gagner les opposants par la douceur : « O le doux échange ! O l'insondable économie ! O bienfait qui dépasse toute espérance ! l'iniquité d'un grand nombre a été ensevelie dans la justice d'un seul ! » Sous sa plume les martyrs chrétiens sont les « émules de Dieu » (*Épître à Diognète*). Minucius Félix, un lettré, exposait dans un *Dialogue* l'apologie la plus claire et la plus attirante de l'époque pendant qu'Herma^s écrivait son *Pasteur*, exhortation à la pénitence et promesse au nom du Christ de la rémission des péchés commis après le baptême.

Ces saints, ces martyrs, ces papes, ces apologistes ont vu et connu ce que nous avons sous les yeux ; ils ont pu naître à la vie chrétienne dans les eaux de ce baptistère, recevoir le pain eucharistique dans cette chapelle. Combien avait raison

Agapès d'interpeller dans son épitaphe les Pères et les fidèles, les doctes et les simples : « Vous, ô Frères, priez quand vous venez... Dans vos prières, gardez le souvenir d'Agapès afin que le Dieu Tout-Puissant sauve Agapès dans les siècles ! » Pèlerins, n'entendez-vous pas cet appel et ne voudrez-vous pas prier en ces sanctuaires, pour que le Tout-Puissant sauve les âmes de nos frères et les nôtres dans les siècles des siècles ?

De nombreux martyrs furent « déposés » dans ce cimetière : Félix et Philippe, fils de sainte Félicité ; deux Vierges chrétiennes, Pudentienne et Praxède ; deux papes, victimes de l'atroce persécution de Dioclétien, Marcellin et Marcel ; les martyrs Paul, Symétrius, Maur, Crescention.

Ne devrions-nous pas allonger cette liste ? Beaucoup de noms sont inscrits en rouge sur la brique dans le cimetière de Priscille, entre autres le suivant : Veri (M) Cundus ; la lettre M sur le joint de ciment entre les deux briques est surmonté d'un tiret et se détache nettement. Ce n'est pas la place du prénom, Vérécundus doit donc être un M (artyr), dont la vie et les supplices sont inconnus.

Zoetimos est-il un autre martyr ? Il reste un doute, l'M est placé devant son nom, comme pour un prénom.

Un arcosole caché par un mur a été découvert récemment, ne contenait-il pas les restes d'un martyr ? On dissimulait pendant la persécution les sépultures des confesseurs de la Foi. Saint Damase répète souvent dans ses inscriptions qu'il dut entreprendre de longues recherches avant de découvrir les corps des martyrs célèbres. Que devenaient les ossements des confesseurs peu connus ? On oubliait rapidement le lieu de leur sépulture, quand les témoins de leur martyre et de l'ensevelissement disparaissaient, quand aucun signe n'en avait marqué l'emplacement ! Ces quelques traits laissent supposer que nous sommes loin de connaître tous les héros de notre Foi.

Saint Silvestre fit élever au-dessus de la catacombe de Priscille une basilique cémétériale qui a été reconstruite récemment en l'honneur des martyrs Félix et Philippe.

Le pape choisit ce lieu pour y reposer après sa vie. Son rôle important dans l'organisation de l'Église à l'heure de la paix constantinienne, eût mérité une inscription ou une biographie contemporaine ; il est de ceux dont la légende s'empare trop tôt pour amplifier et colorer les traits d'une activité dépensée au service de l'Église romaine.

D'autres papes furent ensevelis dans la même basilique.

Libère (352-366), un « martyr », disait son épitaphe : il eut en effet beaucoup à souffrir des ariens pour sa fidélité à la Foi de Nicée ; un prêtre qui « est aux Cieux dans la cohorte puissante des Apôtres, des Patriarches, des Prophètes ».

Saint Sirice (384-398), lecteur de Libère, diacre de Damase, devint pape « par acclamation du peuple », il fut « défenseur des droits de l'Eglise, équitable dans la répartition des biens temporels, compatissant envers les pauvres et sut garder l'amour de son peuple. » (Epitaphe.)

Saint Célestin (422-432) « d'une grande piété. Son corps ressuscitera ; son âme qui ne peut mourir, a maintenant conscience de la grandeur et de l'amour du Christ ». (Épitaphe.)

Vigile (538-555) eut un pontificat très troublé par les expéditions des Goths qui entrèrent deux fois dans la ville, en 546, par la porte Asinaria, en 549, par la porte de Saint-Paul. La famine fut une cruelle suite de la première invasion. Le pape eut également à souffrir pour la défense de la Foi. Appelé à Constantinople par l'empereur Justinien, il fut emprisonné et, après mille vexations, il réussit à revenir à Rome où il mourut quinze mois plus tard.

La basilique cémétériale offre un cadre mieux adapté que la catacombe aux rites sacrés ; les sou-

venirs des saints et des confesseurs de la Foi y revivent ; la liturgie s'y développe avec plus d'ampleur aux fêtes annuelles par le chant des psaumes, des hymnes, la célébration des Saints Mystères.

LE CIMETIÈRE DE DOMITILLE

De même origine que le précédent (galeries creusées autour d'un hypogée familial) est le cimetière de Domitille, établi sur la très ancienne voie qui reliait Rome à Ardée, vieille ville royale du Latium, conquise par les Romains au iv^e ou au v^e siècle avant notre ère.

Sur cette voie Ardéatine, une branche de la famille impériale des Flaviens (Vespasien, Titus, Domitien) possédait une sépulture au i^{er} siècle de l'ère chrétienne : « (Sepulc) RUM (Flavio) RUM », si l'on accepte la lecture proposée par de Rossi.

Domitien, vieux et soupçonneux, inquiéta les chrétiens, poursuivant jusque dans sa famille ceux qu'il accusait « d'athéisme et de mœurs juives », c'est-à-dire chrétiennes. De ce nombre furent deux nobles femmes, qui portent le nom de la fonda-

trice du cimetière : Flavia Domitilla, mariée au sénateur Flavius Clemens, reléguée, nous apprend Dion Cassius, dans l'île de Pandataria. Plus tardivement la nièce de celle-ci fut exilée dans l'île de Pontia. Sainte Paule, se rendant en Terre Sainte, visita les chambres occupées autrefois par ces saintes femmes qui y avaient « enduré un long martyre » (Saint Jérôme). Le sénateur Flavius Clemens périt par ordre de l'empereur. Quelques membres de cette famille et des affranchies portèrent le nom de Domitille sans que l'on puisse déterminer quelle fut la fondatrice de ce cimetière.

La sépulture des Flaviens se compose de chambres funéraires, précédées d'une façade en bel appareil de briques à plat (*opus lateritium*) et de deux ailes en retour, dont une abritait le puits et une salle avec une banquette destinée à recevoir le cadavre ; dans l'autre, une grande salle voûtée, entourée de banquettes, servait aux réunions funèbres de la famille (*parentalia*).

L'intérieur était revêtu d'un stuc blanc, fin, peint à fresques. Les chambres ouvraient sur une large galerie, dont la voûte est décorée d'une vigne aux forts rameaux d'où pendent des feuilles et des grappes ; de petits amours ailés complètent la décoration.

Le marbre, assez rare, qui ne recouvrait que les soubassements, a été arraché ; les sarcophages brisés ; les lampadaires et les brûle-parfums emportés, laissant dans la décoration les égratignures du stuc qui témoignent de la violence de l'enlèvement. Quelques fragments d'inscriptions grecques et latines, sauvées du pillage, ont été accrochées aux murs. Il reste la très curieuse épitaphe d'un sarcophage :

ARRIO	A ARRIUS
MITHRETI	DE MITHRA
ALUMNO	LE DISCIPLE

Les Flaviens possédaient à l'entour, suivant l'usage des familles riches, un vaste terrain, dont le sous-sol fut creusé par les chrétiens ; les galeries, séparées par un mur de la tombe familiale, partent nettement de ce centre et se groupent en s'étageant autour de lui. A la fin du III^e siècle, il se développait jusqu'au V^e siècle dans tous les sens, en dehors de l'aire possédée par les Flaviens, arrivant à une superficie de quatre-vingt-dix mille mètres carrés.

C'est en explorant ce vaste cimetière que Bosio vit ses provisions s'épuiser, les lumières qu'il avait apportées s'éteindre et que, errant plus d'un jour

et d'une nuit dans les ténèbres, il craignit « de contaminer de son cadavre la demeure des martyrs ».

On distingue à Domitille, diverses régions : Hypogée des Flaviens, Basilique des saints Nérée et Achillée, Madone du III^e siècle, centre d'un groupement de tombes, « Tor Marancia » (nom d'une tour de ferme) autour de laquelle sont les dernières tombes.

Relevons les traits les plus caractéristiques de ce grand cimetière. Quelques formules heureuses dans les épitaphes : « Antonius a élevé cet hypogée pour lui et les siens qui se confient en Dieu » ; « Que le Dieu unique défende Alexandre » ; « Secundinus a cru au Père, au Fils et au Saint-Esprit » ; « Prima s'est endormie dans le Seigneur » ; « Ce jeune Festus apprit du Christ à mépriser le monde et a, je crois, par ses mérites, obtenu d'être sauvé... Marcianus a composé ces vers en son honneur. »

D'un ciseau mal assuré, Cristor essaye le portrait de sa fille Criste, debout en Orante, recevant de la colombe le rameau d'olivier, symbole de la paix « dans le Christ » ; en face, Cristor lui-même boit dans un calice, s'unissant, comme le faisait sainte Monique, au rafraîchissement céleste, pendant qu'à ses pieds le chien qui l'a suivi aboie.

Indication de professions : « Pollecta, vendeuse d'orge, via Nova » ; *Cucumio et Victoria, capsarius de Antonianis*, « gardien des coffrets dans les Thermes de Caracalla ». Une corporation chrétienne de boulangers a fait peindre, dans les chambres occupées par ses membres, les divers travaux qu'exigeaient l'arrivée du grain, sa transformation en farine et en pain sous la surveillance des officiers de l'annone (approvisionnement).

La crypte d'Ampliatius est connue. Ce nom, inscrit en belles lettres majuscules au centre de la paroi principale, était porté par un chrétien que saint Paul salue à la fin de son épître aux Romains. La crypte est de date trop récente (fin du II^e siècle) pour avoir contenu les cendres de ce chrétien de la première heure ; mais ne serait-ce pas un de ses descendants ? Le nom se répète : A Aurélie Boniface, épouse incomparable, femme d'une chasteté vraie, qui vécut 25 ans, 2 mois, 3 jours et deux heures, Ampliatius et son fils Gordien. Porté d'abord par un esclave, le nom d'Ampliatius devint celui d'un affranchi, d'après les inscriptions.

La décoration de cette crypte n'est pas sans valeur. Les stucs de bonne qualité imitent le marbre ; sur quelques panneaux sont peints des

paysages où évoluent des animaux dans des poses variées d'un naturel parfait.

Les symboles sont fréquents à Domitille : le mythe païen de l'Amour et Psyché, transformé par le souffle chrétien, représente en Psyché l'âme immortelle qui s'unit à Dieu après les épreuves de la terre chrétiennement supportées. Orphée, charmant par les accords de la lyre les animaux sauvages, est le Christ qui attire les hommes rebelles par la beauté de son enseignement. Le Bon Pasteur, tantôt peint, tantôt sculpté, redit l'inépuisable bonté du Sauveur envers les hommes.

A chaque pas, la pensée du chrétien est emportée par les espérances de l'au-delà et par la certitude que, s'il veut suivre le Christ et les saints, il parviendra à l'éternelle béatitude du Ciel.

Saint Sirice (384-399) édifia une basilique de vastes proportions au-dessus de la catacombe de Domitille en l'honneur des saints Nérée et Achillée. Ces deux chrétiens, officiers subalternes de la famille des Flaviens, furent décapités par ordre de Domitien pour avoir fait connaître le christianisme à leurs maîtres.

Une autre martyre était vénérée dans cette basilique, sainte Pétronille, de la famille des Pétrone et des Aurelii, qui avait mieux aimé conser-

ver sa foi que sa vie. Les anciens hagiographes se méprenant sur l'étymologie de son nom le firent dériver de Pierre. Utilisant les « Actes Apocryphes », ils prétendirent qu'elle était fille de saint Pierre. La filiation qui peut exister entre l'apôtre et la patricienne est de nature spirituelle, elle a reçu le baptême ou de saint Pierre ou de ses disciples. La méprise des hagiographes eut une conséquence imprévue. On aimait, au moyen-âge, les rapprochements ingénieux : la France devenait, au ix^e siècle, fille aînée de l'Église, grâce aux exploits de Pépin et de Charlemagne en faveur des papes ; il convenait de lui donner comme protectrice la fille de saint Pierre. Quand on eut transporté le corps de la martyre au Vatican, la chapelle devint chapelle du Roi de France ; sous Léon XIII, les pèlerins ouvriers revendiquèrent les anciens privilèges qui découlaient de ce patronage ; l'archevêque de Reims entretient une lampe devant l'autel de la Sainte ; chaque année, le 31 mai, jour anniversaire de sainte Pétronille, le Recteur de l'Église Nationale de Saint-Louis-des-Français célèbre la messe à l'autel de la sainte en présence de l'ambassadeur de France auprès du Saint-Siège et des membres de la colonie française.

LE CIMETIÈRE DE SAINT CALLIXTE

Le cimetière officiel de l'Église Romaine, dont les fouilles et l'étude se poursuivent depuis 1850, résume plus que les autres l'histoire des essais et du développement des nécropoles souterraines : il commence par des cryptes séparées qui n'ont qu'une étendue restreinte et le nombre limité de tombes que pouvait posséder une association de petites gens (*tenuiores*) ; il se développe dans de longues galeries et de multiples chambres qui manifestent la rapidité de la propagation du christianisme à Rome, en même temps que les cryptes historiques des papes et des martyrs évoquent en traits de feu les siècles des persécutions, lesquelles se font de plus en plus méthodiques et cruelles. En dépit des menaces qui pèsent sur elle, la vie chrétienne continue simplement dans les maisons privées et, entre deux persécutions, les fossoyeurs

creusent des tombes, peignent le Bon Pasteur, toujours attentif au soin du troupeau, les sacrements qui entretiennent la grâce dans les âmes et les scènes qui rappellent qu'après les souffrances et les tribulations, Dieu récompensera magnifiquement ses élus.

A l'entrée, la vieille crypte de Lucine, de dimensions restreintes, conserve le type des premiers essais de cimetière souterrain, groupant une centaine de tombes.

Lucine, nom de baptême, *l'éclairée de Dieu*, était-elle cette noble Pomponia Grecina, femme de Plautius, convertie de la première heure, comme le conjecturait de Rossi ? La découverte d'un fragment de marbre portant, en grec, le nom de *Pomponios Grecinos* favorise cette hypothèse.

La crypte se compose de deux étages superposés et d'un petit nombre de chambres. La décoration est du II^e siècle : imitation de petits paysages pompéiens, sujets chrétiens accoutumés, la Cène eucharistique, le Bon Pasteur, les trois épisodes de Jonas, Daniel dans la fosse aux lions, les Orantes. Un sujet peu fréquent, le Baptême du Christ, pour lequel l'artiste suit fidèlement le texte évangélique : « Jésus, ayant été baptisé, sortit de l'eau et voilà que les cieux furent ouverts

et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur Lui. » Jean-Baptiste, debout sur le rivage, tend la main au Christ pour l'aider à sortir de l'eau et, du haut des cieux, la colombe du Saint-Esprit aux ailes étendues fend la nue.

Devant la tombe de « Corneille, Martyr », la chambre fut transformée en sanctuaire par Jean III (561-574), qui, obligé de se réfugier au cimetière voisin de Prétextat pendant les premières invasions lombarbes, « aimait à vénérer les restes des martyrs, à restaurer les autels, à décorer les cryptes. » Par ses soins les saintes images des martyrs furent peintes à fresques comme des icônes byzantines dans la majesté des ornements liturgiques, avec la gravité des gestes rituels : Corneille, dont les reliques touchaient l'autel ; saint Cyprien, le grand évêque de Carthage, ami et correspondant du pape aux heures périlleuses de la querelle des *lapsi* ; saint Sixte II saisi dans ce cimetière ; saint Optat, évêque de Numidie, chassé par les Vandales, réfugié à Rome, où il mourut et fut enseveli à Saint-Callixte.

Les sentiments des saints Pontifes sont exprimés dans les paroles du psalmiste, qui encadrent les pieuses images : « Et moi, ô mon Dieu, je chanterai ta force, et le matin je célébrerai ta

bonté, car tu es ma forteresse et mon refuge au jour de l'angoisse. »



Un pilier couvert d'invocations pressantes à saint Sixte révéla à de Rossi la crypte des Pontifes et l'emplacement du cimetière officiel organisé par le diacre saint Callixte suivant les instructions du pape saint Zéphyrin.

La chambre des papes nous ramène au drame qui se joua au III^e siècle entre l'Etat et l'Eglise. De Pontien (230) à Miltiade (314), quinze papes se succèdent dont une dizaine sont emprisonnés, torturés, condamnés à l'exil ou à la mort. Les empereurs persécuteurs n'attendent plus comme au II^e siècle une dénonciation pour sévir contre les chrétiens. Septime Sévère (193-211) et son fils Caracalla (211-217) commencent à rechercher les chrétiens afin de les obliger à apostasier ou à mourir ; Maximin (235-238) s'empare des chefs de l'Eglise ; Antère et Fabien sont martyrisés ; Dèce inaugure une législation nouvelle : tout chrétien devra sacrifier aux idoles et retirer un certificat attestant son acte idolâtrique. Voici un modèle d'un certificat délivré en Afrique :

« A la commission élue pour surveiller les sacrifices. Certificat d'Aurelius Aseis, fils de Serenus du bourg de Thiadelphie. J'ai de tout temps offert des sacrifices aux dieux et maintenant encore en votre présence j'ai, selon l'édit, fait des libations et des sacrifices et mangé des offrandes sacrées. Je vous prie de m'en donner acte ci-dessous. Portez-vous bien. »

« Nous, Aurelius Serenus et Hermès, nous t'avons vu sacrifier. Moi, Hermas, j'ai paraphé. Année première de l'empereur César Gaius Messius Quintus Trajanus *Decius* Pius Félix Augustus, le 18 de Payin » (12 juin 250).

Les papes Corneille et Lucius sont exilés ; Valérien (235-260) « oblige, sous peine de mort, ceux qui ne sont pas de la religion romaine à en accomplir du moins les cérémonies... à rechercher les évêques et les prêtres, à confisquer les lieux de réunion chrétienne et à surveiller les cimetières » (Texte de l'édit). Saint Sixte est appréhendé avec ses diacres dans le cimetière de Saint-Callixte et livré au bourreau; Maximin Galère et Dioclétien (303-313) ordonnent « de raser des églises, de livrer aux flammes les Ecritures et les Actes des Martyrs », proclament « déchus ceux qui étaient en charge et privés de liberté ceux qui étaient au

service des particuliers, si les uns et les autres persistent dans la résolution d'être chrétiens » (1^{er} édit). On mettra « en prison et dans les chaînes tous les chefs des églises » (2^e édit). Le pape Marcel est obligé aux services les plus humiliants, Eusèbe et Miltiade sont exilés. « On relâchera les prisonniers qui sacrifient, les autres seront tourmentés de mille tortures » (3^e édit).

Ces faits hantent notre mémoire à la lecture des noms inscrits dans cette chapelle obscure : Pontien, Lucius, Eutychien, Antère... à quelque distance nous relirons les noms d'Eusèbe dans l'inscription damasienne et la copie de Vigile ; plus loin un immense couvercle de sarcophage est, dit-on, celui de Miltiade ; le nom de Gaius se lit dans une épitaphe, où une chrétienne exprime son bonheur d'être auprès du pape Gaius ; elle espère que le saint Pontife la protégera auprès de Dieu.

« Ils ont mieux aimé obéir à Dieu qu'aux hommes », leur sacrifice nous a valu de recevoir intégralement la vérité chrétienne ; leur douce et sainte obstination a vaincu la puissance des empereurs.

Au même titre que les chambres des pontifes, les pèlerins se plaisent à vénérer les sépulcres des Vierges qui ajoutèrent, au don de leur cœur uniquement voué à Dieu, l'offrande de leur sang. A

Saint-Callixte, on a toujours fréquenté la crypte de sainte Cécile, où la martyre, étendue dans la niche antique, semble dormir sous nos yeux son éternel sommeil dans le marbre de Maderna. Au-dessus de l'autel, la patricienne byzantine, les bras étendus pour la prière perpétuelle du Ciel. Elle semble redire à saint Urbain, qui se tient près d'elle, les paroles que lui prête la légende : « Père, j'ai demandé ce délai de trois jours (entre mon martyre et ma mort) afin de remettre entre tes mains ces pauvres et cette maison que tu convertiras en église pour toujours. » Au-dessus, le buste du Christ dans le nimbe crucigère.

D'anciens pèlerins inscrivirent leurs noms sous l'image de sainte Cécile : Benoît, prêtre ; Félix, prêtre et archiviste (*scrinarius*) de la sainte Église Romaine ; Serge, prêtre ; le prêtre Léon et Adéodate sa mère. Ces modestes graffites, presque invisibles, n'ont donc point été tracés pour nous conserver à la postérité les noms de ceux qui les écrivirent, mais pour prolonger par un acte de foi et d'amour leur présence et leur prière fidèle aux pieds de leur protectrice.

Si la tombe de sainte Sotère n'a pas été découverte à Saint-Callixte, où venaient la vénérer les anciens pèlerins (peut-être était-elle dans une des petites basiliques sur terre ?) les traits de sa

vie et de son martyre sont peints d'une touche délicate dans les pages où saint Ambroise, son parent, exhorte sa sœur Marcelline à imiter cette sainte Vierge. D'une noble famille, Sotère, élevée dans les sentiments d'une piété profonde, préférerait « aux dignités des consuls et des préfets » les dons impérissables de la Foi. Elle avait renoncé aux honneurs de son rang, comme Agnès et Cécile. Cette Vierge consacrée au Christ, fut appréhendée sous Dioclétien, souffletée et châtiée, dit saint Ambroise, comme une esclave. Le juge, qui espérait par cette humiliation vaincre sa résistance, fut surpris de ne pouvoir lui arracher une larme, ni une plainte ; il essaya, sans plus de succès la torture ; de guerre lasse, il la fit décapiter.

Ses restes, apportés par les fidèles à Saint-Calixte, furent transférés au ix^e siècle par le pape Serge II dans la basilique de Saint-Martin-aux-Monts.

Un jeune acolyte méritait de prendre place dans le cimetière officiel de l'Eglise Romaine, ayant été martyrisé en remplissant les fonctions de son ordre. Tarcisius est comparé, dans le poème de saint Damase, à saint Etienne, premier martyr. Tous deux victimes d'un peuple en délire : les juifs emportés par la haine du Christ lapident le

diacre qui les instruisait ; les païens brutalisent, rouent de coups, massacrent un chrétien qui ne voulait pas laisser prendre l'Hostie Sainte qu'il portait aux prisonniers chrétiens : « Il aimait mieux, brisé, rendre l'âme, que de livrer le corps céleste à ces chiens enragés , ».

Son corps fut porté par les fidèles à Saint-Calixte, auprès de celui de saint Zéphyrin, dans une petite basilique que l'on a relevée de nos jours. Les reliques du jeune acolyte furent, au ix^e siècle, rapportées dans la basilique de Saint-Silvestre *in capite*.

Les chrétiens considéraient comme un honneur d'être ensevelis auprès des saints martyrs. Les épitaphes redisent le bonheur des défunts de s'être assuré cette protection : frères des saints en cette vie, ils espéraient l'être pour toujours dans la Jérusalem Céleste !

Saint Damase, ce serviteur dévoué des martyrs, n'avait pas osé placer son tombeau près des leurs ; il avait fait préparer pour lui, sa mère Laurence, sa sœur Irène, dans le même terrain, une crypte rapprochée de la voie Ardéatine, qui a été découverte, il y a quelques années. Une émotion sincère perce dans la prière qu'il a composée pour sa sœur. Unis par les liens d' « une mutuelle affec-

tion », il avait, en la perdant, senti le poids de la vie et n'aspirait plus qu'à rejoindre cette Vierge du Seigneur. Pour lui-même, il commençait son épitaphe par ce vers :

A celui qui s'est senti pressé par les flots amers.

Allusion évidente aux contradictions qu'il eut à supporter durant son pontificat de la part des chrétiens opposants qui ne désarmèrent jamais. N'avait-il pas, à soixante-quinze ans, failli être exilé sur la plainte d'un certain Isaac, juif converti, qui avait gagné à sa cause le préfet de Rome ? mais l'empereur Gratien s'interposa et le vieux Pontife put mourir à Rome.

A celui qui sur la terre a heurté les semences de
[mort.

Si voilées que fussent ces plaintes, on aime mieux ne pas les rendre publiques ; son épitaphe ne fut jamais gravée, du moins n'a-t-on jamais retrouvé le plus menu fragment de son poème !

Le pape terminait par un cri de Foi dans la résurrection :

Je crois que de ses cendres, Dieu fera ressusciter
Damase.

LE CIMETIÈRE DE PRÉTEXTAT

On y accède par une voie secondaire (*diverticulum*), qui unissait entre elles les voies Appienne, Ardéatine et Latine et qui, prolongée jusqu'au Latran par le pape Innocent XII (Pignatelli), porte le nom d'Appia Pignatelli.

L'intérêt d'une visite à Prétextat est de rendre sensible la superposition des sculptures : les unes au-dessus du sol, le long des voies, païennes pour la plupart, mais n'excluant point quelques tombes chrétiennes ; les autres dans le sous-sol, le cimetière exclusivement chrétien. On entre dans un atrium à quadriportique couvert, où sont rassemblés les sarcophages païens, aussi parfaits que ceux que l'on conserve dans les musées, avec quelques sarcophages chrétiens. Les inscriptions, donnant noms et dates, ont toutes disparu. Ces grands sarcophages, de près de deux mètres de large sur plus

d'un de haut et d'au moins un mètre de profondeur, avaient été réduits en petits fragments sans doute par des voleurs de marbre qui voulaient les utiliser comme matériel de remploi ou les destinaient à un four à chaux. Ce fut une œuvre de patience de recomposer les sujets qui servent à les désigner : la chasse des cavaliers romains qui s'élancent impétueusement sur des lions en furie ; le mariage (romain), scène classique dont les deux époux, offrant un sacrifice aux dieux, forment le centre ; les enfants jouant, motif fréquent au milieu d'une guirlande ; Neptune, le dieu marin, reconnaissable à son trident et autour duquel voguent sur les eaux Néréides et Tritons. Par la qualité des marbres grecs et du travail artistique, ils retiennent l'attention, font vivre à Rome et en Orient. Les sarcophages chrétiens n'ont pas tous la même valeur, bien que plusieurs soient de bon marbre et de facture assez soignée.

Dès que l'on descend dans la première galerie, un détail frappe. Elle est construite en ce bel appareil de briques à plat (*opus lateritium*) qui est l'indice du II^e siècle. Elle ouvre de droite et de gauche sur de hautes chambres funéraires et forme avec elles un ensemble que les Itinéraires désignent sur le nom de « Grande Caverne » (*Speunca magna*), comme si, dans cette terre friable,

elle était le produit de l'érosion. Les peintures sont d'une légèreté de touche plus fréquente dans les palais que dans les souterrains ! Sur de larges bandeaux alternent les roses et les épis, la vigne et les lauriers ; des oiseaux volent à travers l'espace ; le Bon Pasteur porte sa brebis sur ses épaules dans une prairie fertile où paissent les troupeaux ; dans une autre chambre, trois Pasteurs prennent soin des brebis ; les traits de l'Évangile sont peints avec délicatesse : Résurrection de Lazare ; femme touchant, pour être guérie, la robe de Jésus ; la Samaritaine.

Il ne faudrait point croire que les premières fresques n'ont pour but que d'imiter la nature, le symbolisme enferme dans ces images un sens spirituel.

La succession des fleurs, des blés mûrs, des raisins et de l'arbre toujours vert est celle des saisons : les roses sont le printemps ; les épis, l'été dans son épanouissement ; la vigne avec ses lourdes grappes, l'automne ; le laurier qui ne passe point, l'hiver pendant lequel on jouit du fruit de ses travaux ; pour le chrétien, il y a plus : la succession des saisons est l'image de la résurrection : « Tout parle de résurrection, dit saint Clément de Rome : la nuit s'endort, le jour se lève, résurrection ; les semailles et les fruits, résurrection ! »

Les corps des martyrs, ces trésors des cimetières chrétiens avaient été confiés à la *spelunca magna*.

De la persécution de Marc-Aurèle, le martyr saint Janvier. Il était l'aîné des fils de sainte Félicité. Le préfet, qui eût préféré l'épargner, le pressait par la promesse de grandes richesses ou par la menace des supplices, de sacrifier. Janvier restait indifférent aux faveurs et aux souffrances : « Tu me pousses à des folies, disait-il, la sagesse de mon Seigneur me garde et m'aide à triompher de tout. » Le préfet, suivant la pratique dans ces causes, ordonna de le flageller et de le conduire en prison. Un nouveau juge, commis à son procès, ne parvenant point à l'ébranler, le fit assommer.

Le pape saint Damase imita pour le louer les brèves formules romaines écrites en lettres capitales :

AU BIENHEUREUX JANVIER

DAMASE EVEQ.

Sous le même empereur Marc-Aurèle, l'évêque Urbain, cité dans la passion de sainte Cécile, fut enseveli à Prétextat, mais en dehors de cette région.

A peu de distance de la crypte de saint Janvier reposaient les ossements de Félicissime et d'Agapit,

victimes de la persécution de Valérien (258), appréhendés en même temps que saint Sixte dans le cimetière de Saint-Callixte. Saint Damase a chanté

**CES MINISTRES ET SUIVANTS DE LA CROIX INVINCIBLE
QUI, SOUS LA CONDUITE DE LEUR CHEF SIXTE
MÉRITÈRENT LES TRIOMPHES DU CHRIST.**

Victime d'une persécution du III^e siècle finissant, saint Quirin aurait été, d'après la légende, tribun et père de sainte Balbine. Son corps fut déposé dans l'une des chambres avoisinantes.

Sous Claude le Gothique (268-270), la persécution fut limitée à Rome, Porto et Ostie ; l'une des victimes, saint Zénon, « frère » (dans le Christ) de saint Valentin, martyr de la voie Flaminienne, fut apporté à Prétextat, en dehors de cette région.

On vénérât également, dans une petite basilique, les corps de Tiburce et de Valère, deux saints connus par la Passion de sainte Cécile.

Auprès de cette basilique s'élevait une maison dans laquelle dut se réfugier le pape Jean III vers 560, au moment des premières invasions lombardes.

LES CIMETIERES DE LA VOIE LABICANE

Il y a peu d'années, la Voie Labicane était à peine bordée de quelques maisons jusqu'à la grande Porte Majeure, surmontée d'aqueducs, où se lisent les noms de Claude (41-54), Vespasien (69-79), Titus (79-81). Au delà s'étendait indéfiniment la plaine romaine dont les maigres herbages étaient broutés par de rares troupeaux de moutons que surveillaient des bergers appuyés sur de longs bâtons et que gardaient des chiens à l'épaisse fourrure blanche, prompts à aboyer et à mordre. Le voyageur pouvait se prendre, dans cette solitude, pour un de ces vieux Romains de l'époque des Rois ou de la République, allant acheter des légumes ou des amphores de vin à l'antique cité latine de Labicum, aujourd'hui Monte Compatri !

L'illusion n'est plus possible : un tramway

électrique vous emporte rapidement entre deux rangées de maisons et vous dépose dans un petit bourg animé, où ne manquent ni les boutiques, ni les cinémas, au point où s'élevait dans un désert le mausolée de sainte Hélène qui, privé du tombeau de la sainte, portait dans le langage populaire le nom de Tour des pots, à cause des longs vases, employés comme matière résistante et légère dans la voûte, Tor Pignatarra !

Les chrétiens établirent sur cette voie deux cimetières : avant le premier mille, près des aqueducs, celui de Saint-Castulus ; au troisième celui de Pierre et Marcellin « aux deux lauriers » *ad duos lauros* », reste d'un bois célèbre de ces mêmes arbres dans le domaine impérial.

Saint Castulus est une victime de la persécution de Dioclétien. Officier du palais impérial, dit la légende, il était marié à la pieuse Irène, qui avait retrouvé vivant saint Sébastien après son supplice. Soigné, guéri, le rude soldat se présentait devant Dioclétien stupéfait, lui reprochant sa cruauté. L'empereur fit bâtonner saint Sébastien jusqu'à ce que la mort suivît et ordonna que le corps du martyr fût jeté dans une fosse.

On ne saurait démêler dans ce récit la part qui revient à l'histoire. Castulus fut enseveli dans un cimetière, proche d'une carrière de sable, où,

dit la légende, « il avait été enterré vivant ». L'inscription des Némèse au second étage du cimetière indique que la tombe de ces chrétiens était « voisine de la maison (funéraire) de Castulus ».

Découvert occasionnellement en 1672 par l'archéologue Fabretti, le cimetière de Castulus fut vite oublié. Mis à jour en 1864 par les ouvriers qui construisaient la voie ferrée de Civita-Vecchia, il était en fort mauvais état. On parcourut cinq galeries, on en vit trois autres et tout fut refermé à jamais.

Avec le cimetière avait disparu une petite église dédiée à saint Stratonice, évêque, dont nous ne connaissons que le nom.

Les corps de saint Castulus et de saint Stratonice sont maintenant dans la basilique de Sainte-Praxède sur l'Esquilin.

Les titulaires du second cimetière étaient l'un prêtre, Marcellin, l'autre exorciste, Pierre.

Nous devons à saint Damase de connaître leur martyre, que le bourreau lui avait conté dans son enfance :

O Marcellin et toi, Pierre, je connais bien votre triomphe

Marcelline tuos pariter Petre nosse triumphos

Celui qui vous a frappés me l'a redit à moi,
Damase, quand j'étais enfant

*Percussor retulit Damaso, mihi, cum puer
essem.*

On envoya au farouche bourreau les ordres
suivants :

Haec sibi carnificem rabidum mandata dedisse :

Qu'ils soient décapités au milieu des ronces et
des broussailles ;

Sentibus in mediis vestra ut tum colla secaret ;

Que personne ne puisse connaître le lieu où ils
seront ensevelis ;

*Ne tumulum vestrum quisquam cognoscere
posset ;*

Qu'eux-mêmes, promptement, de leurs propres
mains, défrichent l'emplacement ;

Vos alacres vestris manibus mundasse sepulcra ;

Qu'ils soient ensuite jetés dans une caverne se-
crète (la Candide).

Candidule occulto postquam jacuisse sub antro.

Mais la religion avisée de Lucille

Postea commonitam vestra pietate Lucillam

Sut dévotement renfermer les très saints osse-
ments.

*Hic placuisse magis sanctissima condere mem-
bra.*

Les pouvoirs publics cherchaient, quand ils le pouvaient, à ne donner aucun éclat au martyr, dont l'exemple était contagieux pour les âmes chrétiennes : les victimes devaient elles-mêmes, sur les rudes injonctions du bourreau, préparer l'endroit de leur supplice ; on s'efforçait de faire disparaître les restes des martyrs afin d'empêcher le culte qui leur était rendu. Vaines précautions ! la piété vigilante des fidèles savait déjouer ces calculs ; elle osait courir les risques, découvrir les lieux les plus secrets où on avait enfoui les cadavres, donner une sépulture décente aux saints du Seigneur.

Le martyr d'autres victimes de la persécution dioclétienne, ensevelies dans le cimetière de Pierre et Marcellin, fut-il secret ? Les faits circonstanciés décrit par l'historien Eusèbe conviendraient mieux, semble-t-il, à une action publique. Dorothée, Pierre et Gorgon, officiers de la maison impériale, avaient la confiance de l'empereur dont ils avaient reçu de « hautes distinctions ». Quand, à l'instigation de Galère Maxime, Dioclétien changea d'attitude envers les chrétiens, il les fit frapper sans pitié : Pierre fut déchiré « avec des ongles de fer », ses plaies « arrosées de vinaigre » ; « les supplices des autres ne furent pas moindres... Dorothée et Gorgon, ainsi que beaucoup d'autres

de la domesticité impériale, après de multiples combats, perdirent la vie par strangulation et remportèrent le prix de la divine victoire. »

Les reliques de saint Gorgon concédées par Pascal à l'évêque de Metz Chrodegand, nous ont valu un panégyrique du saint par Bossuet : « Il en est des martyrs comme d'un excellent original, dont chaque peintre cherche de copier quelques traits pour embellir son ouvrage. Nous voyons dans leur vie la vie de notre Sauveur si bien exprimée qu'il n'y a presque rien qui ne nous doive servir d'exemple. »

La liste des martyrs de la persécution dioclétienne dont les corps furent portés *ad duos lauros* n'est point close. Quatre chrétiens, Sévère, Sévérien, Carpophore, Victorien, « frères », vinrent de Pannonie à Rome exercer leur profession de sculpteurs ; leur attachement à la foi chrétienne leur valut le martyre. Cinq soldats : Claude, Nicostrate, Symphorien, Castor et Simplicie, refusant de sacrifier aux dieux, suivant le premier édit de Dioclétien, furent condamnés aux derniers supplices et leurs ossements déposés par les chrétiens dans ce cimetière.

Les quatre premiers portent le nom de « Quatre Couronnés » (de la couronne céleste du martyre). Ils furent célèbres dans l'Eglise dès

les origines ; leurs tombes attirèrent la dévotion des foules. Leurs reliques, retirées des catacombes, furent emportées, au neuvième siècle, dans une ancienne église du Célius qui, depuis, porte le nom des « Quatre Couronnés » et garde avec ses hauts murs, son clocher massif, l'aspect d'une forteresse médiévale.

La crypte des deux martyrs Pierre et Marcellin avait été agrandie et adaptée au culte après la paix de l'Eglise : sur la tombe isolée, une large pierre servait d'autel pour le saint sacrifice ; une colonne de marbre formait lampadaire.

Quand le pape Vigile (537-555) revit, après les invasions gothiques, ces saints lieux profanés, il ne put retenir ses larmes et se hâta de rendre ce sanctuaire digne du passé autant que ses maigres ressources et la pénurie d'artistes le permettaient. Il dut attacher un desservant au cimetière pour remplacer le prêtre romain qui remplissait cet office au siècle précédent. (Épitaphe de Romain.)

Autour des sanctuaires reposaient : Celui qui, maintenant, a été reçu « par Dieu et les saints » ; Clémentine, femme d'une chasteté exemplaire, morte à vingt-huit ans » ; Priscus, d'une charité telle que les bénéficiaires de sa bonté ont voulu lui en « rendre témoignage » : « O Christ,

conserve en ton esprit le souvenir de Marcellin, un pécheur ! »

Inscriptions, graffites, fresques répètent le long des galeries, aux arcosoles, dans les chapelles, l'abandon et la confiance du chrétien, dont on apporte la dépouille mortelle dans ce cimetière ; son âme, rachetée par le Christ, purifiée et vivifiée par les sacrements, réconfortée par les saints, jouit maintenant au ciel du bonheur promis aux « bénis du Père Céleste », en attendant que le corps réanimé, à l'heure fixée par la Providence se lève et participe, lui aussi, à la béatitude éternelle.

LE CIMETIÈRE DE SAINTE AGNÈS

La vieille enceinte romaine, dite de Servius Tullius, formée de gros blocs de tuf, s'ouvrait à l'Est par la porte Colline sur une voie étroite allant vers Nomentum, cité sabine de la plus haute antiquité ; l'enceinte élargie de l'empereur Aurélien donnait accès à cette voie par la porte Nomentane : aujourd'hui la porte Colline a disparu sous le ministère de la guerre ; la porte Aurélienne a été murée, remplacée par une porte de Pie IV, d'après les dessins de Michel-Ange ; celle-ci ne suffit plus, la muraille a été ouverte de chaque côté afin que sortent plus vite les automobiles, les tramways, une abondante population. La campagne n'est plus visible, la petite voie s'est élargie en avenue bordée de riches villas. Qui songe encore, en la prenant, à Nomentum, devenu Men-

tana, humble bourgade, un moment célèbre, où l'on ne va guère !

Au deuxième mille de cette voie se rencontre une basilique dédiée à sainte Agnès. Dans la blanche cohorte des Vierges Romaines, Agnès, avec Cécile, se détache comme une sainte populaire. Les chrétiens de tous les âges ont admiré le courage de cette jeune fille, une enfant dans sa treizième année ! qui, sans se laisser séduire par les promesses ou intimider par les menaces, se fait immoler pour la Foi chrétienne ; près d'elle, les fidèles sont venus méditer, pleurer, prier.

Les hagiographes n'ont pas cru que le simple récit de cet acte sublime en ferait ressortir toute la beauté aux foules, qui n'ont ni le loisir, ni le goût de faire de longues réflexions. La légende vint à leur secours, ajoutant des traits plus saillants aux quelques faits connus : n'est-ce pas coutume aux jours de fête d'apporter fleurs, guirlandes, étoffes précieuses pour couvrir, dans un sanctuaire les murailles sans ornements ? Elle reçut des légendaires la noblesse de naissance, la beauté du visage, la perfection des formes, l'exubérante chevelure, l'art de répondre avec à-propos à ses juges, le don des miracles, afin de rejoindre l'histoire et de la pouvoir déclarer deux fois martyre : « de la virginité et de la Foi ».

Le corps de sainte Agnès fut apporté dans un cimetière fort ancien, qui échangea son nom primitif contre celui de la jeune martyre.

Les galeries ne s'étendent point pendant des kilomètres, comme à Saint-Callixte, Domitille, Priscille. Un arénaire voisin ne permettait point de donner une grande étendue à ce souterrain. Dans la région ancienne du milieu du II^e siècle les inscriptions en langue grecque sont fréquentes.

L'építaphe qui d'après Armellini fermait le *loculus* primitif où furent déposées les reliques de la martyre, n'est plus ici, mais dans un musée de Naples ; la très simple dédicace porte la marque de son ancienneté :

AGNÈS LA TRÈS SAINTE : AGNE SANCTISSIMA !

La région du III^e siècle a été bouleversée quand on a établi la basilique qui surmonte la tombe. Celle du IV^e siècle est en bon état de conservation. On y lit l'építaphe du prêtre Célérinus et de sa sœur Émilienne. Sur un fragment de marbre est gravée au trait l'image d'un fossoyeur travaillant ; sur un autre fragment, un pain avec croix et le monogramme du Christ. On reconnaît une chapelle qui, par sa disposition, paraît avoir servi au culte et une plus grande voûte sur six colonnes

formées dans le tuf. Une formule rare fait croire qu'Héraclius « qui a vécu dans la paix du Christ cinquante-cinq ans » n'a dû connaître d'autre ère que celle de la paix.

La basilique du iv^e siècle fut élevée par l'illustre Constantine, nièce, croit-on, de l'empereur Constantin. Dans la dédicace en forme d'acrostiche qui se lisait dans cette basilique, la princesse disait : « Qu'elle avait édifié ce temple de ses propres ressources, par esprit de religion en l'honneur de la victorieuse vierge Agnès. »

Au-dessus des nefs latérales avait été aménagée une galerie que l'on donne comme un emplacement réservé aux chrétiennes, le *matroneum*. Les puissantes colonnes de marbre de la nef et les fines colonnes cannelées de Porta Santa du *matroneum* remontent à cette basilique primitive ; on a conservé, dans le grand escalier qui donne accès à l'église, la face de l'autel ancien : au centre, sainte Agnès en longue tunique, ses cheveux abondants relevés sur la tête, se tient debout dans la pose de l'Orante, continuant par ses prières son rôle de protectrice du « peuple des Quirites » (Prudence).

Le pape Symmaque (498-514) restaura la basilique que le pape Honorius I^{er} fit décorer de mosaïques : « peinture d'or incrustée de métaux »,

suivant l'inscription. L'artiste qui place sainte Agnès au centre de la conque absidaale ne copie point l'Orante du iv^e siècle, il préfère les formes allongées et rigides, les poses hiératiques. Agnès n'est plus la romaine, mais une princesse de Byzance, vêtue d'une tunique de pourpre, couverte de la précieuse écharpe (*lorum*) richement ouvragée, enrichie de gemmes et de perles, portant aux oreilles des pendants formés de brillants, coiffée du diadème en forme de tour, les joues relevées de fard ! Au-dessus d'elle passe à travers un ciel étoilé la main du Père Éternel, qui bénit la sainte d'un geste majestueux. Cette icône rigide d'un art raffiné, mais froid, est moins l'image de la douce Vierge romaine de l'Histoire que le type d'une protectrice royale devant laquelle ses sujets se prosternent humblement, attendant en tremblant qu'elle daigne les apercevoir et leur accorder quelque faveur ! Formé par une longue tradition d'amour envers les saints, le chrétien ne se trouble point devant cette peu accueillante princesse, il s'adresse à la mansuétude de la Vierge glorieuse, qui l'écoute du haut du Ciel et il lui redit les paroles de saint Damase : « O admirable martyre, je vous le demande, soyez favorable à mes prières ! »



Nos Seigneurs les Morts, dans les catacombes, accueillent les pèlerins comme le font des aïeux pétris d'affection et de tendresse pour leurs descendants. Ils leur livrent le secret de leur cœur et de leur expérience de la vie et de celle d'outre-tombe : « Nous avons choisi ce lieu, sanctifié par les rites de l'Église pour reposer, les saints avec les saints, séparés de ceux qui ne partagent point nos croyances. Nous reformons dans les liens de la foi et de l'amour divin une communauté chrétienne plus nombreuse, plus pressée que dans les réunions de la terre. Nos corps, lassés des fatigues et des maux de l'existence terrestre, attendent dans la paix du Christ l'heure où retentiront les trompettes du Jugement dernier et où ils ressusciteront glorieux, n'ayant plus à connaître les stigmates de la douleur et du temps et les affres de la mort. Nos âmes jouissent dans la société de Dieu, des martyrs et des saints, d'un bonheur que nous ne pouvons décrire, car il n'a aucun rapport avec ceux que vous connaissez. La Vérité Infinie, la Sagesse Éternelle sont la manne inaltérable dont l'esprit ne se rassasie jamais. Le Beau et le Bien sont jouissance suprême,

constante, intarissable pour le cœur. L'activité de notre esprit et la félicité de notre cœur ne cesseront jamais. Enviez notre sort et, pour venir nous rejoindre, vivez, comme nous avons vécu, dans la foi du Christ, dans la pureté des mœurs, dans la charité sans limite de temps, sans distinction de personnes ; cette charité qui, dès cette vie, vous fait « vivre en Dieu ». Alors « cette vie misérable dans laquelle les ans qui vont et qui viennent » vous « enlèvent continuellement quelque chose » vous semblera « extrêmement à charge ; parce que » vous « sentant nés pour être immortels », vous ne pourrez vous « contenter d'une vie qui n'est qu'une ombre de mort ».

EPILOGUE

Un poète espagnol du v^e siècle, Prudence, a laissé le récit suivant de sa conversion, qui se fit dans les catacombes :

« O Foi étonnante, imprégnée dans ces murailles, autel toujours favorable à la prière, où les désirs de l'homme sont payés d'une paix bienfaisante ! Que de fois je suis venu ici, l'esprit troublé et le corps malade, me prosterner et prier ! Par vous, j'ai obtenu la guérison du corps et la guérison de l'âme ! Que j'étais heureux de revenir à toi, ô martyr vénérable, et de baiser tes saintes reliques et combien, il m'est agréable de le redire ! O Hippolyte, de combien je suis ton débiteur ! Dieu, par son Christ, t'a donné le pouvoir d'obtenir ce que chacun vient demander. »



Si un chrétien généreux regrettait de ne pouvoir plus offrir sa vie pour le Christ, comme autrefois, qu'il se console en relisant les dernières pages de l'*Exhortation au Martyre* de saint Cyprien :

« Si nous nous sommes vraiment donnés à Dieu, si nous marchons dans les anciennes et saintes traces des justes, Dieu accordera la récompense des martyrs à ceux qui gardent une foi pure et entière, à tout chrétien qui a rejeté les choses du monde pour suivre Jésus-Christ...

Au Martyr, Dieu accorde la couronne du Soldat,

Au Chrétien, la couronne de la Conscience pure ! »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Au Pèlerin	7
Sous terre	11
Au lendemain de la mort	16
Noms pittoresques et voies sacrées.	23
Le cimetière officiel	32
A travers le domaine des ténèbres	37
Le mystère de l'au-delà : Païens et Chrétiens.	48
Les fresques des catacombes.	58
Les plus anciennes sculptures chrétiennes	75
Les usages funéraires.	88
L'abandon des catacombes.	94
A la recherche des antiques cimetières chrétiens.	109
Le culte dans les catacombes au XIX ^e et au XX ^e siècles	121
Les sépultures de saint Pierre et de saint Paul.	125
Le cimetière <i>ad catacumbas</i> (Saint-Sébastien-Hors-les Murs.	136
Le cimetière de Priscille.	158
Le cimetière de Domitille	169
Le cimetière de saint Callixte	176
Le cimetière de Prétextat.	186
Les cimetières de la voie Labicane.	191
Le cimetière de sainte Agnès.	199
Epilogue	206

Imprimatur :
Lutetiæ Parisiorum
die 23^a martii 1932
V. DUPIN v. g.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 3-1932.

LES CATACOMBES ROMAINES.